

RÉPUBLIQUE DU CAMEROUN
Paix-Travail-Patrie

UNIVERSITÉ DE YAOUNDÉ I
FACULTÉ DES ARTS, LETTRES ET
SCIENCES HUMAINES

CENTRE DE RECHERCHE ET DE
FORMATION DOCTORALES EN
ARTS, LANGUES ET CULTURES

UNITÉ DE RECHERCHE ET DE
FORMATION DOCTORALES EN
LANGUES ET LITTÉRATURES

DÉPARTEMENT DE FRANÇAIS



REPUBLIC OF CAMEROON
Peace-Work- Fatherland

THE UNIVERSITY OF YAOUNDE I
FACULTY OF ARTS, LETTERS AND
SOCIAL SCIENCES

POST GRADUATE SCHOOL FOR
ARTS, LANGUAGES AND CULTURES

DOCTORAL RESEARCH UNIT FOR
LANGUAGES AND LITERATURES

FRENCH DEPARTMENT

**LA RÉÉCRITURE DE L'HISTOIRE PAR ALEXANDRE
DUMAS ET ALFRED DE VIGNY : CAS DE *LE COMTE DE
MONTE-CRISTO* ET *CINQ-MARS OU UNE CONJURATION
SOUS LOUIS XIII.***

Mémoire présenté en vue de l'obtention du diplôme de MASTER II

Option : Littérature

par

NOUGANG POUGHÉLA Irène

Licenciée ès Lettres modernes françaises

sous la direction de

Mme Chantal BONONO

Maître de Conférences-HDR

Année académique 2023-2024



AU
PROFESSEUR GUYOBA, DE REGRETTÉ MÉMOIRE.

REMERCIEMENTS

La réalisation d'un travail scientifique n'a jamais été une entreprise évidente. C'est la raison pour laquelle il est important d'exprimer sa profonde gratitude envers les personnes qui ont contribué, chacune à sa manière, à la concrétisation de ce mémoire. Ainsi, nous allons, avec beaucoup de reconnaissance, adresser notre pensée à tous ceux sans qui ce travail n'aurait pas pu être réalisé.

Qu'il me soit permis de remercier, tout d'abord, Madame Chantal BONONO, Maître de Conférences, qui a accepté, avec beaucoup de dévouement et d'engagement, d'assurer l'encadrement de ce travail. Je lui suis redevable pour ses précieux conseils, sa présence, ses encouragements, sa disponibilité, sa gentillesse, la documentation qu'elle a mise à ma disposition, ses attentions et surtout les reproches scientifiques qui ont permis d'améliorer la qualité de ce travail et ceci dans un climat fort convivial. Sans le Professeur GUYOBA et sans vous pour qui j'éprouve une profonde gratitude et du respect, je n'aurais pas pu accomplir ce travail. Vos réprimandes et votre déception face à mon repliement ont constitué un véritable catalyseur.

Qu'il me soit ensuite permis de saisir cette occasion pour manifester ma gratitude vis-à-vis de tous les Professeurs du département de français de l'Université de Yaoundé I qui, sans hésiter, m'ont offert de leur précieux temps pour partager avec moi leur expérience et leurs savoirs au sujet des difficultés rencontrées lors de mes recherches. C'est également le lieu de dire merci à tous mes camarades et promotionnaires de la filière Lettres Modernes Françaises, pour la collaboration, la solidarité et l'esprit d'équipe.

Je ne saurai manquer de saluer deux aînés académiques, Mohamadou Ngapout et Jean Ndong, qui ont su endurer mes sollicitations et apporter de leur expertise dans l'accomplissement de ce travail. Sans oublier mes parents, mes frères et sœurs et plus particulièrement ma sœur aînée Chomeguim Poughéla Line Roberta, pour leurs encouragements, leur compréhension et, surtout, pour tous les efforts consentis durant toutes mes études.

RÉSUMÉ

Alexandre Dumas tout comme Alfred de Vigny appréhende le roman historique comme le premier véhicule du romantisme. Le but d'Alexandre Dumas est de retracer, par la fiction, l'Histoire de France. En se fondant sur l'Histoire son objectif principal est de l'embellir, de l'épurer. Vigny, par contre, se donne pour mission de prendre en considération les faits véritables, réels et vrais de l'Histoire en vue de les idéaliser et d'y extirper la tristesse et le désenchantement, ceci dans le but, non seulement de faire rêver les lecteurs, mais aussi de léguer à la postérité une Histoire empreinte de positivité. Tel a été le point de départ de cette analyse qui prend appui sur deux romans historiques : *Le Comte de Monte-Cristo* et *Cinq-Mars*, respectivement d'Alexandre Dumas et Alfred de Vigny. La réflexion est soutenue par la question centrale de recherche suivante : comment et pour quelles fins Alexandre Dumas et Alfred de Vigny manipulent-ils l'Histoire dans *Le Comte de Monte-Cristo* et *Cinq-Mars* ? L'hypothèse de départ est que la réécriture de l'histoire par ces auteurs charrie des enjeux multiples, renvoyant à la désacralisation chez l'un et à l'idéalisation chez l'autre. Pour l'étayer, le travail prend globalement appui sur la sociologie de la littérature théorisée par Lucien Goldmann, qui considère l'œuvre comme le lieu d'expression d'un matérialisme historique dont l'analyse permet de dégager les visions du monde. À cette grille de lecture, nous avons opté d'y associer la narratologie d'obédience génétienne qui se fonde sur la narrativité de l'histoire dans le roman. Il ressort des analyses que les trames narratives de nos récits sont innervées par des faits historiques qui révèlent leur caractère objectif et font d'eux de véritables romans historiques au sens où l'entend Walter Scott. Aussi, avons-nous mis en lumière la dimension littéraire de l'écriture historique, notamment les procédés de réécriture ayant permis à ces auteurs romantiques de dévoiler, non seulement leur sensibilité et leur fantasme ; mais aussi leurs aspirations et idéaux. Ce faisant, cette étude se structure autour de trois principaux axes : D'abord l'Histoire dans *Le Comte de Monte-Cristo* et dans *Cinq-Mars*, ensuite la textualisation de l'Histoire dans lesdites œuvres et enfin les idéologies et conceptions de ces deux auteurs.

Mots-clés : roman historique, réécriture, Histoire, homologues, idéologies, sociologie de la littérature.

ABSTRACT

Alexandre Dumas, like Alfred de Vigny, saw the historical novel as the primary vehicle for Romanticism. Alexandre Dumas' aim was to retrace French history through fiction. By basing himself on history, his main aim was to embellish and purify it. Vigny, on the other hand, set himself the task of taking the real, true facts of History and idealising them, removing the sadness and disenchantment, with the aim not only of making readers dream, but also of bequeathing to posterity a History imbued with positivity. This is the starting point for this analysis, which is based on two historical novels: *Le Comte de Monte-Cristo* and *Cinq-Mars*, by Alexandre Dumas and Alfred de Vigny respectively. The analysis is underpinned by the following central research question: how and for what purposes do Alexandre Dumas and Alfred de Vigny manipulate history in *Le Comte de Monte-Cristo* and *Cinq-Mars*? The initial hypothesis is that the rewriting of history by these authors raises multiple issues, involving desacralisation in the case of one and idealisation in the case of the other. To support this, the work is broadly based on the sociology of literature theorised by Lucien Goldmann, who considers the work to be the site of expression of a historical materialism whose analysis makes it possible to identify visions of the world. We have chosen to combine this approach with a Genetian narratology based on the narrativity of history in the novel. Our analyses show that the narrative weaves of our stories are permeated by historical facts, which reveal their objective nature and make them true historical novels in the sense in which Walter Scott understood them. We have therefore highlighted the literary dimension of historical writing, in particular the rewriting processes that enabled these Romantic authors to reveal not only their sensibilities and fantasies, but also their aspirations and ideals. This study is structured around three main themes: Firstly, History in *The Count of Monte Cristo* and *Cinq-Mars*; secondly, the textualisation of History in these works; and thirdly, the ideology and conception of these two authors.

Key words: historical novel, rewriting, history, homologies, ideologies, sociology of literature.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

La France connaît de grands bouleversements au XIX^{ème} siècle et ces derniers sont de plusieurs ordres : social, politique, scientifique, etc. Par ailleurs, la société en devenant de plus en plus matérialiste fait table rase des principes qui régissent l'ordre social. Les mœurs se dégradent, les inégalités s'accroissent ; la bourgeoisie confirme son hégémonie tandis que les régimes politiques qui se succèdent bafouent les principes fondamentaux des droits de l'homme. C'est donc fort de ces différents constats et imprégnés de la vogue du roman historique initié par Walter Scott que plusieurs romanciers se sont lancés dans le genre. Les romans les plus connus dès l'avènement et l'essor du roman historique sont *Cinq-Mars* de Vigny (1826), *Les Chouans* de Balzac (1829), *Notre Dame de Paris* de Victor Hugo (1831), *Le Comte de Monte-Cristo* de Dumas (1844), *Le roman de la momie* de Gautier (1858), *Salammbô* de Flaubert (1862), et autres. De ce fait, avec la publication du *Comte de Monte-Cristo* en 1844 et de *Cinq-Mars* en 1826, Alexandre Dumas tout comme Alfred de Vigny contribuent au succès du roman historique français qui a eu ses lettres de noblesse au XIX^{ème} siècle.

L'Histoire, à cet effet, se manifeste comme la science du XIX^{ème} siècle, son discours étant très dominant à cette période comme celui de l'économie aujourd'hui. C'est pour cette raison que Louis Maigron estimera que cette discipline ne pouvait pas manquer d'affecter le roman. La littérature subit ainsi cette présence envahissante. Pour beaucoup d'historiens du roman historique, c'est le moment d'émergence ; si d'autres le considèrent comme un phénomène plus transhistorique, ils notent une forte croissance de la production au XIX^{ème} siècle, et la recrudescence actuelle du genre. C'est ainsi que Gérard Gengembre, dans sa synthèse récente sur le genre, va montrer clairement comment roman et Histoire coexistent depuis l'Antiquité : « Déjà chez les Grecs, le roman raconte une histoire, comme il se doit pour une œuvre littéraire mettant en scène des personnages vivant des aventures situées dans un cadre quotidien ou extraordinaire, et ce faisant il met souvent en rapport ces histoires individuelles avec un contexte historique, plus ou moins détaillé, expliquant, déterminant à des degrés divers les actions, les comportements, les discours, les mentalités». (*Le roman historique*, Klincksieck, 2006). Toutefois, l'on ne saurait véritablement confier la naissance vive ou universelle et mieux vulgarisée du roman historique à cette période dans la mesure où ces écrits étaient très loin de s'inscrire dans cette appellation bien que relevant certains aspects de l'Histoire dans la fiction. Ainsi, l'une des questions qui restent, semble-t-il, constamment posées au roman historique est celle de sa nécessaire dualité, de son illustration du conflit entre Histoire et Fiction, sans oublier la phrase que G. Gengembre nous rappelle,

citant lui-même Michel Zeraffa, *le romanesque est historique*. (*Roman et Société*, Paris, PUF, 1971).

Reconnaissons cependant que la genèse du roman historique remonte réellement à l'écrivain Walter Scott qui a su vulgariser et donner une place précise à ce genre dans la littérature française. Il eut l'ingénieuse idée de mêler fiction et faits historiques. Toutefois, pour mieux comprendre l'expression roman historique, nous devons inéluctablement saisir de manière efficace chacune de ses entités : roman et historique. Le roman est une œuvre fictive en prose racontant un récit centré sur l'histoire de personnages engagés dans des aventures. L'auteur dépeint généralement les mœurs, les caractères, les passions de l'être humain et le fonctionnement de la société. Tout en permettant au lecteur de s'évader, le roman lui présente un reflet de l'homme et du monde qui peut l'amener à s'interroger sur les préoccupations de son temps, sur le passé ou sur la nature humaine. Le roman est, à cet effet, un genre fictif au contraire de l'histoire qui est une science objective retraçant des événements véridiques et mémorables du passé, relatif à la civilisation humaine. Ainsi, l'entremêlement, le mélange, l'enchâssement, l'imbrication du roman (fiction) et de l'histoire chez un auteur ont pour principale conséquence le roman historique. Cette expression se définit comme un récit hybride où des personnages, des faits inventés par l'auteur se mêlent à des faits attestés, à des personnages ayant réellement existé. Ceci nous sert de passerelle pour aboutir à la mise en relief des différentes réflexions sur le roman historique.

La première étude sur ce genre est faite par Louis Maigron en (1898) dans *le roman historique à l'époque romantique*, où il révèle l'apport décisif des romans historiques de Walter Scott dans l'élaboration du roman moderne. Ce dernier estime que ce genre naît avec *Waverley* (1814) de Walter Scott et meurt avec *Notre-Dame de Paris* (1831) de Victor Hugo. Le genre aurait donc assuré, dans cette période qui, en France, correspond à un an près à la Restauration, *le triomphe du romantisme, le succès de l'histoire, la renaissance du réalisme*. (Louis Maigron, 1898).

En 1937 paraît le célèbre essai de sociologie littéraire de Georges Lukacs : *le Roman historique*. Essai du philosophe et sociologue marxiste Georges Lukacs, écrit vraisemblablement en allemand et traduit en langue française en 1965. Précurseur des études sociologiques sur le roman, il le replace dans son contexte social et historique. Il a cependant déjà veillé au développement de son idée maitresse dans *Théorie du roman* (1920) : *Un homme, une œuvre ou un genre littéraire ne surgit jamais ex nihilo. Il est préparé, conditionné par un certain contexte historico-sociologique. Il n'y a pas d'autonomie de*

l'esthétique pure. Ce qui semble une simple question de forme, de technique ou de mode s'explique par les circonstances historico-sociologiques dans lesquelles l'œuvre naît. Ceci dit, nous constatons que le roman historique intéresse doublement Georges Lukacs. Pour ce dernier ledit roman est lui-même « conditionné » par l'histoire dans son surgissement, dans ses formes, dans son évolution et dans son impact social. L'histoire est son infrastructure.

Pour ce qui relève des travaux académiques sur le roman historique, nous pouvons citer la thèse (Nouveau Régime) présentée par Chantal BONONO, Maitre ès Lettres en 1999-2000. Dans son travail, elle a opté de traiter du rapport entre Roman et Histoire, à travers une étude des *Rois maudits* de Maurice Druon. Pour elle, initier une analyse du roman et de l'histoire nous permettra de recentrer le problème de la création littéraire par rapport à l'histoire quand le romancier se fait historien ou l'inverse, quand l'historien se fait romancier plus que tout. À travers ses travaux, le roman historique s'avère être une forme esthétique. C'est une forme en vogue au XIX^{ème} siècle mais qui continue d'intéresser, d'autant plus qu'il réconcilie en quelque sorte fiction et histoire, car comme le soutiennent Bourneuf et Ouellet : *On ne peut guère concevoir de " roman pur " où tout serait totalement fabriqué, détaché de la réalité ; en regard, on peut se demander si le " récit brut " où tout serait " conforme à la réalité " est possible* (Bourneuf (R.) et Ouellet (R.), 1989, p.25).

À la suite des travaux sur le roman historique se trouve *Roman et Histoire dans Education Européenne de Romain Gary*. Mémoire de Maîtrise de Littérature française présenté en 2002-2003 par Sylvie Marie Berthe Ondo Ndo, licenciée ès Lettres Modernes Françaises. Son étude soulève un problème historique qui a des frontières spatiales et temporelles. Elle relève dans son travail que « Roman et Histoire » sont deux notions qui se rapprochent en même temps qu'elles se distancient l'une de l'autre. Pour mieux justifier cette opinion, Ondo s'appuie sur une affirmation des auteurs René Wellek et Austin Warren : *134 L'écrivain est influencé par la société, mais il l'influence aussi. L'art ne se contente pas de reproduire la vie, il la façonne également* (René Wellek et Austin Warren, 1971, p. 138).

Comme autre réflexion, nous notons *Histoire et Roman : Lecture comparée de la Condition Humaine d'André Malraux et la Chanson de Salomon de Toni Morrison*. Mémoire présenté en 2003-2004 par Ambassa Fils Bernard. À la page 4 de son travail, il rappelle que par essence, le roman est opposé à l'histoire qui relate les faits, c'est-à-dire des événements réels, vérifiables. Pour ce dernier, il arrive de constater que certains romanciers empruntent leur matière à l'histoire et relatent, de ce fait, des actions humaines bien connues, des événements dûment datés dans un univers précis à la manière des historiens agréés.

Le dernier travail, portant sur le roman historique, auquel nous nous sommes intéressé s'intitule *Le Roman historique au XX^{ème} siècle en France : Une lecture du cycle des Rois maudits de Maurice Druon*. Thèse de Doctorat PH.D en Littérature française présentée par Chantal Bonono. Ce travail propose d'abord « Une analyse des modalités de la réécriture de l'histoire de la France dans le cycle de Maurice Druon. Ensuite, il se veut une contribution à l'étude d'un roman historique et à son évolution depuis le XIX^{ème} siècle jusqu'au XX^{ème} siècle où il subit moins un renouvellement comme avec Walter Scott (au XIX^{ème} siècle) qu'une métamorphose dans ses dimensions avec entre autres auteurs, celui des *Rois maudits* ».

Suite à cette présentation chronologique de la quintessence des travaux portant sur le roman historique, nous avons également trouvé nécessaire de passer en revue certaines études sur les auteurs qui nous intéressent : Alexandre Dumas et Alfred de Vigny.

La genèse du Comte de Monte-Cristo, une Conférence d'André Maurois dans le cadre de l'université de Annales, retransmise sur la chaîne nationale le 24 octobre 1955. Il y relève que le succès de *Monte-Cristo* dépassa tous ceux qu'avait obtenus Dumas, ce feuilleton mit Paris en délire, et Dumas encore beaucoup plus que les Parisiens : il n'avait jamais tracé une frontière bien précise entre ses romans et sa propre vie. Ayant pris un plaisir infini à vivre par le truchement d'Edmond Dantès cette vie inimitable de vengeur, de bienfaiteur. Il fut tenté de la revivre dans le monde réel, pour son propre compte.

Daniel Compère dans sa Thèse de Doctorat en Littérature française rédigée et soutenue le 02 avril 2013, traite du *Roman populaire façon Alexandre Dumas*. Il a eu pour ambition de montrer que l'écriture Dumasienne détient un poids littéraire des plus considérables à travers sa sollicitation par les foules. Il s'attèle également à relever que le roman populaire est souvent associé à une littérature de seconde zone, gravitant autour des Lettres Nobles. C'est surtout son public qui est décrié puisqu'il s'agit d'un lectorat de consommation qui impose à l'auteur un mode d'écriture particulier. Toutefois, certains auteurs comme Alexandre Dumas ont réussi à dépasser ce mépris et ont été reconnus par la nation française. Pour cet écrivain prolifique, la reconnaissance voit le jour dans les couloirs sombres du Panthéon. Ses œuvres, elles demeurent sur le parvis !

L'île-prison : insalubrité, enfermement et pouvoir dans Le Comte de Monte-Cristo d'Alexandre Dumas 1844, constitue le thème d'une revue rédigée par Christophe Lastecouères en 2014. Il y démontre que *Le Comte de Monte-Cristo* n'est pas un roman initiatique ; c'est essentiellement un roman politique. C'est un roman sur la meilleure manière

de voir en politique à partir d'une expérience – limite – de la prison politique. Il ajoute que le fait même qu'à If la réalité historique soit sans cesse transfigurée par le mythe permet au romancier de s'émanciper de la matière de l'histoire pour n'en restituer qu'un possible sous la forme d'une expérience extrême de l'enfermement. Bref, *Le Comte de Monte-Cristo* dévoile, selon lui, l'essence même de la prison politique en général, et de la prison d'État en particulier : éloigner ceux qui rêvent d'une manière de faire de la politique.

Le château de Monte-Cristo : au carrefour de la macro et de la micro-histoire est un travail rédigé par Laurent Lefebvre en 2017. Réflexion qui lui permet de présenter l'intégration des mouvements orientalistes et romantiques, mais aussi d'une culture européenne « commune » chez Alexandre Dumas. Pour ce chercheur, il est donc possible et pertinent de faire une réflexion cohérente sur différents rapports d'échelles. Nous pouvons ainsi reconstituer une interprétation d'un témoin de cette France s'ouvrant sur le monde. Cette interprétation de ce monde connecté est multidimensionnelle. Elle pioche dans les inspirations et les expériences individuelles afin de créer un témoignage riche aux multiples facettes se transposant par écrit, par peinture, ou, ici, dans la pierre à Monte-Cristo. Bref, cette approche multiple permet d'appréhender sous un nouvel angle la mobilité sociale entre colonisateurs grâce aux colonisés et les distorsions de perception d'autrui.

Concernant le chef d'œuvre intitulé *Cinq-Mars ou Une conjuration sous Louis XIII* de l'auteur Alfred de Vigny, certains travaux ont réussi à attirer notre attention.

Nous notons, à cet effet, la thèse rédigée et soutenue par Luisette Chanel en mai 1971 reposant sur la thématique de *Le Problème des Aristocrates dans l'œuvre en prose d'Alfred de Vigny dont Cinq-Mars, Stello, Daphné*. Dans cette réflexion Luisette démontre que les récits de Vigny sont les variations du même thème fondamental, les cadres changent mais le sujet reste le même. Les héros sont toujours des aristocrates, de naissance, d'âme ou d'esprit, qui tentent vainement de se fondre dans le contexte social et d'y conquérir une place conforme à leurs exigences et à leurs capacités. Elle ajoute que malgré les efforts de ces derniers, la société les écrase et ces victimes prédestinées sont constamment vouées à l'échec et condamnées à une fin tragique.

François Dubasque va rédiger un article en 2008 sur *L'engagement politique d'Alfred de Vigny sous la II^{ème} République*. Pour ce dernier, Alfred de Vigny appartient à cette génération de romantiques qui, à leurs débuts, ont célébré la Restauration puis ont été, à la fin des années 1820, les porte-parole du courant libéral. L'itinéraire politique d'Alfred de Vigny

met en relief le caractère transitoire de la II^{ème} République pour une génération d'intellectuels porteurs d'un idéal romantique qui se situe finalement dans la défense de l'ordre.

Un article est rédigé et publié en 2013 par le chercheur Jean Christophe Abramovici sur le thème de « *On a sans doute reconnu Cinq-Mars* » : *Vigny, le corps et l'histoire*. Il s'attèle à prouver que c'est à un tout autre corps que renvoie le roman de Vigny : *Cinq-Mars* est écrit, selon lui, sous le signe de la virilité. Virilité d'une part de la jeunesse qui, fougueuse et insouciant, peut attaquer à trois ou quatre un bastion, « se jeter dans la brèche » page 174 ; virilité d'autre part de l'action politique. Le choix de la conspiration est présenté par Vigny comme celui de la clarté contre les manœuvres dans l'ombre de Richelieu et de l'« Éminence grise ».

Problématique

En somme, l'étude et l'analyse des différents travaux que nous avons relevés prouvent à suffisance qu'aucun des auteurs passés en revue ne s'est véritablement appesanti sur la manipulation et/ou l'exploitation singulière de l'Histoire par chacun de ces auteurs, de manière concomitante comme nous nous proposons de le faire. Notre question principale sera la suivante : Comment et pour quelles fins Alexandre Dumas et Alfred de Vigny manipulent-ils l'Histoire dans *Le Comte de Monte-Cristo* et *Cinq-Mars* ? L'hypothèse générale que nous formulons est celle-ci : Alexandre Dumas désacralise l'Histoire tandis que Alfred de Vigny « l'idéalise » pour des multiples fins (idéologiques et autres).

Le Comte de Monte-Cristo et *Cinq-Mars* répondent-ils aux caractéristiques générales du roman historique ? Comment exploitent-ils l'Histoire ? Pour quelles fins (idéologiques et autres) ? Les hypothèses concordantes à ces questions de problématiques sont les suivantes : Ces deux chefs d'œuvres répondent aux caractéristiques générales du roman historique en ceci que les deux auteurs reprennent fidèlement certains aspects de l'Histoire brodés sur une fiction. Alexandre Dumas et Alfred de Vigny manient l'Histoire afin de désacraliser ladite Histoire, de l'idéaliser/idéaliser pour la défense de leurs idéologies, entre autres.

Pour mener à bien notre analyse, deux méthodes se sont imposées à nous, notamment la sociocritique et la narratologie. Nous avons opté pour la sociocritique selon Lucien Goldmann et ce, après avoir revisité les conceptions différentes de Georges Lukacs, Claude Duchet, Pierre Zima. Cette assertion de Lucien Goldmann a d'ailleurs facilité notre choix dans le cadre de ce travail : *Pour le matérialisme historique, l'élément essentiel dans l'étude de la création littéraire réside dans le fait que la littérature et la philosophie sont, sur des*

plans différents, des expressions d'une vision du monde, et que des visions du monde ne sont pas des faits individuels mais des faits sociaux (Lucien Goldmann, 1959, p.46). Et concernant notre deuxième cadre théorique qu'est la narratologie, nous convoquons Gérard Genette pour qui « *Le récit ne "représente" pas une histoire (réelle ou fictive), il la raconte, c'est-à-dire qu'il la signifie par le moyen du langage [...]. Il n'y a pas de place pour l'imitation dans le récit [...].* » (1983 :29).

Notre travail s'étendra sur trois grands chapitres correspondants chacun à nos différentes questions de problématique.

Le premier chapitre s'appuie sur les œuvres. Il s'agit pour nous de parler de l'Histoire dans *Le Comte de Monte-Cristo* et dans *Cinq-Mars*. Il est ainsi question de faire ressortir l'adéquation, la congruence manifeste qui s'établit entre le roman d'Alexandre Dumas et d'Alfred de Vigny et les faits Historiques. Cette investigation nous permettra de relever l'objectivité dont ont fait preuve ces auteurs dans leurs romans.

Le deuxième chapitre porte sur la textualisation de l'Histoire dans ces œuvres. Il s'agit pour nous de marquer un point d'arrêt sur l'implication de ces auteurs dans leurs écrits. Nous verrons donc comment ils ont exploité ces épisodes de l'Histoire dans le but de transmettre leurs idéaux et opinions.

Le troisième chapitre traite des fins de l'écriture de ces deux auteurs (idéologie et autres). Il est question, à ce niveau, de mettre en relief les stratégies qu'ils utilisent pour faire passer leurs véritables idéologies, ainsi que d'autres fins poursuivies par ces deux écrivains. Nous pourrons enfin déterminer l'écart qui existe entre Alexandre Dumas, Alfred de Vigny et les autres auteurs qui ont traité du roman historique.

CHAPITRE I : L'HISTOIRE DANS *LE COMTE DE MONTECRISTO* D'ALEXANDRE DUMAS ET *CINQ-MARS* D'ALFRED DE VIGNY.

Alexandre Dumas s'est inspiré d'une histoire vraie pour écrire son roman *Le Comte de Monte-Cristo*. Il s'agirait en fait de l'Histoire de François Picaud, cordonnier modeste, parisien et précisément Nîmois qui constitue, non seulement, le véritable héros de cette histoire, mais aussi, l'auteur d'une vengeance implacable contre l'homme qui a brisé sa vie. Rôle et actions sont incarnés par le nommé Edmond Dantès dans l'œuvre. Ainsi, cette réelle histoire de vol, de meurtres et de vengeance relève de faits s'étant déroulés pendant le Premier Empire le 12 novembre 1863. C'est ce qui justifie la présence, dans ce livre, de nombreux éléments relevant de l'Histoire au même titre que l'œuvre d'Alfred de Vigny intitulée *Cinq-Mars ou Une Conjuración sous Louis XIII*. Cet autre auteur s'est inspiré, quant à lui, du complot que le jeune marquis d'Effiat dit Cinq-Mars tenta pour destituer le Cardinal et Abbé Richelieu. Sa haine envers ce dernier faisait naître en lui des sentiments vils. Il est question pour nous de marquer les fortes présence et reprise réelles des événements/faits de l'Histoire dans ces deux romans. Pour ce faire, nous allons catégoriser ces différents reflets de la réalité historique tels qu'il suit :

1.1 LES PERSONNAGES HISTORIQUES

Dans cette section nous entendons étudier les personnages historiques dans nos romans. Élaborer une étude minutieuse des personnages s'avère capitale à l'entame de notre réflexion en ce sens qu'elle permet de démontrer que ces deux auteurs, en s'inspirant de l'Histoire, n'ont pas manqué de nous présenter les réels personnages, véritables auteurs des actions et faits décrits dans leurs œuvres. Cela dit, nous nous attarderons sur ces grandes figures historiques qui ont vraiment existé et joué un rôle très déterminant dans l'Histoire de France et dont chacun de ces deux auteurs, selon son idéologie, a fait mention. Propos qui nous permet d'aboutir aux différentes conceptions de ces deux auteurs. Tandis que Alfred de Vigny dans son œuvre intitulée *Cinq-Mars ou Une Conjuración sous Louis XIII* met en scène un ensemble de protagonistes dont les noms et les actions sont connus et communs à tous, Alexandre Dumas quant à lui, a choisi d'utiliser des personnages fictifs mais dont la trajectoire, le récit, la biographie, les éléments de la vie permettent de déceler des personnages réels et historiques. C'est la raison pour laquelle nous tenons à préciser plus explicitement que chez Alfred de Vigny, les personnages sont véritablement historiques : ce sont des grandes figures de l'Histoire de la France qui ont réellement existé et dont on peut aisément retracer les parcours existentiel, politique, sentimental et autres. En ce qui concerne Alexandre Dumas, par contre, les personnages ne sont pas historiques : ce sont des inventions mais dont la biographie permet d'établir des passerelles avec des figures de l'Histoire qu'ils

représentent. Ainsi, bien que leurs noms soient différents, nous débouchons par déduction, sous le prisme d'autres aspects pertinents comme les éléments biographiques, la vie, le parcours, les actions, les faits, qui se cachent derrière ces noms des personnages réels et dont leur histoire est reconnue en France.

1.1.1 Identification, actions et relations sociales des personnages historiques

1.1.2 Cinq-Mars ou Henry d'Effiat

Henri Coëffier de Ruzé d'Effiat, marquis de Cinq-Mars, est né le 27 mars 1620 et exécuté le 12 septembre 1642. Il était un favori du roi Louis XIII couramment appelé « Monsieur le Grand » en référence à sa charge de grand écuyer de France. Il est l'auteur et l'instigateur de la dernière des nombreuses conspirations contre le puissant principal ministre d'État du roi, le cardinal Richelieu. Le marquis de Cinq-Mars est le fils de la maréchale d'Effiat. « Jeune marquis d'Effiat prénommé Henri, il n'avait pas plus de vingt ans. Son visage était assez insignifiant, beaucoup de gravité et des manières distinguées annonçaient pourtant un naturel sociable, mais rien de plus ». Page 37. « C'est un jeune homme d'une assez belle taille ; il était pâle, ses cheveux étaient bruns, ses yeux noirs, son air triste et insouciant ». Page 41. Autrement dit, c'était un jeune homme digne de confiance et dont l'apparence n'augurait en rien un être redoutable ou dangereux. Il avait pour meilleur ami, qui l'affectionnait sincèrement, le nommé De Thou, un confident avec lequel il partageait tous ses secrets et qui le décrit en précisant que : « sa voix était caressante, son regard doux, amical et affectueux, son air tranquille et déterminé ». Page 287. Un élément pertinent dans cette description de Cinq-Mars par son meilleur ami attire notre attention. Il s'agit du qualificatif « déterminé », il allait donc au bout de toutes ses entreprises : lorsqu'il prenait une décision, il y allait à fond. Henri d'Effiat avait quelque chose de plus attractif, sa beauté. Il a ainsi réussi à séduire et à se faire remarquer du Roi Louis XIII. Il n'a en plus pas laissé indifférentes les femmes de la cour qui s'expriment à la page 285 : « mon mignon, voyez comme il est joli, c't amour, avec sa grande collerette ».

L'Histoire ne manquera de nous présenter que Cinq-Mars était une de ces amitiés recherchées par un monarque en manque cruel d'affection, acceptant même d'être rudoyé par son ami. Au départ placé par Richelieu (« Je vous demande pardon, mon bon abbé ; je lui ai écrit une fois, et hier pour lui annoncer que le Cardinal m'appelle à la cour » page 75) mais doté d'une grande prétention, Cinq-Mars crut qu'il pouvait dominer le Roi et organisa une conspiration avec Gaston d'Orléans. L'Histoire nous précise pourtant qu'à la mort du père

Effiat en 1632, Richelieu, son proche ami prit son fils Henry sous sa protection. Comment comprendre par la suite la décision de ce fils de trahir la main qui lui a offert secours ? Peut-être son caractère déterminé qu'avait relevé De Thou. La trame fut découverte et Cinq-Mars ainsi que son homme de confiance De Thou furent appréhendés et exécutés le 12 septembre 1642 à Lyon¹. Rappelons que Cinq-Mars devint le « favori » du roi Louis XIII qui l'aimait vraiment et le préférait ainsi à Richelieu. Informations de l'Histoire prises fidèlement en compte par Alfred de Vigny dans cette œuvre où il est clairement indiqué que : « L'idée même de la jalousie de son favori contre le ministre lui plaisait, parce qu'elle supposait de l'attachement, et qu'il ne craignait que son indifférence ». Page 318. Henry d'Effiat est donc clairement le préféré, le bien-aimé, la faiblesse du Roi Louis XIII qui se plaisait à se sentir choyé et admiré par le jeune homme. Le roi ne manquera pas de le rassurer de ses réels sentiments à la même page : « Il ne s'agit point du Cardinal, et je ne l'aime pas plus que vous ». Le choix est fait, le Roi avoue son amour vis-à-vis du jeune Henry, amour qu'il insiste à présenter comme plus grand que celui qu'il partage avec son ministre. Henry d'Effiat est donc le choix du Roi, son privilégié, son chouchou. Ceci dit, il est tout à fait évident que le Roi lui dévoue toute sa confiance et croit en lui. Il était très loin d'imaginer que c'était cet être cher qui allait le trahir sans vergogne. Cinq-Mars malgré tout ce dévouement de son Prince va ouvrir la France à l'ennemi, à l'Espagne et ne ressentira aucune gêne à trahir son pays dans le principal objectif de renverser l'autorité et le pouvoir de Richelieu qu'il haïssait de tout son être. Ces indices repérés dans l'œuvre justifient fort bien ce ressentiment : « Plutôt la mort mille fois que son amitié ! J'ai tout son être, et jusqu'à son nom même, en haine ; il verse le sang des hommes avec la croix du Rédempteur ». Page 201. Il semble rejeter avec amertume l'hypocrisie du ministre qui se cache derrière une noble casquette d'homme d'église pour semer le mal. D'où sa haine profonde envers ce dernier, principale cause de sa trahison.

L'Histoire nous balade dans les aventures et actions du personnage éponyme et ne se soustrait pas à sa vie amoureuse. Nous savons ainsi qu'il ne partageait pas les sentiments du Roi mais bien ceux d'une jeune fille nommée Marie de Gonzague dont il était vraiment épris. Cet amour réciproque avec la jeune femme de classe nobiliaire fait croître son ambition puisqu'il souhaite plus que jamais atteindre les hautes sphères en vue de mériter la main de sa riche dulcinée. Bel épisode de la vie de Henry d'Effiat que l'auteur reprend exactement dans son livre : « C'est Marie de Gonzague que j'aime », avoué du héros quant à son amour envers la jeune dame à son ami De Thou. P.304. Elle est une autre raison de son ambition démesurée.

¹ Christophe Babel, Agnès Berenger-Babel, Bruno Cabanes, Sandrine Kott, Bruno Laurioux, *Grandes Figures de l'Histoire de France*, Larousse, 2003, p.104.

Il ajoute, à cet effet, que : « Marie est ma fiancée [...] Cette jeune enfant, pour qui je remuerais des empires, pour qui j'ai tout subi, jusqu'à la faveur d'un prince (et qui peut-être n'a pas senti tout ce que j'ai pour elle), ne peut encore être à moi. Elle m'appartient devant Dieu, et je lui parais étranger » Page 305-306. Ce jeune homme est éperdument amoureux de cette riche demoiselle mais il reconnaît et demeure conscient qu'un obstacle considérable nuit véritablement à la concrétisation de leur amour partagé : le statut social. Il reconnaît ne pas posséder les moyens et le statut escomptés pour prétendre faire d'elle son épouse. Il lui importe de corriger ce rang social qui, jusque-là reste inférieur à celui que mérite sa bien-aimée. C'est la raison pour laquelle, les deux tourtereaux ont, de commun accord, entrepris de maintenir secret leur idylle, le temps pour lui de ne plus se sentir offensé et concerné par ces remarques : « il faut que j'entende discuter chaque jour, devant moi, lequel des trônes de l'Europe lui conviendra le mieux, dans des conversations où je ne peux même élever la voix pour avoir une opinion, tant on est loin de me mettre sur les rangs, et dans lesquelles on dédaigne pour elle les princes de sang royal qui marchent encore devant moi » Page 306. Cinq-Mars se sent totalement inférieur vis-à-vis des prétendants dignes du rang de sa dulcinée. Sa jalousie et sa rage de le savoir attisent davantage son ambition et ses intentions de richesses.

Cinq-Mars profitera, ce faisant, de sa posture la plus indiquée de « favori du Roi » pour atteindre ses objectifs de gloire et réussir à se hisser au même diapason que ces princes de sang royal et faire de la belle Marie de Gonzague son épouse. Il fallait donc qu'il resserre davantage les liens avec Louis XIII afin de sceller sa position privilégiée d'unique préféré du Roi tout en effaçant totalement l'influence du redoutable Cardinal Richelieu. Il devait se débarrasser de ce dernier et braver tous les obstacles pour enfin jouir de son amour. Ceci avait de quoi nourrir véritablement son ambition qui ne cessait de prendre de grandes proportions : « Pour elle je fus courtisan ; pour elle j'ai presque régné en France, et c'est pour elle que je vais succomber et peut-être mourir » Page 304. Cette confiance au fidèle ami De Thou aura un impact fort négatif car il ne comprend pas les véritables mobiles d'une telle ambition qui, d'un côté constitue le résultat d'une haine insoutenable qu'Henri d'Effiat ressent envers Richelieu et d'autre part son incommensurable amour vis-à-vis de Marie de Gonzague. De tels sentiments troublants et fort dichotomiques, voir antinomiques plongent De Thou dans le désarroi, la déception et l'amertume. Il ne cachera pas son malaise à son ami par ces paroles révoltantes : « Quoi ! Déjà ambitieux ! Cette égoïste passion de l'âge mûr s'est emparée de vous, à vingt ans, Henri ! L'ambition est la plus triste des espérances ». Page 202.

En effet ladite ambition est fort ancrée en son jeune ami qui demeure ferme en lui révélant à la même page : « et cependant elle me possède à présent tout entier, car je ne vis que par elle ; tout mon cœur en est pénétré ».

Cinq-Mars est désespérément amoureux de Marie de Gonzague tout comme il hait fortement le Cardinal. Il est déterminé à briser tous les obstacles qui lui empêchent de vivre pleinement son amour avec sa bien-aimée. Son premier objectif est bien-sûr de se hisser au sommet de la société française, acquérir un statut digne de la noblesse pour mériter les faveurs de son amoureuse : « C'est Marie de Gonzague que j'aime [...] Marie est ma fiancée [...] Je le suis, ambitieux, mais parce que j'aime. Oui, j'aime, et tout est dans ce mot » Page 304-305. Ces indices du roman nous prouvent clairement que le caractère ambitieux du héros n'a rien d'égoïste mais il est noble. Cette ambition que cultive et nourrit Cinq-Mars est colorée de désirs nobles et justes, rien à voir avec celle du Cardinal Richelieu qu'il qualifie plutôt de machiavélique et d'impure. C'est pourquoi il fera cette remarque à son ami : « Eh quoi ! vous ne rougissez pas de m'avoir cru ambitieux par un vil égoïsme comme ce Cardinal ? » Page 305. Plus ce sentiment noble grandira, davantage il sera départagé entre atteindre le cœur de son amante ; ce qui est un objectif ou un combat personnel ; et débarrasser définitivement la France d'une épine, d'un monstre, d'une horrible personne qu'il qualifie également d'un « homme au cœur de marbre », et qui n'est nul autre que Richelieu. Page 229. Au centre de ces deux intérêts, nous distinguons que le mal ou l'obstacle le plus significatif qui nuit véritablement au bien-être, à l'épanouissement de Cinq-Mars est le Cardinal et Abbé Richelieu. Cela va déterminer toutes les actions et faits de ce jeune homme tout au long de l'intrigue. Il va prendre la ferme résolution d'être l'instigateur d'un complot ayant pour principal but de détrôner son ennemi majeur : le Cardinal Richelieu. Il souhaite l'éliminer et le faire disparaître de la surface de la terre française en comptant sur ce complot. C'est cette décision et ce poignant épisode de l'Histoire de la France qui a intéressé Alfred de Vigny. Il constitue, à cet effet, le titre de son roman ; la preuve en est qu'il a repris avec exactitude les grandes lignes de ce grand moment de l'Histoire. Il intitulera son œuvre *Cinq-Mars ou Une Conjuration sous Louis XIII* dans le but de ressasser les actions du jeune Henri d'Effiat, auteur de la conspiration contre Richelieu avec le soutien et la participation de Gaston d'Orléans, de la Reine Anne d'Autriche, de son ami De Thou, de Fontrailles, de Montrésor, de M. de Bouillon, en somme de tous les ennemis du ministre.

Cinq-Mars, personnage éponyme de ce roman, usera de tous les stratagèmes pour destituer Richelieu, l'exiler ou le faire mourir. Cette ambition démesurée va le conduire à

s'allier à l'armée espagnole. Il n'hésitera pas à ouvrir les portes aux adversaires, aux ennemis de sa patrie afin d'assouvir, de réaliser son ambition. Cette trahison lui coûtera cher et son ami De Thou, très irrité, le lui fera savoir : « Voilà donc où vous en êtes venu ! Voilà donc les conséquences de votre ambition ! Vous allez faire exiler, peut-être tuer un homme, et introduire en France une armée étrangère ; je vais donc vous voir assassin et traître à votre patrie ! » Page 302. Mais il semble ne pas prendre en considération la douleur de son ami et son amertume face à une si terrible entreprise. Au contraire, il s'applique à prévoir un second plan vu le caractère plutôt faible du Roi, qui tend à se faire facilement manipuler : « s'il m'abandonne, je signe le traité d'Espagne et la guerre ». Page 307. Henri d'Effiat, par ces propos, doute de la sincérité, de la parole de Louis XIII qui peut facilement changer de camp et d'avis : il est très influencé par le ministre et s'abandonne aux moindres caprices de ce dernier. Il est question pour lui de trouver une autre échappatoire à cette faiblesse du Roi au risque de voir échouer ses projets.

Alfred de Vigny a choisi comme héros de son roman, un personnage qui a réellement marqué l'Histoire de la France par sa détermination et son audace. Il engage un combat fatal contre le grand Richelieu et subira l'extrême punition face à un tel affront.

Avec Alexandre Dumas nous faisons face à des noms d'emprunt dont les véritables personnages de l'Histoire transparaissent à travers les actions et le parcours de ces figurants. C'est le cas du héros de son œuvre Edmond Dantès qui représente François Picaud, dans la mesure où les faits et gestes de Edmond Dantès dans l'œuvre s'avèrent identiques à ceux de François Picaud, figure historique d'une histoire vraie s'étant déroulée en France dans les années 1807.

1.1.3 Edmond Dantès (François Picaud).

L'Histoire nous révèle, dans un journal des faits divers intitulé Le siècle et publié dans Retro News, le 22 juillet 1904 des pages 2 à 4, que durant l'année 1807, un cordonnier de Paris, originaire de Nîmes, et âgé de vingt ans, nommé François Picaud, est sur le point de se marier avec une jeune fille, belle et relativement riche, Marguerite Vigoroux². Propos similaires à la description d'Alexandre Dumas concernant son héros : « C'était un jeune homme de dix-huit à vingt ans, grand, svelte, avec de beaux yeux noirs et des cheveux d'ébène ». Page 4. Il devait bien évidemment se marier avec une jeune fille ayant pratiquement les mêmes caractéristiques relevées par l'Histoire : « Une belle jeune fille aux

²<https://www.retronews.fr>> faits-divers

cheveux noirs comme le jais, aux yeux veloutés comme ceux de la gazelle, se tenait debout, adossée à une cloison » Page 19. Elle est promise à Edmond Dantès et ne souhaite qu'épouser ce dernier qui était déjà son fiancé : « J'aime Edmond Dantès, dit froidement la jeune fille, et nul autre qu'Edmond ne sera mon époux ». Page 21. Ils sont fiancés, tous deux amoureux et avides de se marier : « Ce n'est point ma maîtresse, monsieur, dit gravement Edmond Dantès : c'est ma fiancée ». Nous relevons là des similitudes avec des propos de l'Histoire. Ceci nous conduit à comprendre que François Picaud se cache derrière Edmond Dantès qui, trait pour trait retrace son parcours et ses actions. D'autres éléments le justifient également dans le texte. Un autre épisode du sort de François Picaud est exactement repris par Alexandre Dumas, celui de la trahison de ce dernier par ceux qu'il croyait être ses amis. En effet, l'Histoire nous précise que l'un de ses compatriotes, le cafetier Mathieu Loupiau, jaloux de la chance de Picaud, s'entend avec des amis communs, Allut, Solari et Chaubard, pour retarder de quelques jours le mariage de Picaud en le dénonçant comme un agent de l'Angleterre³. Nous retrouvons véritablement cet extrait de l'Histoire dans le texte à la suite d'un échange sournois entre Fernand et Danglars. Ce dernier rassure son complice en ces termes : « [...] pour vous tirer de peine il suffit que Dantès n'épouse pas celle que vous aimez et le mariage peut très bien manquer, ce me semble, sans que Dantès meure. » Page 24. Et il ajouta à la même page que : « [...] L'absence disjoint tout aussi bien que la mort ; et supposez qu'il y'ait entre Edmond et Mercédès les murailles d'une prison, ils seront séparés ni plus ni moins que s'il y avait là la pierre d'une tombe. ». Le sort d'Edmond Dantès était scellé entre les mains de ses compagnons ne souhaitant que le voir souffrir. Ce qui nous amène à déduire que ce personnage fictif d'Alexandre Dumas n'est nul autre que François Picaud dont les similitudes avec la vie de Dantès se révéleront davantage au cours de l'étude des autres personnages. Par la faute de ses ennemis déguisés en amis, il sera accusé injustement et jeté en prison sans procès ni justice.

François Picaud est effectivement envoyé sans jugement et dans le plus grand secret au fort de Fenestrelles, sous le nom de Joseph Lucher, et on l'oublie pendant sept ans dans un cachot. Cette partie de l'Histoire est effectivement reprise par Alexandre Dumas : « Villefort s'approcha de l'officier public et lui dit quelques mots à l'oreille ; le commissaire répondit par un simple signe de tête. [...] “Suivez monsieur dit Villefort à Dantès ». Page 59. Le procureur du roi décide de le transférer sans aucune autre forme de procès au Château d'If et ce, pour assurer ses arrières et protéger les siens. Ce qui est davantage précisé à la page 110 de l'œuvre

³ Nous nous sommes servis des informations relatées dans *Le Petit Journal, journal d'informations locales*, Alain Laffargue.

lors d'une visite du gouverneur et de l'inspecteur général des prisons dans les locaux du château d'If. Dantès avouera l'injustice qu'il a subi de la part du procureur du roi et réclamera justice face à son emprisonnement secret et sournois : « Je demande quel crime j'ai commis ; je demande que l'on me donne des juges ; je demande que mon procès soit instruit ; je demande enfin que l'on me fusille si je suis coupable, mais aussi qu'on me mette en liberté si je suis innocent. » Et Dantès ajoutera à la même page que : « [...] ce qui doit importer, non seulement à moi, malheureux prisonnier, mais encore à tous les fonctionnaires rendant la justice, mais encore au roi qui nous gouverne, c'est qu'un innocent ne soit pas victime d'une dénonciation infâme et ne meure pas sous les verrous en maudissant ses bourreaux. ». Edmond Dantès a besoin de savoir les raisons de son incarcération si brusque et injuste. Il aimerait connaître les mobiles d'une telle arrestation qui, jusque-là, donne l'impression d'une machination. Il se sent abandonné et oublié dans ce cachot où aucune recommandation n'est faite pour son jugement.

D'après l'Histoire, François Picaud, rendu à la liberté à la chute de l'Empire, après avoir réalisé cette énorme fortune, retourne à Paris. Mais avec Alexandre Dumas, Dantès parvient, avec ruses, après la mort de son ami l'abbé Faria, à s'évader de prison après pratiquement quatorze ans d'enfermement. Il retourne tout de même à Paris après avoir retrouvé le trésor où le lui avait indiqué son ami comme le signifie l'Histoire : « En un instant, un emplacement de trois pieds de long sur deux pieds de large à peu près fut déblayé, et Dantès put reconnaître un coffre de bois de chêne cerclé de fer ciselé. Au milieu du couvercle resplendissaient, sur une plaque d'argent que la terre n'avait pu ternir, les armes de la famille Spada, [...] Dès lors, il n'y avait plus de doute, le trésor était bien là ; [...] Trois compartiments scindaient le coffre. Dans le premier brillaient de rutilants écus d'or aux fauves reflets. Dans le second, des lingots mal polis et rangés en bon ordre, mais qui n'avaient de l'or que le poids et la valeur. Dans le troisième enfin, à demi plein, Edmond remua à poignée des diamants, les perles, les rubis, qui, cascade étincelante, faisaient, en retombant les unes sur les autres, le bruit de la grêle sur les vitres. » Pages 220-221. Dantès a retrouvé le trésor que lui a légué avec amour le vieil abbé Faria. Ces éléments correspondent aux propos de l'Histoire. Suite à la possession de cette richesse, Dantès va retourner à Paris comme le relève l'Histoire : « Un matin donc, le yacht, suivi de la petite barque, entra bravement dans le port de Marseille et s'arrêta juste en face de l'endroit où, ce soir de fatale mémoire, on l'avait embarqué pour le château d'If ». Page 228.

1.1.4 Caderousse (Allut)

Dantès est de retour chez lui pour, personnellement, prendre des nouvelles de ceux qu'il avait brutalement laissé derrière lui. Il s'agit prioritairement de son père et de la belle catalane, sa promise. Directement après cette tournée qui s'est avérée infructueuse, François Picaud, comme le martèle l'Histoire, va retrouver à Nîmes Allut dont le parcours et les actions nous renvoient au personnage fictif Caderousse dans l'œuvre. Déguisé en prêtre, il lui offre un diamant valant cinquante mille francs en échange des noms de ses dénonciateurs. Cette partie de l'Histoire est textuellement reprise par Alexandre Dumas. François Picaud, pour obtenir la vérité sur les mobiles de son incarcération se déguise en prêtre pour aller à la rencontre de Allut, son vieux compagnon témoin du complot qui causa préjudice à sa vie : « Caderousse aurait pu voir poindre, du côté de Bellegarde, un cavalier et un cheval venant de cette allure honnête et amicale qui indique les meilleures relations entre le cheval et le cavalier ; [...] le cavalier était un prêtre vêtu de noir et coiffé d'un chapeau à trois cornes. » Page 234. Avide d'argent, François Picaud réussira à obtenir d'Allut tous les secrets relatifs à son arrestation. Il brandira le diamant pour mieux convaincre ce dernier à se mettre à table : « Tout est relatif, reprit l'abbé ; d'une grande valeur pour Edmond ; ce diamant était estimé cinquante mille francs. [...] L'abbé tira de sa poche une petite boîte de chagrin noir, l'ouvrit et fit briller aux yeux éblouis de Caderousse l'étincelante merveille montée sur une bague d'un admirable travail. [...] Et il referma l'écrin, et remit dans sa poche le diamant qui continuait d'étinceler au fond de la pensée de Caderousse. » Page 243. Les agissements du personnage historique Allut sont bel et bien similaires à ceux de Caderousse employé par Alexandre Dumas. Ce qui nous permet de conclure que Caderousse est, certes, un « personnage de papier » derrière lequel se cache cependant un réel personnage ayant existé, Allut.

Allut décide de trahir ses amis, sur instigation de sa femme (la carconte). Élément de l'Histoire qui est également présent dans l'œuvre : « “Je suis décidé, dit Caderousse. [...] A tout vous dire. » Page 253. Caderousse raconte tout sur le complot de ses compagnons qui mena Dantès au cachot et partage avec lui tous les détails sur la nouvelle vie de ses bourreaux. Grâce à ces précieux aveux, Caderousse obtient, pour lui seul, le diamant en guise de gratitude de la part de Dantès, déguisé en Abbé : « Ce diamant devait être partagé entre ses amis : Edmond n'avait qu'un seul ami, le partage devient donc inutile. Prenez ce diamant et vendez-le ; il vaut cinquante mille francs, je vous le répète, et cette somme, je l'espère, suffira pour vous tirer de la misère. » Page 282. Comme l'a si bien souligné Alexandre Dumas en

adéquation avec l'Histoire, cette nouvelle fortune d'Allut ne lui profite pas, car il assassine le joaillier acheteur du diamant et est envoyé au bagne. C'est la fameuse scène de l'auberge du pont de Gard. Dans l'œuvre, cette action où Caderousse tue le joaillier est considérée et décrite par l'auteur : « J'entendais des gémissements, puis des cris étouffés comme ceux qui accompagnent une lutte. [...] La chambre offrait l'aspect du plus affreux désordre. Deux ou trois meubles étaient renversés ; les draps auxquels le malheureux bijoutier s'était cramponné, traînaient par la chambre : lui-même était couché à terre, la tête appuyée contre le mur, nageant dans une mare de sang qui s'échappait de trois larges blessures reçues dans la poitrine. » Page 498. Caderousse s'enfuit après avoir tué le joaillier et plus tard, comme le dit l'Histoire, il est arrêté et jugé : « Il avoua tout, rejetant la préméditation et surtout l'instigation sur sa femme. Il fut condamné aux galères perpétuelles. » Page 503. Tous ces éléments concordants avec l'Histoire et les faits relatés par l'auteur nous permettent de conclure que le personnage réel Allut représente Caderousse⁴.

1.1.5 Danglars et Fernand (Mathieu Loupiau)

Le cafetier Loupiau par ses actions nous rappelle, d'une part le personnage Fernand, l'amoureux de Mercédès, bien-aimée d'Edmond Dantès qu'elle traitait comme son cousin ; et d'autre part le personnage Danglars. Ceci est observé dans la mesure où la description que fait Alexandre Dumas du parcours, des sentiments, des objectifs, des actions de ce Mathieu Loupiau nous conduisent inéluctablement aux faits de ces deux personnages fictifs. L'auteur procéda donc à un dédoublement du personnage Loupiau dont il fit Fernand et le traître Danglars. Fernand tout comme Danglars va s'associer aux compagnons du héros pour le trahir et le traiter d'agent bonapartiste. Fernand, très jaloux de Edmond Dantès souhaite le voir disparaître pour avoir la belle jeune dame pour lui, puisqu'il en est très amoureux et souhaite ardemment l'avoir pour femme malgré l'indifférence de cette dernière : « Dites-moi pour la centième fois que vous refusez mon amour, qu'approuvait votre mère ; faites-moi bien comprendre que vous vous jouez de mon bonheur, que ma vie et ma mort ne sont rien pour vous. Ah ! Mon Dieu, mon Dieu ! Avoir rêvé dix ans d'être votre époux, Mercédès, et perdre cet espoir qui était le seul but de ma vie ! » Page 19. Fernand est très intéressé par la fiancée d'Edmond Dantès. Elle le repousse froidement à cause de ses profonds sentiments pour Dantès. Ceci attise davantage la jalousie et la haine de Fernand envers l'élue du cœur de la belle catalane. Cette situation s'assimile parfaitement avec l'Histoire et nous fait comprendre

⁴ Le 12 novembre 1863, *Le Petit Journal*, sous le lapidaire intitulé *Souvenirs judiciaires*. Nous y avons obtenu toutes ces informations concernant les faits réels révélés par l'Histoire au sujet du personnage Allut. Et il en est de même pour tous les autres personnages gravitant autour de François Picaud.

que le personnage historique qui se cache derrière Fernand n'est nul autre que Loupiau. C'est tout comme Danglars qui rumine également une profonde haine contre la réussite, le succès du héros et n'a qu'un désir : celui de l'éliminer. Plusieurs indices du texte traduisent cette volonté de Danglars de nuire à Edmond Dantès. Sa haine est profonde envers le héros : « Oui, dit Danglars en jetant sur Dantès un regard oblique où brilla un éclair de haine » Page 6. C'est Mathieu Loupiau qui va trahir François Picaud avec la complicité de ses collaborateurs. Fernand va conspirer contre Dantès pour obtenir l'amour de la belle catalane en l'éloignant définitivement de lui. Danglars quant à lui, très jaloux du succès du héros auprès de leur chef M.Morrel et Mercédès, n'a qu'un seul but : en finir avec ce jeune homme. Il ne veut surtout pas que Dantès prenne les commandes du Pharaon en qualité de Capitaine. Bref, il est contre toute réussite, bonheur, bien-être de quiconque dans son entourage. Il devient et constitue, à cet effet, une plaie, une épine dans la vie du héros. C'est pourquoi nous pensons que les vives ressemblances entre les actes de ces deux personnages fictifs et ceux de Mathieu Loupian relèvent d'un dédoublement fait exprès de ce personnage historique par Alexandre Dumas en vue de laisser transparaître ses stratégies scripturales.

Mathieu Loupian est donc à la fois Fernand et Danglars à la lecture de leur parcours et objectifs ; la différence réside seulement dans le fait que chacun a ses stratagèmes et desseins. L'un pour l'amour et l'autre pour le statut social. Ils ne sont pas heureux du futur mariage de Dantès avec la belle catalane comme le présente l'Histoire, Fernand pour son amour envers elle et Danglars pour ne pas voir son ami heureux auprès d'une si belle femme. On le lit exactement dans les propos de Danglars dans l'œuvre : « Ah ça ! Mon cher monsieur, dit Danglars à Fernand, voilà un mariage qui ne me paraît pas faire le bonheur de tout le monde ! [...] Il me désespère, dit Fernand. [...] Je voulais poignarder l'homme, mais la femme m'a dit que s'il arrivait malheur à son fiancé, elle se tuerait. [...] Imbécile ! murmura Danglars : qu'elle se tue ou non, que m'importe, pourvu que Dantès ne soit point capitaine. » Pages 23-24. Danglars ne se soucie pas de Mercédès, elle peut même mourir mais Dantès ne doit pas être heureux, pourtant Fernand est séduit à l'idée d'éliminer Dantès bien que son amour pour la jeune femme s'avère être un réel frein. Le héros n'est du tout pas aimé par ces compagnons qui, de manière consciencieuse, décident de conspirer contre lui ; chacun ayant ses raisons et alibis pour espérer sa disparition. Ils (Fernand et Danglars) vont décider, d'un commun accord, de le remettre injustement entre les mains de la justice en le traitant d'agent bonapartiste : « Eh bien, je disais donc, par exemple, reprit Danglars, que si, après un voyage comme celui que vient de faire Dantès, et dans lequel il a touché à Naples et à l'île d'Elbe,

quelqu'un le dénonçait au procureur du roi comme agent bonapartiste... [...] Je le dénoncerai, moi ! dit vivement le jeune homme. » Page 31.

Fernand est plus que déterminé à se débarrasser de son rival tout comme Danglars ne veut plus avoir à faire à son pire ennemi. Tous deux s'engagent à le faire arrêter pour haute trahison. Cela s'apparente à l'Histoire qui nous mentionne que le jeune François Picaud fut dénoncé par ses amis en tant qu'espion et agent royaliste à la solde de l'Angleterre afin de retarder le mariage. Ce qui se passe véritablement dans l'œuvre d'Alexandre Dumas : « Et Danglars, joignant l'exemple au précepte, écrivit de la main gauche et d'une écriture renversée, qui n'avait aucune analogie avec son écriture habituelle, les lignes suivantes qu'il passa à Fernand, et que Fernand lut à demi-voix : Monsieur le procureur du roi est prévenu, par un ami du trône et de la religion, que le nommé Edmond Dantès, second du navire le Pharaon, arrivé ce matin de Smyrne, après avoir touché à Naples et à Porto-Ferrajo, a été chargé, par Murat, d'une lettre pour l'usurpateur, et, par l'usurpateur, d'une lettre pour le comité bonapartiste de Paris. On aura la preuve de son crime en l'arrêtant, car on trouvera cette lettre ou sur lui, ou chez son père, ou dans sa cabine à bord du Pharaon. » Page 32. Seulement qu'ici, Dantès est traité d'agent Bonapartiste. Danglars envenime les choses par sa haine du succès et des faveurs que reçoit le héros et profite de la jalousie profonde du jeune catalan Fernand pour atteindre ses objectifs. Il réussira à faire grandir davantage la détermination de Fernand à éloigner définitivement Dantès afin de consoler sa bien-aimée et la récupérer. Il finira par porter véritablement cette lettre au procureur du roi malgré que Danglars, usant de sagesse et agissant sur la psychologie et surtout la naïveté de ce dernier, feignit de jeter, de se décharger de ladite lettre : « Danglars prit la lettre, la froissa dans ses mains et la jeta dans un coin de la tonnelle. [...] Page 32. Il savait pertinemment que Fernand ne pouvait s'empêcher de profiter de cette aubaine pour vaincre celui qui rendait sa vie si amère. Et bien-sûr, il récupéra la lettre et alla avec promptitude la déposer dans les services du procureur du roi, et ce, sous la remarque satisfaite de Danglars qui surveillait ses faits et gestes tout en souhaitant cet acte : « Lorsqu'il eut fait une vingtaine de pas, Danglars se retourna et vit Fernand se précipiter sur le papier, qu'il mit dans sa poche ; puis aussitôt, s'élançant hors de la tonnelle, le jeune homme tourna du côté du Pillon. » Page 34. Autrement dit, le véritable auteur de la condamnation injuste de Dantès est Fernand car c'est lui qui va au bout du complot en déposant, avec empressement, la fausse accusation chez le procureur du roi ; lettre pourtant rédigée par Danglars aux mêmes fins.

La plaisanterie, du moins ce qu'ont fait croire Fernand et Danglars à Caderousse, témoin de leur machination, dépasse les bornes prévues par ses auteurs. En effet, comme l'Histoire le stipule, le malheureux est arrêté le jour de ses fiançailles avec la catalane et c'est ce que nous retrouvons aussi dans les écrits de Alexandre Dumas : « Aussitôt la porte s'ouvrit, et un commissaire, ceint de son écharpe, entra dans la salle, suivi de quatre soldats armés, conduits par un caporal. [...] je suis porteur d'un mandat d'arrêt ; et quoique ce soit avec regret que je remplisse ma mission, il ne faut pas moins que je la remplisse : lequel de vous, messieurs, est Edmond Dantès ? [...] Edmond Dantès, reprit le commissaire, au nom de la loi, je vous arrête ! ». Pages 32-33. Danglars et Fernand ont réussi leur coup et leurs actions s'assimilent véritablement à celles posées par le personnage historique de l'Histoire Mathieu Loupiau. Notons juste que parfois Alexandre Dumas l'assimile, par certains faits, à Danglars et par d'autres à Fernand. Nous prenons l'exemple de ce passage de l'Histoire où il est signalé qu'au retour de François Picaud à Paris, il est informé que sa fiancée a épousé le Cafetier Loupiau, qui était veuf. A ce niveau nous nous rendons compte qu'Alexandre Dumas a choisi de substituer Mathieu Loupiau à Danglars. Puisque Fernand dans l'œuvre n'a jamais été marié et son premier mariage fut avec la femme de ses rêves, Mercédès. Mais tous deux sont les pires ennemis de Dantès et l'ayant tous deux trahis comme le souligne Caderousse lors de son échange avec l'abbé Busoni : « Deux hommes jaloux de lui, monsieur, l'un par amour, l'autre par ambition : Fernand et Danglars. [...] Ils dénoncèrent Edmond comme agent bonapartiste ». Page 239. Cette réponse était loin d'être satisfaisante pour Dantès, déguisé en Abbé Busoni. Il voulait savoir lequel des deux l'avait trahi et demanda à la même page à son interlocuteur : « Mais lequel des deux le dénonça, lequel des deux fut le vrai coupable. » Et Caderousse, sans tarder lui avoua la vérité à la même page : « Tous deux, monsieur, l'un écrivit la lettre, l'autre la mit à la poste ». Ces détails relevés dans l'œuvre nous prouvent davantage ce jeu de rôles qu'Alexandre Dumas a choisi de poser sur un seul personnage historique. Ceci est observé dans la mesure où Danglars et Fernand reflètent tous deux le personnage Mathieu Loupiau. Fort de ce constat, nous tenons à rappeler que c'est plutôt Danglars qui a déjà fait un premier mariage au bout duquel il s'en sort veuf : « [...] à l'époque de la guerre d'Espagne il s'est chargé d'une part dans les fournitures de l'armée française et a fait fortune ; alors, avec ce premier argent il a joué sur les fonds, et a triplé, quadruplé ses capitaux, veuf lui-même de la fille de son banquier, il a épousé une veuve, Mme de Nargonne, fille de M. Servieux, chambellan du roi actuel... ». Page 246. C'est donc plutôt Danglars qui est veuf d'après les indices relevés dans l'œuvre et c'est donc lui qui, d'après l'Histoire, était amoureux de Marguerite Vigoroux, fiancée de François Picaud, qui parvint à l'épouser après

avoir détruit la vie de son rival. Alexandre Dumas dans son œuvre nous propose toute autre chose. Avec lui, c'est Fernand qui était l'amoureux de Mercédès et qui finit par faire d'elle son épouse après avoir conspiré contre celui qu'elle aimait réellement : « Mercédès saisit les mains de Fernand avec un transport que celui-ci prit pour de l'amour, [...] il lui rappela qu'il l'aimait. [...] Mercédès lui demanda six mois encore pour attendre et pleurer Edmond. [...] Six mois après, reprit Caderousse, le mariage eut lieu à l'église des Accoules. » Pages 248-249. Ce récit justifie davantage le mystère que représente le personnage Mathieu Loupiau entre les mains de l'écrivain qui, dans ces changements de situation, ne permet pas de dissocier clairement qui de Fernand et Danglars constituent le personnage historique Loupiau. D'où un usage assez particulier et plutôt singulier de faits de l'Histoire par Alexandre Dumas qui choisit de les organiser à sa guise et selon son plaisir.

1.1.6 L'abbé Faria (Joseph Costodi de Faria Goa)

Par la suite, l'Histoire nous fait comprendre que Picaud-Lucher fait à Fenestrelles la connaissance d'un autre prisonnier, riche ecclésiastique milanais, qui lui laisse en mourant une quinzaine de millions placés en lieu sûr⁵. Faits de l'Histoire qui sont scrupuleusement repris par Alexandre Dumas. En fait, il choisit de nommer ce riche ecclésiastique milanais, l'Abbé Faria que Dantès rencontrera bien évidemment au Château D'If et qui va lui confier après son décès la totalité de sa richesse. Ces extraits de l'œuvre justifient clairement ces informations de l'Histoire : « Monsieur, continua le prisonnier, je suis l'abbé Faria, né à Rome, j'ai été vingt ans secrétaire du cardinal Rospigliosi ; j'ai été arrêté, je ne sais pas trop pourquoi, vers le commencement de l'année 1811, depuis ce moment je réclame ma liberté des autorités italiennes et françaises. » Page 117. Le riche ecclésiastique milanais se plaint des conditions dans lesquelles il séjourne en prison et ce sans raison valable. Il profite, donc, de la visite de M. l'inspecteur général des prisons pour lui proposer une bonne partie de sa richesse en échange de sa liberté ; comme l'a si bien souligné l'Histoire : « Cependant, monsieur, reprit l'abbé, s'il s'agissait de faire gagner au gouvernement une somme énorme, une somme de cinq millions, par exemple ? » Page 119. Malheureusement, il est considéré comme un fou par les autorités et personne ne daigne croire à sa prétendue richesse. Il va donc entrer en contact avec Dantès, dont le cachot est proche du sien et ils deviendront amis : « Je suis l'abbé Faria, dit-il, prisonnier depuis 1811, comme vous le savez, au château d'If ; mais j'étais depuis trois ans renfermé dans la forteresse de Fenestrelle. » Page 149. Dantès ne se sent plus seul, il a désormais un allié, un ami avec qui changer et passer de bons moments.

⁵ Eléments précisés dans la Bibliothèque nationale de France, <https://Gallica.bnf.fr>

Son nouvel ami ne manquera pas de lui parler de sa richesse tout en lui promettant de la lui confier intégralement au cas où sa maladie finirait par l'emporter : « Maintenant, continua Faria en regardant Dantès avec une expression presque paternelle, maintenant, mon ami, vous en savez autant que moi : si nous nous sauvons jamais ensemble, la moitié de mon trésor est à vous ; et si je meurs ici et que vous vous sauviez seul, il vous appartient en totalité. » Page 173. Telle que présentée par l'Histoire, le riche ecclésiastique propose toute sa richesse à Picaud après sa mort et c'est ce qu'a mentionné Alexandre Dumas à cette page de son ouvrage. Et sur la même page comme sur la page 175, il précise la somme que lui a légué le vieillard : « Deux millions d'écus romains, treize millions à peu près de notre monnaie. [...] Maintenant que ce trésor, qui avait été si longtemps l'objet des méditations de l'abbé, pouvait assurer le bonheur à venir de celui que Faria aimait véritablement comme son fils, il avait encore doublé de valeur à ses yeux ; tous les jours il s'appesantissait sur la quotité de ce trésor, expliquant à Dantès tout ce qu'avec treize ou quatorze millions de fortune un homme dans nos temps modernes pouvait faire de bien à ses amis. ». L'Histoire nous parle d'une quinzaine de millions et Alexandre Dumas s'en rapproche considérablement en parlant de quatorze millions. Ce trésor a vraiment existé et fait le bonheur de François Picaud. Tout ceci nous fait comprendre que le personnage fictif, l'abbé Faria a été inspiré d'un personnage réel et historique Joseph Costodi de Faria Goa. Selon l'Histoire, il a participé à la Révolution Française, est arrêté en 1812 et enfermé au Château d'If. Ces informations correspondent à un détail près aux propos d'Alexandre Dumas : « Je suis l'Abbé Faria, dit-il, prisonnier depuis 1811 au château d'If ». Page 140.

Plusieurs personnages, comme avec François Picaud, gravitent autour de Henry d'Effiat, héros de l'œuvre d'Alfred de Vigny. À côté de lui, comme meilleur compagnon, mais plutôt fidèle et loyal, nous avons le personnage historique Auguste De Thou. Il a réellement existé et joué un rôle déterminant sous la conjuration sous Louis XIII.

1.1.7 Auguste De Thou

Fils aîné de Jacques-Auguste de Thou (le célèbre historien), Auguste De Thou hérite, en 1617 de son père la charge de maître de la Librairie. Il laisse Nicolas Rigault, garde de la Bibliothèque du roi, assumer les responsabilités de son patrimoine. Il est en 1626, officier en qualité de conseiller au parlement de Paris. En sa qualité de conseiller d'Etat, et de collectionneur, il avait en sa possession le *Minuscule 601*, manuscrit d'une partie du Nouveau Testament rédigé en grec ancien datant du XIII^{ème} siècle, dont Colbert fit don à la Bibliothèque royale et qui se retrouve, de nos jours, à la Bibliothèque nationale de France.

François de Thou était un homme pondéré et prudent et son jeune ami Henri de Cinq-Mars le surnommait affectueusement « Son Inquiétude »⁶.

Alfred de Vigny s'intéresse également à un personnage déterminant de l'Histoire qui, de manière singulière a participé au combat mené par Henri d'Effiat. Il est plus qu'un ami pour ce dernier. C'est un frère, un partenaire, un jumeau toujours prêt à porter secours à celui qui occupe permanemment son esprit : « En ce moment il vit arriver son ami M. De Thou, qui, inquiet de ce qu'il était resté en arrière, le cherchait dans la plaine et accourait pour le secourir s'il eût fallu. » Page 199. De Thou est une " mère poule ", un protecteur qui veille sans cesse sur les faits et gestes de son poulain. L'auteur, à cet effet, insiste sur ce caractère bienveillant de De Thou en relevant que : « Cependant De Thou, que son sang-froid ne quittait jamais, non plus que son amitié, n'avait pas perdu de vue son jeune ami Henri, et l'avait reçu dans ses bras lorsque son cheval était tombé. » page 174. IL y souligne l'attachement sincère que De Thou portait à son ami Cinq-Mars. L'Histoire ajoute que De Thou était un homme pieux, un homme vertueux et très attentif aux valeurs chrétiennes. Qualités qui n'échappent pas à Vigny qui en parle à la page 231 : « Mon ami, reprit-il avec gravité, cette agitation peut vous faire mal ; ne continuons pas sur ce sujet ; ne mêlons pas Dieu et le Ciel dans nos discours, parce que cela n'est pas bien. ». L'Histoire ne manquera non plus de nous révéler comment De Thou ne vivait que par et pour son ami Cinq-Mars et ne parvenait pas à résister à l'attirance qu'exerçait ce dernier sur lui : « Ils se serrèrent encore la main avec effusion de cœur, lorsqu'ils s'aperçurent qu'ils étaient arrivés presque devant la tente du Roi », souligne Alfred de Vigny, à la page 203, en vue de justifier cette profonde amitié qui existe entre les deux jeunes hommes ; chacun se sentant responsable de l'autre. Page 203. L'auteur va insister sur cette description que fait l'Histoire de M. De Thou en ajoutant que : « M. de Thou, attentif à surveiller tout ce qui touchait son ami, [...] il examina la princesse Marie avec cette attention scrupuleuse, cet œil scrutateur d'une mère sur la jeune personne qu'elle choisirait pour compagne de son fils » pages 288-289. De Thou est comparé ici à une mère possessive qui prend grand soin à contrôler les compagnies de son adoré de fils ; mais ce dévouement pour son ami finira par lui être fatal. En effet, l'Histoire nous révèle que De Thou commet l'imprudence de se lier avec les ennemis du cardinal de Richelieu, qui de fait, lui retire toutes ses charges. Son entremise coupable entre la reine Anne d'Autriche et la duchesse de Chevreuse est pardonnée, mais il chute avec Cinq-Mars, favori du roi Louis XIII. Il n'avoue pas les intelligences avec l'Espagne, et ce silence lui est compté pour crime

⁶ Nous avons reçu des informations sur le personnage De Thou dans Bibale : <https://bibale.irht.cnrs.fr>

de fait. Le conflit relationnel entre le ministre et De Thou est présenté à la page 192 de l'œuvre par ces propos de Richelieu : « Tu vois cet homme ? C'est lui dont le père a mis mon nom dans son histoire ; eh bien ! je mettrai le sien dans la mienne. [...] En effet, il l'inscrivit plus tard avec du sang. ».

Le procès qui incriminait et devait s'occuper de la sentence de Cinq-Mars et De Thou a pris acte dès le 12 septembre au petit matin. Confronté à De Thou et à sa propre accusation, Cinq-Mars prit la défense de son ami en expliquant que ce dernier avait tout tenté pour le dissuader de poursuivre son projet lorsqu'il avait appris l'existence du traité. Mais il était trop tard. Précisions qui sont effectivement prises en considération dans l'œuvre de Vigny : « Voilà donc où vous en êtes venu ! Voilà donc les conséquences de votre ambition ! Vous allez faire exiler, peut-être tuer un homme, et introduire en France une armée étrangère ; je vais donc vous voir assassin et traître à votre patrie ! Par quel chemin êtes-vous arrivé jusque-là, par quels degrés êtes-vous descendu si bas ? » Page 302. De Thou est visiblement déçu et même révolté par les agissements de son ami qui, est prêt à perdre sa vie pour des projets plutôt dangereux et ignobles à son goût. Il semble certain que tout cela finira mal et qu'il risquerait de se séparer violemment et inopinément de son jeune compagnon. Il ressent un profond dégoût rien qu'à imaginer son compère traître ou assassin et n'hésite pas de le prévenir de son aversion envers ses décisions. Cinq-Mars est réprimandé par son ami qui a des difficultés à comprendre comment son protégé a pu, si facilement, quitter le statut d'un jeune homme noble pour celui d'un téméraire ambitieux. Face à l'implacable décision de Henri d'Effiat, De Thou se trouve pris dans un dilemme plutôt troublant : soit convaincre son camarade d'abandonner ce complot soit l'aider et le soutenir à vaincre Richelieu puisqu'il ne saurait imaginer sa vie loin de Cinq-Mars. C'est pourquoi dans le livre De Thou déclare ceci : « Je dis nous, car jamais je ne me séparerai de vos actions ; conservez-moi l'estime de moi-même, pour laquelle j'ai tant travaillé ; ne souillez pas ma vie et ma mort que je vous ai vouées » page 307. À travers ces propos, De Thou tente de faire faiblir le conspirateur par les sentiments. Il voue son destin à Cinq-Mars tout en l'exhortant à faire de son existence une source d'honneur et non d'ignominie. Mais sa ruse ne marchera pas car Henri d'Effiat ne cèdera pas à ces supplications et rejettera, avec beaucoup d'amertume, la requête de son confident. De Thou n'abandonnera pas son ami dans cette entreprise et fera preuve de loyauté et de fidélité envers lui. Cette décision est visible dans l'œuvre par le truchement de ce dialogue entre les deux amis : « Que faites-vous ici ? lui dit Cinq-Mars d'une voix étouffée ; qui vous amène ? Que me voulez-vous ? Vous êtes perdu si vous entrez. » Page 352 ; et, à son

tour, De Thou de lui répondre en ces mots : « Il n'est plus temps, on m'a déjà vu ; que dirait-on si je me retirais ? Je les découragerais ; vous seriez perdu » page 353. De Thou a fait le saut, il est prêt à prendre part à la conjuration, non pas parce qu'il est ambitieux ou partisan de cette idéologie ; mais juste pour demeurer auprès de son protégé et subir avec lui les conséquences de cette action. Cela s'oppose pourtant radicalement aux valeurs de De Thou qui est plutôt croyant et prône les vertus humaines. L'Histoire le confirme en relatant que ce personnage est resté un homme sage et pieux jusqu'à la fin car même dans le péché et l'erreur il reste accroché à la prière. C'est également ce que précise l'auteur : « De Thou tenait à la main un crucifix d'ivoire et portait ses regards tantôt sur la croix, tantôt au ciel. Voici l'heure, disait-il, d'accomplir le sacrifice ; je ne me repens pas, mais que la coupe du péché a d'amertume pour mes lèvres ! » page 406. Même son complice reconnaît la pureté de son âme et ne comprend pas pourquoi il a tant mérité les faveurs d'un tel homme. C'est un homme qui ne connaît pas le mal et qui n'aime qu'à côtoyer tout ce qui est juste et synonyme de la morale. Cinq-Mars avoue ne pas comprendre son acharnement à corrompre ses idéaux pour lui : « Vous qui êtes sage, pur et vertueux ; vous que n'égarent pas une passion insensée et le désir de la vengeance ; dont l'âme est nourrie seulement de religion et de science, pourquoi m'aimer ? » Page 308. Mais au niveau de la même page, De Thou admet que sa participation dans ce complot a réussi à pervertir son âme et que son compagnon n'a plus en s'en préoccuper : « Je n'ai plus de candeur, je n'ai plus de bonté : je médite le malheur d'un homme, je sais tromper un ami. ».

De Thou, ami loyal et fidèle, va demeurer aux côtés d'Henri d'Effiat tout au long du combat contre le Cardinal et va subir, entant que complice, le même sort que son acolyte au moment où la conspiration sera découverte. Henri de Cinq-Mars est condamné à la peine capitale pour haute trahison et ce à l'unanimité. François De Thou, quant à lui, reçoit la même punition mais par douze voix contre deux. Il est exécuté à Lyon, place des Terreaux, le même jour que le coupable principal. Vigny ne manque pas de le notifier dans son livre : « Hélas ! dit Cinq-Mars, je vous ai ouvert celui du précipice ; mais précipitons-nous dans la mort généreusement, et nous surgirons dans la gloire et le bonheur du ciel. » Page 483. De Thou est violemment exécuté et meurt directement à la suite de l'ennemi de la nation : « [...] je vis avec horreur le bourreau, effrayé sans doute du premier coup qu'il avait porté, le frapper sur le haut de la tête, où le malheureux jeune homme porta la main ; [...] ce misérable, tout troublé, lui porta un second coup, qui ne fit encore que l'écorcher et l'abattre sur le théâtre, où l'exécuteur se roula sur lui pour l'achever. » Page 485. La mort de De Thou est pénible et très

douloureuse. Peut-être est -ce un châtement du Ciel pour avoir adhéré à une telle trahison et au péché. La coupe passe plusieurs fois sur son corps et sa mort est lente, traumatisante et plus épouvantable que celle de son compagnon qui mourut d'un trait : « M. de Cinq-Mars embrassa plus étroitement le poteau et je vis s'élever une hache faite à la façon des haches d'Angleterre. Un cri effroyable du peuple, jeté de la place, des fenêtres, et des tours, m'avertit qu'elle était retombée et que la tête avait roulé jusqu'à terre. » Page 484. Les deux amis sont morts en conspirateurs et comme ennemis de la nation. **De Thou** n'a pas abandonné son confident et a également payé pour les fautes et l'ambition de ce dernier.

1.1.8 Louise Marie de Gonzague-Nevers

Louise Marie de Gonzague-Nevers est née le 18 août 1611. Elle est la fille de Charles de Gonzague qui est duc de Nevers, puis de Mantoue, et de Catherine de Lorraine. Alors qu'elle s'est retirée à Nevers, Louise Marie est pressentie par le Cardinal de Richelieu pour devenir l'épouse du prince Ladislas de Pologne⁷. Voilà un autre sujet suscitant davantage la haine et le désir de vengeance de Cinq-Mars envers Richelieu. Marie de Gonzague fait son retour dans le monde en 1637 et parvint à ravir le cœur d'Henri Coeffier de Ruzé d'Effiat, marquis de Cinq-Mars et favori de Louis XIII. Il n'a pas pu résister à la beauté de cette dernière et en tombe amoureux dès les premiers regards. Subjugué et impressionné par sa personnalité et sa belle personne, il n'y résiste point. Détails importants qui se confirment à la page 48 de l'œuvre : « Elle était petite mais fort bien faite et, quoique ses yeux et ses cheveux fussent très noirs, sa fraîcheur était éblouissante comme la beauté de sa peau ». Cette dernière ne reste non plus de marbre face au charme du jeune homme et se laisse emporter par les vagues sentimentales que lui procure sa présence à ses côtés. Elle est conquise et pense avoir trouvé l'âme sœur ; cependant le projet d'alliance de Richelieu avec le prince Ladislas de Pologne représente, pour elle, un obstacle parce qu'elle est déjà amoureuse de Henri d'Effiat. Cela va l'amener à s'allier avec lui pour causer la perte de Richelieu. Elle est au courant de l'entreprise de son jeune amoureux et espère qu'il atteindra son objectif malgré ses craintes. Ces éléments sont rapportés par Alfred de Vigny lors d'un rendez-vous secret pris par les deux tourtereaux dans la vieille paroisse de Saint-Eustache : « Si je ne vous dis rien de cette conjuration effrayante, croyez-vous que je l'oublie ? Ne me trouvez-vous pas assez malheureuse ? [...] ai-je une autre pensée que celle de vos dangers ? Ne sais-je pas bien que c'est pour moi que vous les courez ? Hélas ! Si vous combattez pour moi, n'ai-je pas aussi à

⁷ Dictionnaires et Encyclopédies sur 'Académic' : <https://fr-academic.com> nous a aidés à obtenir des informations au sujet de Marie de Gonzague.

soutenir des attaques non moins cruelles ? » Page 371. Bien que décidés à vivre pleinement leur amour, les deux amoureux reconnaissent les dangers que revêt cette conspiration. Marie de Gonzague en est effrayée et vit mal ses peurs incessantes de perdre son bien-aimé. Cinq-Mars est très amoureux d'elle et ne cesse de contempler sa beauté : « D'Effiat n'avait pas cessé d'observer Marie de Mantoue, dont la physionomie expressive peignait pour lui toutes ses idées plus rapidement et aussi sûrement que la parole ; il y lut le désir de l'entendre parler. » Page 295.

Selon l'Histoire, Cinq-Mars et Marie de Gonzague ont été très amoureux et ont vécu une histoire d'amour très passionnante⁸, bien que cette dernière fût promise au prince de Pologne par l'entremise du cardinal Richelieu. Elle rejette, sans réfléchir, cette aubaine de vivre le rêve que lui vaut la couronne de Pologne ; par amour pour Henri d'Effiat qui est le choix de son cœur, l'homme qu'elle souhaite auprès d'elle et qu'elle aimerait avoir comme époux. Cinq-Mars reconnaît la difficulté d'avoir cette jeune femme à ses côtés au regard de son rang et du destin qui lui sont voués mais leurs sentiments vont au-delà de ces convenances et projets. Vigny précise cet aspect de l'Histoire dans son livre lorsque Cinq-Mars avoue son amour pour Marie de Gonzague à son ami De Thou qui lui répond : « Quoi ! Celle qui va être reine de Pologne ! » Page 304. De Thou par cette exclamation manifeste sa frayeur et son indignation face à une telle audace venant de son ami. Comment pouvait-il espérer surpasser les desseins politiques concernant les noces de la belle Marie de Gonzague ? Il comprit davantage les raisons de la perversion de l'âme de son cher protégé ; il désirait profondément tout ce qui n'était pas à sa portée. De Thou craint cet amour qui, certainement, recouvrira davantage cette jeune âme d'amertume et de haine envers tous ceux qui militent pour la couronne de la Pologne. Cette situation lui met à dos la Reine Anne d'Autriche et le cardinal Richelieu qui sont très intéressés par cette alliance. Ceci dit, insistons sur ce fait de l'Histoire qui stipule que, la Reine voit d'un très mauvais œil la relation qui lie d'amour sa jeune protégée à Henri d'Effiat. Elle ne voit pas en lui un époux digne de la beauté et du rang de Marie de Gonzague qui gagnerait beaucoup à s'allier avec la royauté polonaise. Ce qui l'amène à tout tenter pour séparer ces deux tourtereaux afin d'ouvrir les yeux à cette petite amoureuse que la raison a abandonné. Anne d'Autriche va envoyer un courrier à Cinq-Mars pour le prier de laisser sa fille embrasser la plénitude, la providence, les honneurs et le bonheur auprès de l'homme qu'elle mérite et qui est capable de lui offrir une vie de reine : le prince Ladislas. Cette lettre est retransmise fidèlement dans l'œuvre : « Je vous fais cette

⁸ Nous nous sommes servis, pour cette information de l'Histoire de <https://www.europe1.fr>

lettre pour vous conjurer et prier de rendre à ses devoirs notre bien-aimée fille adoptive et amie, la princesse Marie de Gonzague, que votre affection détourne seule du royaume de Pologne à elle » Page 108. La Reine est très responsable et soucieuse des lendemains de Marie de Gonzague ; elle ne la laissera pas faire des choix qui, plus tard, lui porteront préjudice. Elle compte bien l'éloigner des affres d'un amour déraisonnable. Cinq-Mars n'accueille pas avec joie cette recommandation de la Reine et ressent une profonde indignation et acrimonie face à une telle demande. Comment renoncer à l'amour de sa vie pour un caprice politique ? Sa réponse sera plutôt sincère, froide et tragique : « Marie de Gonzague étant ma femme ne peut être reine de Pologne qu'après ma mort ; je meurs. » Page 409. A ces mots, l'Histoire précise que la nouvelle de la mort de Cinq-Mars fit le tour du royaume et souleva beaucoup d'émotions. Sa dulcinée entra dans un état très déplorable. C'est cet état que Vigny va décrire : « Marie de Mantoue, sans connaissance, était dans les bras de la Reine, pleurant amèrement. » Page 479. Marie est inconsolable et meurtrie, elle pense avoir perdu, brusquement, l'homme pour qui sa vie a pris sens. On imagine déjà ce qu'il en sera après son exécution pour faute grave contre la nation.

Ceci dit, près l'exécution de Cinq-Mars, en septembre 1642, Louise Marie doit de nouveau se réfugier à Nevers. Ce n'est qu'en 1645, alors qu'elle a déjà dépassé la trentaine, que son destin va enfin répondre à ses ambitions. Et contrairement à ce que nous avons imaginé, Marie de Gonzague va accepter avec beaucoup d'engouement la couronne de Pologne. Elle a oublié le jeune Henri d'Effiat, l'on se demande ainsi si son amour était assez fort pour ce dernier pour qu'elle accoure vers le prince avec entrain. Elle tenait d'ailleurs à cette couronne qu'elle ne souhaitait voir sur la tête d'aucune autre femme. Ses sentiments étaient partagés et surtout troublés. Il lui fallait se relever et rectifier le tir en embrassant son destin. Ce qui est exactement relevé dans l'œuvre : « On regardait Marie comme accordée au roi Vladislav ; et elle-même, il faut le confesser, s'était si bien faite à cette idée, que le trône de Pologne occupé par une autre lui eût paru une chose monstrueuse : elle ne voyait pas avec bonheur le moment d'y monter, mais avait cependant pris possession des hommages qu'on lui rendait d'avance. Aussi, sans l'avouer à elle-même, exagérait-elle beaucoup les prétendus torts de Cinq-Mars que la Reine lui avait dévoilés à Saint-germain. » Page 476.

1.1.9 Urbain Grandier

Urbain Grandier, né en 1590, avait d'abord été accusé d'immoralité par des rivaux jaloux : on disait – et c'est probable – qu'il écrivait des vers et des chansons et critiquait le célibat des prêtres. Richelieu, dans ses Mémoires, le dit « homme de bonne rencontre et de

suffisance érudition ». L'histoire du prêtre Urbain Grandier et des possédés de Loudun remonte au XVII^e siècle mais elle a durablement marqué la ville. Une première fois, il fut absous par l'archevêque de Bordeaux, et revint à Loudun en triomphateur⁹. Episode frappant de cette histoire qui ne laisse pas Alfred de Vigny insensible : « Il avait déjà été accusé d'avoir ensorcelé les religieuses et examiné par de saints prélats, par des magistrats éclairés, par des médecins instruits, qui l'avaient absous, et qui, tous indignés, avaient imposé silence à ces démons de fabrique humaine ». Page 81.

Le 18 août 1634, une épaisse fumée s'élève très haut depuis la ville de Loudun. La foule s'est rassemblée pour assister au dernier supplice du prêtre de la paroisse de Saint-Pierre-du-Marché : Urbain Grandier, accusé de sorcellerie. Faits qui sont décrits dans le texte : « La confusion était extrême et devint plus grande encore lorsque, débouchant par toutes les rues sur cette place nommée Saint-Pierre-le-Marché, le peuple la trouva barricadée de tous côtés et remplie de gardes à cheval et d'archers. » Page 104. L'affaire d'Urbain Grandier n'est pas unique : les guerres de Religion avaient ranimé la chasse aux sorcières. Au début du siècle, on avait condamné au bûcher le prêtre Gauffridy, pour avoir envoûté une jeune ursuline d'Aix. Ensuite, les religieuses du couvent des ursulines dont il était le directeur, furent prises de convulsions, la ville s'effraya et Grandier fut accusé de sorcellerie. D'où ce rapport de l'auteur : « Quand le saint Père Lactance est arrivé et a prononcé le nom d'Urbain Grandier, l'écume est sortie de sa bouche, et elle a parlé latin comme si elle lisait la Bible. Aussi je n'ai pas bien compris et je n'ai retenu que *Urbanus magicus rosas diabolica* ; ce qui voulait dire que le magicien Urbain l'avait ensorcelée avec des roses que le diable lui avait données. ». Page 61. Il semble, d'après Tallemant, que cette seconde affaire fut suscitée par un capucin qui, appuyé par le Père Joseph, convoitait la place de Grandier. La trame de l'histoire trouve une justification dans l'œuvre : « Déjà le couvent des Ursulines ne semblait être qu'un théâtre d'indignes comédies ; les religieuses, des actrices déhontées ; plus de cent personnes acharnées contre le curé s'étaient compromises dans l'espoir de le perdre ; leur conjuration, loin de se dissoudre, a repris des forces par son premier échec. ». Page 81. Urbain Grandier n'est pas aimé de certaines personnes qui agissent dans l'ombre pour nuire à sa vie. C'est pour ainsi dire que toutes les plaintes concernant les envoûtements et la sorcellerie ne sont que supercherie et simulation de la part de ces capucines. Urbain Grandier cependant passionna la ville au point que, pour juger de la cause, des états généraux locaux se constituèrent spontanément : Richelieu dut les faire dissoudre. L'affaire devenait politique.

⁹Charles Barbier, Urbain Grandier, Les possédés du Loudun, Paris, Librairie d'Art de Ludovic Baschet, 1880.

Cette partie de l'Histoire est également prise en considération par l'auteur : « On a si bien vu que ces fautes véritables ne suffisaient pas pour le faire mourir, qu'on a réveillé l'accusation de sorcellerie assoupie depuis longtemps et que, feignant d'y croire, le Cardinal a établi dans cette ville un tribunal nouveau, et enfin mis à sa tête Laubardemont. » Page 83. L'intendant de la généralité de Tours, Laubardemont, chargé d'instruire l'affaire, fut également rapporteur contre Cinq-Mars. On lui attribue ce mot : « Donnez-moi une ligne de l'écriture d'un homme et je me charge de le faire pendre. » Page 566. Dans le récit de Bonnelier, ce n'est pas lui, mais le Père Lactance que Grandier, mourant, assigna devant le tribunal de Dieu. Urbain Grandier est condamné à mort au terme du procès et sera brûlé vif en place publique. Alfred de Vigny ne fait pas fi de cette fin tragique de Grandier : « On arrache, on disperse les planches, l'une d'elles brûlait encore, et sa lueur fit voir sous un amas de cendre et de boue sanglante une main noircie, préservée du feu par un énorme bracelet de fer et une chaîne. Une femme eut le courage de l'ouvrir ; les doigts serraient une petite croix d'ivoire et une image de sainte Madeleine. Voilà ses restes ! » Page 109.

Alexandre Dumas tout comme Alfred de Vigny n'ont pas manqué de faire intervenir dans leurs œuvres des grandes figures historiques en rapport avec la royauté. Les rois, les ministres, les reines de France y sont décrites et participent, par leurs actions, aux intrigues de nos différents auteurs. Ils vont donc permettre de ressasser des faits marquants de l'Histoire, par leurs agissements et par leur présence dans ces œuvres. Il est donc important pour nous de présenter ces personnages dans chacun de nos textes. Avec Alexandre Dumas nous avons Louis XVIII, Napoléon Bonaparte, le Duc Blacas, le Baron Dandré tandis qu'avec Alfred de Vigny nous avons Louis XIII, le Cardinal Richelieu, La Reine mère Anne d'Autriche, la Reine Marie de Médicis, épouse du Roi Louis XIII.

Parlant des figures royales, nous avons la présence de Louis XVIII dans le Comte de Monte-Cristo d'Alexandre Dumas et l'implication de Louis XIII dans Cinq-Mars d'Alfred de Vigny. Dans le premier cas, nous avons un roi très critiqué, intransigent et dans le second cas, un roi très faible, maladif et régnant sous l'ombre du Ministre de Richelieu.

1.1.10 Louis XVIII

Alexandre Dumas choisit, de prendre pour toile de fond de son histoire, la période du règne de Louis XVIII. Cela nous permet d'avoir une idée claire du moment où se sont déroulés les faits décrits dans l'œuvre. D'après l'Histoire, le roi Louis XVIII, nommé Louis Stanislas Xavier, à sa naissance en 1755, est le petit-fils de Louis XV, et le frère de Louis

XVI. Comte de Provence, il est l'héritier naturel au trône de France depuis la mort, en 1795, de Louis XVII, fils de Louis XVI et de Marie -Antoinette. Il passe son enfance au château de Versailles, où il reçoit une éducation solide. Cultivé, il est fin latiniste. Élément qui est mentionné dans l'œuvre tout au long du chapitre 10 : « *Cinimus surdis*, répondit le roi, tout en continuant d'annoter son Horace. » Page 82. Amour du Roi pour la langue latine qui ne laissera pas l'auteur indifférent. L'ensemble du chapitre X de l'œuvre sera consacré à la mise en exergue de l'usage de cette langue par le Roi lors de son entrevue avec le Duc de Blacas. Comme éléments pour prouver cela nous avons des occurrences telles que : « “le molli anhelitu ? ” [...]“Molli fugiens anhelitu” [...] “conimus surdis” [...] “belle, horrida bella ? ” [...] “Justum et tenacem propositi virum” ». Pages 82-88. Louis XVIII est un enfant cultivé, qui parle bien le latin et qui a beaucoup d'esprit. Ayant accepté les résultats de la Révolution, il apparaît comme un roi modéré, menant une vie de cour sans fastes excessifs, trop fade même aux yeux de certains, particulièrement en comparaison du régime précédent. Il démontre une certaine force de caractère et est capable, à l'occasion, de traits d'humours féroces. Attitudes qui se retrouvent dans les écrits d'Alexandre Dumas : « Tout homme d'esprit qu'il était, Louis XVIII aimait la plaisanterie facile ». Page 82. Il est aussi relevé dans l'Histoire que ce Roi avait un cabinet de travail qui avait également été celui de l'Empereur, et le décor n'avait pas fondamentalement changé. Ce cabinet est pris en considération par l'auteur en vue de marquer le plaisir qu'avait ce dernier de s'y retrouver pour ses travaux, ses lectures et ses réflexions : « [...] ce petit cabinet des Tuileries, à la fenêtre cintrée, si bien connu pour avoir été le cabinet favori de Napoléon et de Louis XVIII et pour être aujourd'hui celui de Louis-Philippe. » Page 81. L'occupation et l'amour de ce lieu, tour à tour, par le Roi et l'Empereur nous incitent à revenir sur la guerre et le combat incessants menés par ces deux protagonistes.

En 1814, les souverains européens vainqueurs de Napoléon décident de mettre Louis XVIII sur le trône après l'exil forcé de l'Empereur sur l'île d'Elbe. Revenu à Paris le 04 juin 1814, Louis XVIII accorde une charte qui établit une monarchie constitutionnelle. Mais Napoléon est soutenu par l'armée et réussit à s'échapper. Il reprend le pouvoir de nouveau obligeant Louis à s'enfuir une nouvelle fois. Alexandre Dumas va décrire les actions de Napoléon lors de cette conspiration contre Louis XVIII pour le trône : « Sire, l'usurpateur arme trois vaisseaux ; il médite quelque projet, insensé, peut-être, mais peut-être terrible, tout insensé qu'il est. A cette heure, il doit avoir quitté l'île d'Elbe, pour aller où ? Je l'ignore, mais à coup sûr pour tenter une descente soit à Naples, soit sur les côtes de Toscane, soit

même en France. » Page 87. Napoléon a clairement un plan pour détrôner le Roi Louis XVIII et sa stratégie portera des fruits du moment où l'auteur ajoute que : « L'usurpateur a débarqué en France près d'Antibes, au golfe Juan, à deux cent cinquante lieues de Paris, le 1^{er} mars, et vous apprenez cette nouvelle aujourd'hui seulement 3 mars ! dit le Roi. » Page 89. Louis XVIII est indigné face à l'incompétence de ses collaborateurs et protecteurs qui n'ont pas pu veiller et surveiller les actions de Napoléon, qui, avec malice, a réussi à se rapprocher de lui sans faire de bruit ni laisser de traces. C'est bien très tard et avec colère que le Roi se rend compte de la présence de Napoléon tout près de lui sous l'œil aveugle de ses hommes de main : « En France ! s'écria-t-il, l'usurpateur en France ! Mais on ne veillait donc pas sur cet homme ? Mais qui sait ? On était donc d'accord avec lui ? » Page 90. Il sent sa fin très proche et commence à ressentir la honte, le ridicule de son départ sous la menace de Napoléon. Ce que l'auteur ne manque pas de souligner sous un ton pathétique du Roi : « Tomber, continuait Louis XVIII, qui du premier coup d'œil avait sondé le précipice où penchait la monarchie, tomber et apprendre sa chute par le télégraphe ! Oh ! J'aimerais mieux monter sur l'échafaud de mon frère Louis XVI, que de descendre ainsi l'escalier des Tuileries, chassé par le ridicule. » Page 91. Louis XVIII n'est pas satisfait de ce départ inopiné et causé par la négligence de son entourage. Il devra encore quitter le trône après être revenu d'un exil de longue durée. L'Histoire nous précise qu'en juin 1791, Louis gagne Bruxelles, d'où il rejoint son frère, le comte d'Artois, à la Coblenze. Lors de son exil, il travaille à la restauration de la monarchie, exhorte Louis XVI à la résistance et tente de trouver un appui auprès des cours européennes comme auprès des émigrés. Parallèlement il forme un réseau d'espionnage royaliste en France et prend contact avec les vendéens. Louis XVIII doit attendre la chute de Napoléon pour pouvoir restaurer la monarchie en France : le 06 avril 1814, grâce au soutien de l'Angleterre et aux intrigues de Talleyrand, le Sénat appelle au trône « Louis Stanislas Xavier, frère du dernier roi ». L'auteur ne manquera pas de faire allusion à cet échec de Roi vu qu'au regard de cette situation, Louis XVIII se sent déçu face à cette autre défaite devant Napoléon et, partagé par la fragilité et le courroux, il s'exclame : « Ainsi, dit-il, pâlisant de colère, sept armées coalisées auront renversé cet homme ; un miracle du ciel m'aura replacé sur le trône de mes pères après vingt-cinq ans d'exil ; j'aurai, pendant ces vingt-cinq ans étudié, sondé, analysé les hommes et les choses de cette France qui m'était promise, pour qu'arrivé au but de tous mes vœux, une force que je tenais entre mes mains éclate et me brise ! » Page 91. Napoléon a pris une longueur d'avance considérable et le roi ne sait comment le freiner puisqu'il n'a réellement plus confiance à ses sujets. Il est troublé, meurtri

et impressionné par les prouesses de l'usurpateur qui, très habile, a réussi à tromper la vigilance des siens.

Après la seconde abdication de Napoléon, Louis XVIII rentre de nouveau à Paris le 08 juillet 1815. Le roi est revenu sur le trône malgré bien des réticences de la part des Alliés, qui n'ont accepté la seconde Restauration que grâce à de tortueuses négociations menées par le ministre de la Police, Fouché. La gouvernance en France subit l'influence de deux puissants monarques qui, successivement, prennent le trône et le relâche sous l'emprise de l'autre. Ils sont tous deux attachés au trône et décidés à faire valoir leurs idéaux mais finalement le Roi Louis XVIII reprendra les rênes et mettra Napoléon hors d'état de nuire. Alexandre Dumas mettra l'accent sur cette alternance, des deux protagonistes, au pouvoir dans son œuvre : « Vous serviez Louis XVIII alors, et ne l'avez pas ménagé, monsieur ; c'était votre devoir. Aujourd'hui, vous servez Napoléon, et vous devez le protéger ; c'est votre devoir encore. » Page 105. Il ne manquera non plus d'explicitier le retour de Louis XVIII au trône au niveau du chapitre XIII de son livre : « [...] enfin, Waterloo arriva. [...] essayer de nouvelles tentatives sous cette seconde Restauration était se compromettre inutilement. Louis XVIII remonta sur le trône. » Page 111. Le Roi reprend le contrôle de la France et n'a plus rien à craindre des invasions de Napoléon 1^{er} qui, cette fois quittait la couronne définitivement.¹⁰

1.1.11 Louis XIII

Alfred de Vigny a plutôt choisi de placer au-devant de la scène le Roi Louis XIII dont le nom apparaît clairement au niveau du titre de son œuvre : *Cinq-Mars ou Une Conjuration sous Louis XIII*. Louis XIII, dit « le Juste », est le fils d'Henri IV et de Marie de Médicis. Il est né le 27 septembre 1601 au château de Fontainebleau et décède le 14 mai 1643 au château neuf de Saint-Germain-en-Laye. Il est roi de France et de Navarre de 1610 à 1643. Ce dernier s'est laissé étouffer par la présence influente de son ministre le Cardinal Richelieu. Il a gouverné sous l'impact et la domination de celui-ci et avait difficilement son mot à dire sur les affaires d'État. Il était, ainsi, ravalé au second plan durant son règne et laisse une image sourde de sa personne. Ces écrits de Vigny corroborent avec ces informations de l'Histoire : « On attachait ces rapports secrets aux dépêches du Roi, qui devaient toutes passer par les mains du Cardinal, et être soigneusement repliées, pour arriver au prince épurées et telles qu'on voulait les lui faire lire. Les notes particulières furent toutes brûlées avec soin par le Père, quand le Cardinal en eut pris connaissance. » Page 137. C'est donc clair que celui qui

¹⁰ L'Histoire de Louis XVIII nous est présentée dans le livre d'histoire : *L'Histoire de France, des origines à 1914* de Pierre Bezbakh des pages 178- 179.

tenait les rênes du pays était le ministre Richelieu. Il est, toutefois, nécessaire de reconnaître que le Roi Louis XIII a joué un rôle plutôt déterminant dans le gouvernement de la France. Il a en effet pu orienter fortement le royaume français sur le chemin de l'absolutisme. La main mise de Richelieu qu'il ne parvenait pas à contredire ni réprimander était capitale. Il demeure un pantin, un jouet entre les mains de son ministre qui prend plaisir à le laisser dans l'ombre à cause de sa faiblesse : « Le prince s'essayait ainsi de loin à braver son ministre, prenant des forces dans la plaisanterie pour rompre mieux son joug insupportable, mais si difficile à soulever. » Page 155. L'Histoire insiste sur le fait que le règne du prince est dominé par la personnalité du cardinal Richelieu qui, l'étouffe et réussit à lui faire comprendre et accepter qu'il ne peut rien envisager sans compter sur ses aptitudes. L'auteur reprend ses faits en précisant ceci : « [...] mais il parlait pour s'étourdir sur cette pensée importune et, se dissimulant le sentiment intime qu'il avait de son impuissance à régner. » Page 155. Le Roi est convaincu de son incapacité à gouverner et assume volontairement les caprices de Richelieu en vue de profiter de ses forces et de ses réflexions. Le cardinal est celui qui fait tout et dirige tout. Le prince ne fait que se laisser aller aux plaisirs et désirs de ce dernier comme un enfant sans convictions ni estime de sa personne. Il approuve avec hâte tout ce qui vient de Richelieu. Alfred de Vigny va décrire ces faits avec entrain et vivacité : « Le Père Joseph se mit devant la grande table, prêt à écrire, et le Cardinal lui dicta ses devoirs de nouvelle nature, que, peu de temps après, il osa faire remettre au Roi, qui les reçut, les respecta, et les apprit par cœur comme les commandements de l'Église ». Page 129. Un besoin de retourner dans son enfance en vue de comprendre ses frustrations, nous permet de comprendre que Louis XIII avait une profonde adoration pour son père, bien que ce dernier n'hésite pas à le fouetter dès son plus jeune âge et à l'humilier moralement selon un ancien usage qui veut que le dauphin soit dressé pour servir le Roi et la Reine. Propos qui épousent des informations tirées d'un manuel d'histoire intitulé *Grandes Figures de l'histoire de France* : « Louis XIII, d'une enfance rude, sans affection et avec abus de fouet, garde un caractère timide et coléreux, neurasthénique et soupçonneux. Sa vie sera rythmée par les migraines, les crises d'angoisse, les maladies chroniques dont il finira par mourir, à quarante-deux ans » (Christophe Babel et *alii*, 2003 : 104).

Le Roi Louis XIII n'a visiblement pas de bons rapports avec sa mère Marie de Médicis d'après l'Histoire : Il n'est jamais ravi de la voir et refuse plusieurs fois de la servir, contrairement à son père, avec lequel il n'hésite pas à jouer le rôle de valet de chambre. Mais ses sentiments envers sa génitrice sont, quelquefois, revus et améliorés par sa foi et son

“horreur du péché ”. C’est pour ainsi dire qu’il regrettait parfois ses mauvaises attitudes envers sa mère par sa crainte de Dieu. C’est ce que Vigny relève dans ces phrases : « Je sens bien que l’un des premiers devoirs d’un chrétien est d’être bon fils, et je ne résisterai pas longtemps aux murmures de ma conscience. » Page 128. Louis XIII veut briser les barrières et querelles existentielles entre sa mère et lui afin d’honorer aux préceptes bibliques et ouvrir les portes de la réconciliation et de la paix. Issu de la dynastie des Bourbons, le Roi ne semble pas épanoui mais plutôt renfermé, emprunt à la solitude et égaré. C’est ce que signifie l’auteur dès sa présentation dans l’œuvre : « À son front élevé, à son profil antique, à son nez aquilin, on reconnaissait un prince de la grande race des Bourbons ; il avait tout de ses ancêtres, hormis la force du regard : ses yeux semblaient rougis par des larmes et voilés par un sommeil perpétuel, et l’incertitude de sa vue lui donnait l’air un peu égaré. » Page 154.

Dans un contexte dramatique, notons que le Roi n’a toujours pas un héritier pour succéder à la couronne lorsqu’il tombe gravement malade à Lyon. Ce qui augure le début du temps des épreuves pour lui et pour le peuple car la succession demeure problématique. La maladie du Roi est minutieusement décrite dans *Cinq-Mars* d’Alfred de Vigny : « Bientôt le Roi succombera sous la lente maladie qui le consume [...] Un invisible génie semblait avoir maintenu ce calme ; car le Roi, mortellement malade, languissait à Saint-Germain près d’un jeune favori [...] Cependant la maladie du Roi jetait la France dans un trouble que ressentent toujours les États mal affermis aux approches de la mort des princes. » Pages 211, 242 et 310. Ce jeune favori qui assiste et prend soin du prince durant sa maladie est le jeune Henri d’Effiat qui cherche à tout prix à recevoir les faveurs de ce dernier. Ce qu’il réussit à faire car il devient le favori du Roi et compte en profiter pleinement : « Je viens de Saint-Germain, j’ai vu l’ami Cinq-Mars ; il est bon, très bon, toujours ferme comme un roc. Ah ! Voilà ce que j’appelle un homme ! Comme il les a joués avec son air mélancolique et insouciant ! Il est le maître de la Cour à présent. C’est fini, le Roi va, dit-on, le faire duc et pair. » Page 246. Le jeune Effiat réussit à plaire au Roi et à devenir son favori, un privilégié, quelqu’un sur qui il peut compter et à qui il peut faire confiance. Alfred de Vigny ne manque pas de le souligner : « Rien ne peut le soutenir que la main du Roi, qui l’aime comme son fils. » Pages 246-247. L’attachement de Louis XIII à la religion a considérablement influencé son gouvernement. La crainte de Dieu ne lui permettait pas de prendre des décisions injustes et inhumaines comme Richelieu. Alfred de Vigny ne manquera pas de nous présenter ce caractère pieux du Roi : « Alors il s’applaudit de sa bonté comme chrétien ; il se maudit comme juge souverain ; il se méprise comme Roi ; il cherche un refuge dans la prière et se plonge dans les méditations de

l'avenir. » Page 296. Il aimait également la musique et la danse depuis sa tendre enfance car l'Histoire nous raconte que le dauphin est rapidement attiré par la musique et reçoit souvent des musiciens dans ses appartements. Il joue lui aussi de certains instruments et chante. La danse, la peinture et le dessin constituent aussi des distractions pour le futur souverain. Vigny nous présente ces aspects de l'Histoire à la page 315 de son œuvre : « [...] lorsque le son d'une guitare vint frapper son oreille. Il reconnut l'instrument chéri de Louis et sa voix triste, faible et tremblante, qui se prolongeait sous les voûtes ; il semblait essayer l'une de ces romances qu'il composait lui-même, et répétait plusieurs fois d'une main hésitante un refrain imparfait. » Page 315.

Louis XIII ne reverra plus jamais sa mère, après l'évasion de Marie de Médicis du Château de Combrègne et sa fuite en Belgique. Il s'arrange avec son ministre pour faire exiler la Reine et malheureusement, elle meurt en exil sans qu'il n'ait eu l'opportunité de la revoir. Ce que nous retrouvons à la page 162 de l'œuvre : « Messieurs, dit-il avec une voix haute, mais entrecoupée, la Reine mère vient de mourir à Cologne, et je n'ai peut-être pas été le premier à l'apprendre, ajouta-t-il en jetant un regard sévère sur le Cardinal impassible. ». Il perd brutalement sa mère pour des querelles dues à sa faiblesse, à son animosité et surtout à cause de son incapacité à tenir tête au cardinal. Le Roi souffre, il a perdu sa mère et l'autre femme qui partage sa vie ne le rend pas heureux. Ses relations avec son épouse Anne d'Autriche laissent à désirer car elles sont marquées par des tensions voire la conflictualité qui peinent cependant à s'apaiser. Ceci est davantage attisé par la cruauté de Richelieu car l'Histoire précise également que la jeune reine souffre de l'aversion de Richelieu, chef du Conseil du roi, à son égard. Informations dévoilées par Alfred de Vigny dans ses écrits lorsqu'elle dit : « Oui, sans doute, il le sait d'avance ou le prévoit ; il le permet, il l'autorise, pour me compromettre aux yeux du Roi et le tenir éternellement séparé de moi ; il veut achever de m'humilier. Mais cependant le Roi ne l'aime plus depuis deux ans : c'est un autre qu'il aime. » Page 266. Sa femme, malgré tout semble le connaître et maîtriser ses faiblesses et ses sentiments qui tendent à être très changeants. Ce qui se justifie par son amour, tantôt envers Richelieu, tantôt envers Cinq-Mars. Difficile de faire confiance en ses sentiments et la Reine l'avoue clairement à Marie de Gonzague en prenant l'exemple du sort alloué à chacun de ses favoris : « Tu ne soupçonnes pas, pauvre ange, une triste vérité : c'est que le Roi n'aime personne, et que ceux qui paraissent le plus en faveur sont les plus près d'être abandonnés par lui et jetés à celui qui englutit et dévore tout. » Page 267. C'est ce qui va d'ailleurs arriver à Cinq-Mars qui, le complot découvert, va se rendre fatalement compte de la

trahison du Roi qui va l'abandonner entre les mains mortelles de Richelieu : « Il m'a trompé en me serrant la main, poursuivit Cinq-Mars ; il m'a trahi par le vil Joseph qu'on m'offre de poignarder. » Page 372. Louis XIII serait un Roi plutôt sans personnalité et qui justifierait cela par sa foi chrétienne et son impuissance à diriger et à prendre, de lui-même, de grandes décisions¹¹.

1.1.12 Napoléon 1^{er} / Napoléon Bonaparte

Alexandre Dumas met en scène Napoléon 1^{er} en vue d'exposer, de façon particulière, la guerre incessante qu'il y'avait entre lui et le Roi Louis XVIII. Bonaparte était en fait le principal ennemi du Roi au regard de sa détermination à accéder au trône et son véritable désir d'arracher la couronne du Roi afin de régner en France. Napoléon Bonaparte est donc un monarque redoutable et très ambitieux dont certaines précisions sur sa personne doivent être explicitées.

Napoléon Bonaparte et Napoléon 1^{er}¹² désignent la même personne. Napoléon étant le prénom du futur empereur et Bonaparte, son nom de famille. Il est né le 15 août 1769 au lieudit Ajaccio en Corse. Il meurt le 05 mai 1821 à Sainte-Hélène, une île britannique située dans l'océan Atlantique. Il porte la double casquette de militaire et d'homme d'État français. Il représente le 1^{er} empereur des Français du 18 mai 1804 au 06 avril 1814 et du 20 mars au 22 juin 1815, sous le nom de Napoléon 1^{er}. À peine arrivé en exil, Napoléon pense déjà à son retour. Durant son règne, il est très aimé par le peuple qui le loue et acclame son audace, principale cause de la réussite de ses entreprises. C'est pourquoi Alexandre Dumas le relève dans son œuvre : « l'Empereur, roi de l'île d'Elbe après avoir été souverain d'une partie du monde, régnant sur une population de cinq à six mille âmes, après avoir entendu crier : Vive Napoléon ! par cent vingt millions de sujets et en dix langues différentes, était traité là comme un homme perdu à tout jamais pour la France et pour le trône. » Page 46. Napoléon n'est plus à la tête de la France. Il a été aimé et aurolé par une très grande partie de la population française qui se plaisait à l'avoir comme empereur. Ainsi, les Bonapartistes – ceux qui luttaient pour le maintien de Napoléon sur le trône – jouissaient de tous les privilèges escomptés durant le règne de leur favori. Ce que l'auteur ne manque pas de relever à la page 107 au cours d'un échange houleux entre le Procureur du Roi Villefort et M. Morrel, l'armateur : « Il me semble que le premier soin de la justice bonapartiste aurait dû être de

¹¹ *Ibid*, p.102-103

¹² Le règne de Napoléon et ses actions sont extirpés du même livre d'histoire, des pages 167 à 173. Et le même livre nous a donné les informations nécessaires pour les autres grandes figures historiques mentionnées dans ce travail.

mettre dehors ceux qu'avait incarcérés la justice royaliste. » Page 107. Ce faisant, les royalistes, – ceux qui faisaient preuve de loyauté envers le Roi – quant à eux, étaient marginalisés et rejetés. Et le contraire se laissait observer lorsque le Roi Louis XVIII parvenait à braver l'autorité de son adversaire en récupérant la couronne. L'on assistait à un infatigable combat entre les Bonapartistes et les Royalistes ; chaque groupe ayant à certains moments ses instants de gloire au détriment de l'autre. C'est ce que Dumas explique dans cet extrait : « [...] peu s'en fallu alors que les représailles n'allassent au-delà de quelques charivaris dont on assiégea les royalistes enfermés chez eux, et des affronts publics dont on poursuivit ceux qui se hasardaient à sortir. » Page 103. Guerre permanente entre ces deux protagonistes, chaque camp défendant avec énergie son choix politique et ce, sans faillir pour certains qui, jusqu'au bout sont demeurés fidèles à leurs idéaux politiques. C'est ce qu'incarne la marquise de Saint-Méran, royaliste acharnée, et M. de Villefort dans un échange vif et profond : « Les bonapartistes en conviendraient que notre roi, à nous, était bien véritablement Louis le Bien-aimé, tandis que leur usurpateur, à eux, n'a jamais été que Napoléon le Maudit. » Page 47. Elle va ajouter sur ces derniers que : « Les Bonapartistes n'avaient ni votre conviction, ni votre enthousiasme, ni votre dévouement » ; et à M. de Villefort de lui répondre à la même page à ce sujet que :

Napoléon Bonaparte s'attache à embellir l'île et n'est pas en prison ; mais cela ne l'empêche pas de s'ennuyer ferme. Il vit mal son retrait des affaires étatiques au point de perdre la raison à force de subir le désintérêt de tous. C'est ce que l'auteur va mentionner lors du rapport que fait le ministre de la police au Roi concernant la passivité de Napoléon à l'île d'Elbe : « Fou à lier : sa tête s'affaiblit, tantôt il pleure des larmes, tantôt il rit à gorge déployée ; d'autres fois, il passe des heures sur le rivage à jeter des cailloux dans l'eau, et lorsque le caillou a fait cinq ou six ricochets, il paraît aussi satisfait que s'il avait gagné un autre Marengo ou un nouvel Austerlitz. » Page 84. Alexandre Dumas ajoute également, pour exprimer davantage la passivité de Napoléon, que : « Bonaparte, continua le baron, s'ennuie mortellement ; il passe des journées entières à regarder travailler ses mineurs de Porto-Longone. » Page 83. Ceci dit, Napoléon est tellement oisif qu'il en perd la tête ; ce qui ravira le Roi qui le croit totalement vaincu et inoffensif. Mais est-ce vraiment le cas ? Ne s'agit-il pas d'une ruse de l'Empereur en vue de détourner l'attention du Roi de ses projets ?

Tellement redouté par Louis XVIII, Bonaparte est scrupuleusement surveillé par l'armée royaliste qui semble maîtriser ses faits et gestes jusqu'au moindre détail. Il est espionné par les collaborateurs du Roi qui se doivent de lui donner, à chaque fois, des

nouvelles sur les actions de ce dernier qui, à tout moment, peut entreprendre une conspiration et récupérer sa place au royaume. Malheureusement, il s'avère plus intelligent et rusé que les royalistes et parvient à se détourner de leur œil scrutateur. C'est sous les propos colorés d'hypocrisie de la part du personnage fictif M. de Villefort que l'écrivain nous fait revivre ce moment de l'Histoire : « J'étais royaliste alors que je croyais les Bourbons non seulement les héritiers légitimes du trône, mais encore les élus de la nation ; mais le retour miraculeux dont nous venons d'être témoins m'a prouvé que je me trompais. Le génie de Napoléon a vaincu : le monarque légitime est le monarque aimé. » Page 106. Napoléon est de retour sur le trône et certains Royalistes en profitent pour se confondre en Bonapartistes en vue de jouir des privilèges alloués aux amoureux du Roi. Tout défenseur de Bonaparte sanctionné par le Roi Louis XVIII durant son règne recevait des récompenses et un traitement privilégié vu sa fidélité. C'est ce que va réclamer le personnage M. Morrel au substitut du Roi : « Mais comment n'est-il pas déjà revenu ? Il me semble que le premier soin de la justice bonapartiste eût dû être de mettre dehors ceux qu'avait incarcérés la justice royaliste. » Page 107. La justice en France oscillait selon l'alternance du pouvoir entre le Roi Louis XVIII et Napoléon Bonaparte. Le départ de l'un impliquant donc directement la fin de son règne et de tout ce qui le concerne ; y compris ses lois et exigences. La France était ainsi partagée entre les caprices de ces deux gouvernants qui n'avaient aucunement les mêmes sensibilités ou pratiques gouvernementales. D'où ces détails relevés par l'auteur ; « Cependant, à peine le pouvoir impérial fut-il rétabli, c'est-à-dire à peine l'empereur habita-t-il ces Tuileries que Louis XVIII venait de quitter, et eut-il lancé ses ordres nombreux et divergents de ce petit cabinet. » Page 103. Le règne de Napoléon est ferme, plein d'audace et de détermination : « Mais quand Napoléon fut de retour à Paris et que sa voix retentit de nouveau, impérieuse et puissante, Danglars eut peur. » Page 109. L'auteur ajoutera également à ces propos que : « L'Empereur a toujours été plus strict pour le règlement de ses prisons que ne l'a été le Grand Roi lui-même, et le nombre des incarcérés dont les registres ne gardent aucune trace est incalculable. » Page 108. Ces caractères, qui diffèrent par leur rigidité du tempérament du Roi Louis XVIII, lui ont permis de relever avec aisance le pays de ses faiblesses et échecs. Grâce à sa ruse, il a pu à deux reprises arracher le pouvoir à Louis XVIII. Sa maîtrise des régions de la France et le management de ses collaborateurs lui permettant ainsi de tromper la vigilance de ceux qui croyaient avoir l'œil sur lui et déjouer ses projets pour atteindre le trône.

Napoléon Bonaparte va mener une vie pleine de courage et de combat pour son honneur et le trône, malgré les différentes maladies qui vont chaque fois tenter de l'affaiblir. Il sera

rongé tout doucement par diverses maladies qui, bien évidemment, seront connues de la cour. C'est pourquoi, sur un ton teinté d'ironie le Roi **Louis XVIII** démontrera son euphorie concernant les malheurs de son adversaire : « Eh bien, mon cher duc ; oubliez-vous donc que ce grand homme, ce héros, ce demi-dieu est atteint d'une maladie de peau qui le dévore, prurigo ? » Page 82. Le Roi se réjouit des souffrances de Bonaparte et en rit. En effet, en 1793, Napoléon attrape la gale. Il est soigné par Desgenettes. Toute sa vie, Napoléon 1^{er} va souffrir de problèmes rénaux et urinaires qui, tout doucement, vont créer un réel impact sur ses ambitions. A plusieurs reprises il sera forcé d'abandonner et de rejeter certaines faveurs gouvernementales pour des problèmes de santé, de traitement et de repos. Le Roi Louis XVIII va reprendre le siège royal et y demeurer sans plus craindre les attaques de son ennemi Napoléon et là nous parlons de la seconde Restauration. Ces précisions sont prises en compte par l'écrivain : « Seconde Restauration, Louis XVIII remonta sur le trône. » Page 109.

1.1.13 Richelieu

Armand Jean du Plessis de Richelieu, dit le cardinal de Richelieu, cardinal-duc de Richelieu et duc de Fronsac, est un ecclésiastique et homme d'état français, né le 09 septembre 1585 à Paris et mort le 04 décembre 1642 dans cette même ville. Pair de France, il a été le principal ministre du roi Louis XIII. L'Histoire raconte, aussi, que soutenu par la Reine mère Marie de Médicis, Richelieu a obtenu en 1616 le secrétariat d'État à la guerre et est appelé au Conseil du roi en 1624. Richelieu est caractérisé par une forte personnalité nourrie par la manipulation. À plusieurs reprises, l'on note son caractère hypocrite et sournois envers ceux qui l'entourent. C'est par le bras de la Reine mère qu'il fait ses pas dans le gouvernement royal mais il ne manquera aucune occasion pour détruire la réputation de cette dernière auprès de son fils. Malheureusement, la paresse du Roi lui donne rapidement de la renommée et du pouvoir dans les affaires étatiques et il en profitera pour asseoir ses desseins. Ses tensions avec Marie de Médicis sont connues et relevées par Alfred de Vigny : « Marie de Médicis ! s'écria le Cardinal en frappant sur le bras de son fauteuil avec ses deux mains. Non, par le Dieu vivant ! Elle ne rentrera pas sur le sol de la France, d'où je l'ai chassée pied par pied ! L'Angleterre n'a pas osé la garder exilée par moi ! La Hollande a craint de crouler sous elle, et mon royaume la recevrait ! Non, non, cette idée n'a pu lui venir par lui-même. Rappeler mon ennemie, rappeler sa mère, quelle perfidie ! Non, il n'aurait jamais osé y penser... » Page 128. Il en est de même pour la Reine Anne d'Autriche qui non plus ne le supporte pas : « Vous savez qu'Anne d'Autriche et M. de Richelieu se sont quelque temps disputé la faveur du Roi, et que, de ces deux soleils, la France ne savait jamais le soir lequel

se lèverait le lendemain. » Page 82. Le Ministre ressent une grande animosité envers les femmes qui entourent le Roi et pour mieux se jouer de ce dernier, il opte pour la dégradation de ses relations avec ces dernières. Il veut être le seul à être écouté par le souverain. Il va, à cet effet, espionner et nuire aux projets de la Reine sans manquer de s'en moquer avec son acolyte Père Joseph : « Elle est folle ! il la perdra si elle s'y attache : c'est un mousquetaire manqué, un diable en soutane ; lisez son Histoire de Fiesque, vous l'y verrez lui-même. Il ne sera rien tant que je vivrai. » Page 133. Autrement dit, aucune décision venant d'une autre personne que lui dans le royaume ne sera prise en considération. C'est lui qui dicte et impose les lois car le Roi est à ses pieds et ne peut résister à son éloignement. Le règne lui est d'un grand fardeau pourtant pour Richelieu c'est un réel plaisir : « Ce fut alors que Louis XIII se vit tout entier, et s'effraya du néant qu'il trouvait en lui-même. Il promena d'abord sa vue sur l'amas de papiers qui l'entourait, passant de l'un à l'autre, trouvant partout des dangers et ne les trouvant jamais plus grands que dans les ressources mêmes qu'il inventait. [...] il crut sentir la terre de France craquer et se fendre sous ses pieds ; sa vue faible et fatiguée se troubla, sa tête malade fut saisie d'un vertige qui refoula le sang vers son cœur. Richelieu ! cria-t-il d'une voix étouffée en agitant une sonnette ; qu'on appelle le Cardinal ! Et il tomba évanoui dans un fauteuil. [...] Réglez, dit-il d'une voix faible. » Pages 429-430. Une petite séparation et prise de tête avec le Ministre de Richelieu suffisent pour prouver au souverain qu'il ne peut pas régner et que ce dernier lui est indispensable. Le cardinal savait bien profiter de telles occasions pour asseoir ses idées malsaines.

Cependant, l'Histoire nous fait savoir que Marie de Médicis se réconciliera avec son fils par l'entremise de ce dernier. Ce qui va apparaître clairement dans le livre de Vigny : « Oui, il est une personne, Sire, que j'ai toujours aimée, malgré ses torts envers vous et l'éloignement que les affaires du royaume me forcèrent à lui montrer ; une personne à qui j'ai dû beaucoup et qui vous doit être chère, malgré ses entreprises à main armée contre vous-même ; une personne que je vous supplie de rappeler de l'exil ; je veux dire la reine Marie de Médicis, votre mère. » Page 159. Il souhaite annuler l'exile de la Reine mère et cette nouvelle enchante le Roi. Seulement, une affreuse nouvelle suit directement cette demande et le Roi perd le sourire qui illuminait déjà son visage. Il a certainement compris la ruse de son Ministre qui, certainement au courant du décès de Marie de Médicis, simula de souhaiter la voir de retour à la cour. Louis XIII comme tout monarque a un plan d'action et des combats à mener pour maintenir la quiétude et la prospérité de son royaume. Ces initiatives reflètent les actions gouvernementales de Richelieu car il devient la pièce angulaire devant : assurer

l'autorité du roi et éliminer les pouvoirs organisés dans l'État, maintenir l'unité du royaume et lutter contre les voisins extérieurs les plus dangereux (l'Espagne et les Habsbourg d'Autriche). Ceci se justifie dans le récit d'Alfred de Vigny par les propos de Richelieu : « Il y'a dix-huit ans, Sire, que vous m'avez remis entre les mains un royaume faible et divisé ; je vous le rends uni et puissant. Vos ennemis sont abattus et humiliés. Mon œuvre est accomplie » Page 158. Actions louables que nous avons également retrouvées dans un manuel d'Histoire rédigé par Jean Carpentier et François Lebrun : « Son premier souci est d'assurer dans tout le royaume l'autorité du roi, en s'efforçant de surveiller et de diriger l'opinion publique, en renvoyant des commissaires en province, en écrasant sans ménagement toutes les oppositions. Les complots nobiliaires, d'autant plus graves que les conjurateurs cherchent appui auprès des Habsbourg d'Espagne, sont déjoués, et leurs auteurs, éliminés : le duc de Montmorency en 1636, le comte de Soissons sur le point de réussir mais tué accidentellement en 1641, Cinq-Mars en 1642. » Jean Carpentier et François Lebrun, 1987, page 195. En d'autres termes, Richelieu est le gardien redoutable de la France. Durant son administration, il a pu briser et anéantir de nombreuses conspirations, curieusement faites généralement en son endroit et non à l'égard du monarque. Il a donné une image de grandeur au pays et tous les ennemis à cette nation ne tremblaient rien qu'en écoutant son nom et n'osaient plus entreprendre des assauts sans profiter d'une aubaine. Tout le monde reconnaît l'omniprésence de cet homme téméraire et redoute sa colère : « Les murs de Paris ont des oreilles de Cardinal. » Page 365.

Revenant sur l'ensemble des titres du Cardinal de Richelieu, notre attention s'est posée sur sa casquette ecclésiastique. Il est prêtre et cette personnalité fait davantage frémir le Roi qui, en fervent croyant catholique le considère comme un intouchable. Vigny fait d'ailleurs allusion à ce danger lorsqu'il s'entretient avec Cinq-Mars contre le Ministre : « Oh non, il ne le faut pas... je ne le veux vraiment pas... Il est prêtre et cardinal, nous serons excommuniés. » Page 325. Le Roi craint d'être radié de l'Église si l'on touchait à un seul cheveu de son ministre qui, sous sa qualité de prêtre constitue une entité sainte à préserver sous peine de subir la colère divine. Mais le Roi, très rongé par la maladie, est au courant des intentions de son collaborateur concernant la couronne qui est son plus grand rêve. Vigny respecte ce détail de l'Histoire à la page 211 via les propos de M. de Richelieu : « Bientôt le Roi succombera sous la lente maladie qui le consume ; je serai régent alors, je serai roi de France moi-même ; je n'aurai plus à redouter les caprices de sa faiblesse ; je détruirai sans retour les races orgueilleuses de ce pays ». L'hypocrisie du Cardinal et son horrible ambition

sont décrites dans ces paroles profondes qu'il émet à l'égard de son dégoût envers le Roi et de sa détermination à lui arracher la couronne qu'il ne mérite pas. Pour lui, le Roi Louis XIII n'est pas à la hauteur de cette couronne au regard de ses incompétences et de sa faiblesse malade. Richelieu veut régner en souverain en France mais, très vite, il se décourage face à la maladie qui le tue à petit feu. Maladie que l'Histoire décrit avec beaucoup de précisions : Ses derniers jours sur terre, Richelieu les passe tenaillé par une fièvre de cheval, tenace, puis par des crachats de sang et des difficultés à respirer. Des saignées quotidiennes ne font que précipiter sa fin. Richelieu a souffert toute sa vie d'une longue et terrible agonie faite des différents maux dont les migraines, les calculs rénaux et la goutte qui entraînent gangrène et abcès purulents, insomnies et dépression chronique. Tout au long de son œuvre, Alfred de Vigny ne cesse d'insister sur cet aspect malade du Cardinal, et ce, malgré ses ambitions. Il va interrompre ses élans ambitieux sus-évoqués à la page 211 pour relever ses limites à cette même page également : « Ah ! Que dis-je ? Malheureux que je suis ! Me voilà frappé à mort ; je me dissous, mon sang s'écoule, et mon esprit veut travailler encore ! [...] puisque je vais mourir avant deux, avant trois ans peut-être ? ». Il reconnaît ses limites et se moque de ses ambitions qui ne peuvent se réaliser à la veille de sa mort. Il est très malade. Vigny continue de le relever : « Je songe que j'ai cinquante-six ans et une maladie qui ne pardonne guère. » Page 127. L'auteur décrit davantage la fin minutieuse et tragique de l'éminentissime : « Une toux violente et longue, qui finit par un crachement de sang. » Page 131. Cette phrase décrit, en outre les effets dévastateurs de la maladie du Cardinal : « Le ministre, soutenu par quatre hommes de sa suite, descendit de cheval péniblement et en jetant quelques cris involontaires que lui arrachaient ses douleurs. » Page 186.

Un autre point qui a attiré notre attention concernant Richelieu, c'est son amour pour les chats. L'Histoire avoue que, lorsque le Cardinal recevait ses ambassadeurs, ses espions ou ses secrétaires, il avait coutume de tenir au moins un chat sur ses genoux, qui lui apportait un calme bienfaisant. Et cet immense amour pour cet animal l'a fait porter ses chats sur son testament, afin que leur entretien et leur subsistance continuent d'être assurés après sa mort. Ces éléments de l'Histoire coïncident avec les écrits de Vigny dans lesquels se révèle un surnom alloué au Ministre : « Le vieux chat ». Surnom qui proviendrait de son amour connu de tous pour les chats. Ces extraits en disent davantage : « Le vieux chat est bien malade à Narbonne. » Page 245 ; et « qui va voir le vieux chat à Narbonne ». Page 247. N'oublions pas le plus flagrant de cette habitude de l'éminentissime qui est aussi décrite dans cette phrase : « [...] et portant, comme un drapeau, un de ces animaux pendu au bout d'une perche et

enveloppé dans un lambeau rouge, figurant ainsi le Cardinal, dont le goût pour les chats était connu généralement. » Page 250. Nous constatons là une image plutôt agréable laissée par Richelieu vis-à-vis de sa tendre affection pour les chats. Pour le reste, nous notons une description fort dépréciative de ce gouvernant, pas du tout apprécié par le peuple et même de manière sournoise par le Roi Louis XIII. L'Histoire nous apprend que les exigences de la politique du Cardinal l'ont rendu tellement impopulaire qu'à l'annonce de sa mort, le peuple allume des feux de joie pour fêter l'événement. Alfred de Vigny nous présente cette animosité sous le prisme d'un lexique péjoratif dans les descriptions de ce dernier : « Personne n'était déçu complètement par les souffrances affectées du ministre : nul n'était touché de cette hypocrite agonie, qui avait trop souvent trompé l'espoir public, et l'éloignement n'empêchait pas de sentir peser partout le doigt de l'effrayant parvenu. » Page 311.

1.1.14 Le Duc Blacas ou Pierre Louis Jean Casimir de Blacas d'Aulps

Alexandre Dumas nous présente cette figure historique comme un fidèle compagnon du Roi Louis XVIII, veillant sur lui et partageant les moments de lecture du Roi dans son petit cabinet de Tuilleries. C'est quelqu'un avec qui sa Majesté partage de nombreux moments de sa vie. Ils passent tellement de temps ensemble que le Duc Blacas a souvent l'impression d'ennuyer son Roi qui, parfois, se laisse davantage emporter par ses lectures que les dires de son collaborateur. Ce qui est clairement mentionné dans l'œuvre : « [...] le roi Louis XVIII écoutait assez légèrement un homme de cinquante à cinquante-deux ans, à cheveux gris, à la figure aristocratique et à la mise scrupuleuse. » Page 81. Autrement dit, le Duc Blacas est un homme assez âgé et qui travaille au service du Roi Louis XVIII tout en lui tenant compagnie la majorité de son temps. Pierre Louis Jean Casimir de Blacas d'Aulps, tout d'abord comte et ensuite premier duc de Blacas est né le 10 janvier 1771 à Vérignon et décédé à Vienne en Autriche le 17 novembre 1839. Il est nommé ministre de la Maison du Roi en 1814 après la chute de Napoléon lors de la Première Restauration. Il est, quelques jours plus tard, élevé au rang de maréchal de camp. Il obtient les charges de grand-maître de la garde-robe et intendant général des bâtiments de la Couronne. “ Ministre favori ” de Louis XVIII, le Duc Blacas va jouer un rôle important dans le Conseil du nouveau roi.

Le Duc de Blacas est donc le favori du Roi, celui en qui il a totalement confiance et à qui il peut aisément faire des confidences. Il est le plus proche du Roi et maîtrise scrupuleusement les différents contours de la résidence de ce dernier vu son poste. Il est donc clair qu'il est bien placé pour connaître les faits et gestes du Roi et tout ce qui le concerne. Il a toujours vécu avec Louis XVIII et peut même anticiper sur ses actions tellement il le connaît.

M. de Blacas est un serviteur très fidèle et loyal envers son maître. Nulle part il n'est mentionné qu'il faisait preuve d'ironie envers sa relation avec le Roi. Ils partageaient plutôt une relation colorée de sincérité et d'affection, surtout qu'ils passaient la majorité de leur temps ensemble. Très protecteur de son maître, Blacas ne manque pas de veiller sur la quiétude de celui-ci en enquêtant sur les mouvements de Napoléon. Il ne veut pas voir le Roi anéanti et vaincu par son principal ennemi et ne cesse d'attirer l'attention de Sa Majesté sur les dangers qu'il court face aux ambitions notoires de Napoléon. C'est cette inquiétude que Alexandre présente lors d'une conversation entre le Duc et son Roi : « Sire, je crois, j'ai tout lieu de croire qu'un orage se forme du côté du Midi. » Page 82. Autrement dit, Blacas soupçonne Bonaparte de tenter une fois de plus de s'approprier de la Couronne. Il ne veut pas que le Roi soit surpris par cette nouvelle apparition et insiste pour que ce dernier prenne en considération ses inquiétudes ; quelque chose de dangereux se prépare et le Roi doit faire attention. Malheureusement, Louis XVIII a une confiance aveugle envers son armée et demeure certain que Napoléon ne pourra rien entreprendre sans que ces derniers ne le prennent en assaut. Il n'est pas du tout inquiet par les propos prévenants de son favori et essaie plutôt de le rassurer : « Eh bien, mon cher duc, répondit Louis XVIII, je vous crois mal renseigné, et je sais positivement, au contraire, qu'il fait très beau temps de ce côté-là. » Page 82. Le Roi est convaincu que Bonaparte n'est plus une menace et ne saurait organiser une conspiration sans être immédiatement appréhendé ; pour lui, ses éléments sont aux aguets des moindres actions de cet ambitieux. Mais Blacas, très protecteur, n'est pas rassuré, il se soucie de son Roi et ne souhaite surtout pas subir la défaite de ce dernier face à un homme déterminé, fort et très rusé dans ses entreprises. Il veut en avoir le cœur net, qu'on lui dise avec des preuves qu'il n'y a rien à craindre des complots et intentions de Napoléon. C'est pour justifier le caractère troublé du Duc qu'Alexandre Dumas lui donne la parole afin d'exprimer ses angoisses au Roi : « Sire, dit M. de Blacas, ne fût-ce que pour rassurer un fidèle serviteur, Votre Majesté ne pourrait-elle pas envoyer dans le Languedoc, dans la Provence et dans le Dauphiné des hommes sûrs qui lui feraient un rapport sur l'esprit de ces trois provinces ? » Page 83. Ces détails qu'il donne nous font comprendre qu'il serait déjà au courant des manigances de l'empereur et insiste auprès de Son Altesse Royale pour qu'il s'en rende compte et cesse d'écouter avec passivité des rapports biaisés.

Le Duc Blacas n'oublie pas que la France demeure dans un état conflictuel entre les partisans du Roi et ceux de Napoléon Bonaparte. Il n'est donc pas question de dormir sur ses lauriers et de négliger la force et la sagesse de l'ennemi qui peut frapper à tout moment.

Comme une mère poule, le Duc ne laisse pas le Roi se défilier de ses préoccupations et insiste, mais cette fois en touchant son for intérieur, ses sentiments afin qu'il réagisse et sorte de son ignorance : « [...] Votre Majesté peut avoir parfaitement raison en comptant sur le bon esprit de la France ; mais je crois ne pas avoir tout à fait tort en craignant quelque tentative désespérée. [...] De la part de Bonaparte, ou du moins de son parti. » Page 83. Jusque-là, le Roi ne semble pas comprendre les dangers qu'il court avec le rapprochement stratégique mais rapide de Napoléon en quête de la royauté. Blacas est conscient que son maître n'est pas à l'abri d'une nouvelle attaque de l'empereur et il veut à tout prix empêcher cet embarras à son maître. Il ira jusqu'à contredire les rapports du ministre de la police qui énoncent qu'aucune crainte n'est nécessaire en ce sens où Napoléon est neutralisé et ne peut rien entreprendre contre le Roi. Blacas en doute et veut des preuves concrètes. Sans craindre de blesser le ministre de la police, il insiste pour que ces informations soient vérifiées auprès d'une personne plus avisée et qui donnera des nouvelles correctes et actuelles : « Je dis, Sire, que M. le ministre de la Police ou moi nous nous trompons ; mais comme il est impossible que ce soit le ministre de la Police, puisqu'il a en garde le salut et l'honneur de Votre Majesté, il est probable que c'est moi qui fais erreur. Cependant, Sire, à la place de Votre Majesté, je voudrais interroger la personne dont je lui ai parlé ; j'insisterai même pour que Votre Majesté lui fasse cet honneur. » Page 85. Blacas est certain qu'avec l'intervention de son indicateur, tout sera connu concernant les entreprises de l'empereur. Alexandre Dumas ne manquera pas de faire mention de la profonde amitié entre le Roi et son serviteur : « Blacas, mon ami, vous n'y entendez rien, je vous ai dit que Villefort était ambitieux. » Page 89. Ils sont amis et le Roi prend plaisir à le relever dans ses propos. Il a un ami cher qui se bat pour lui et est prêt à remuer ciel et terre pour le contenter et le défendre avec énergie ; et c'est ce que le Duc de Blacas fait avec énergie. Il se sent responsable du bien-être de Sa Majesté au regard du privilège que ce lien d'amitié lui confère.

1.1.15 Anne d'Autriche

Fille de Philippe III d'Espagne et de Marguerite d'Autriche, Anne d'Autriche épouse Louis XIII ¹³en 1615. Ecartée du pouvoir par le roi et Richelieu, elle participe activement aux différents complots ourdis contre le Cardinal (tel le complot de Chalais, 1626) et anime le parti dévot dont elle subit l'échec (journée des Dupes, 10 novembre 1630). Parlant de cette guerre perpétuelle entre Anne d'Autriche et Richelieu, Alfred de Vigny nous en donne des

¹³ Au sujet de Louis XIII et de Anne d'Autriche, nous avons pu recueillir d'autres informations sur leur histoire dans le livre Les Historiettes de Tallemant Des Reaux, des MM. De Monmerqué et Paulin Paris, pp.174-179.

détails qui vont en adéquation avec l'Histoire : « Crois-moi, je le connais et j'ai payé cher la science de cette âme perverse ; il m'en a coûté toute la puissance de mon rang, les plaisirs de mon âge, les affections de ma famille, et jusqu'au cœur de mon mari ; il m'a isolée du monde entier ; il m'enferme à présent dans une barrière d'honneurs et de respects. » Page 266. La Reine est révoltée contre les agissements sournois du ministre à son endroit. Il envahit cruellement tous les domaines de sa vie et la suit partout tel un spectre à la recherche d'une proie. Et c'est pour ces raisons que, comme le stipule l'Histoire, Anne d'Autriche va donner son appui à plusieurs complots visant le Cardinal : plusieurs rumeurs de trahison visent la reine, mais sans réel élément à charge, notamment concernant sa participation aux conspirations de Chalais, et de Cinq-Mars. Ces éléments sont relevés par Vigny sous le prisme d'un élan révoltant de Gaston d'Orléans, frère de la Reine : « Ma foi, dit-il d'un air assez délibéré, si vous donnez des ordres, ma sœur, je veux être votre capitaine des gardes, sur mon honneur ; car je suis las aussi des tourments que m'a causés ce misérable. » Page 294. Gaston d'Orléans a pris la ferme résolution de s'allier à sa sœur la Reine Anne d'Autriche dans le but de vaincre une fois pour toute M. de Richelieu. Le complot est mis en place et la Reine en est déterminée, elle veut un futur meilleur pour sa postérité, la mettre à l'abri des ravages du ministre : « Je n'hésite point, dit la Reine, à me mettre dans vos mains pour sauver mes enfants s'il arrivait malheur au Roi. » Page 297.

La rage de la Reine envers l'éminentissime Richelieu provient aussi de l'hostilité existentielle qui sévit dans son couple. L'Histoire, à cet effet, nous narre que la Reine est délaissée par son mari, privée de tout rôle politique par Marie de Médicis qui tient le pouvoir d'une main de fer. La jeune espagnole se morfond, de ce fait, au milieu des courtisans exubérants et dissipés qui peuplent le Louvre. Elle n'est ni aimée ni prise en considération par son mari et vit sous le poids de son indifférence et de sa froideur. Elle n'est pas heureuse dans son foyer, elle subit un mariage d'obligation. Alfred de Vigny s'intéressera aux turpitudes de la Reine : « [...] une princesse, plus exposée aux accidents, plus isolée par l'indifférence de son mari, plus faible par sa nature et par la timidité qui vient de l'absence du bonheur, donnait de son côté l'exemple du courage le plus calme et de la plus pieuse résignation... » Page 259. Il ajoute ces propos de Anne d'Autriche qui exprime sa souffrance à Marie de Gonzague : « [...] je ne suis point la Reine, je suis la femme négligée du Roi. » Page 272. Elle essaie tout de même de résister au charme d'un admirateur malgré sa profonde solitude. L'Histoire nous informe à ce propos qu'au cours d'une mission diplomatique, le duc George Villiers de Buckingham s'éprend d'elle et la courtise assidûment ; ce serait considéré comme un flirt, tel

que cela se dit de nos jours. Rien n'est consommé. L'affaire est sans gravité ; le duc de Buckingham passe pour le plus bel homme d'Europe. Il n'est pas impossible que la reine, ignorée par un époux rigide et méfiant, ait été brièvement flattée par ses avances, ou du moins, c'est ce que tout le monde s'accorde à penser. Humilié cependant, Louis XIII s'éloigne davantage de sa femme. C'est un épisode assez intime que l'auteur, dans son respect des faits historiques, divulgue lors d'un aparté entre la Reine et Marie de Gonzague : « Ne cherche pas autre chose, lui dit-elle ; c'est là tout le trésor de la Reine... C'en est un, car c'est le sang d'un homme qui ne vit plus, mais qui a vécu pour moi : il était le plus beau, le plus brave, le plus illustre des grands de l'Europe ; il se couvrit des diamants de la couronne d'Angleterre pour me plaire [...] oui, je te le dis à toi, je l'ai aimé, je l'aime encore dans le passé plus qu'on ne peut aimer d'amour. Eh bien, il ne l'a jamais su, jamais deviné : ce visage, ces yeux ont été de marbre pour lui, tandis que mon cœur brûlait et se brisait ; mais j'étais Reine de France. » Page 269. Elle a été toute sa vie amoureuse d'un autre homme sans le lui avouer. Son statut d'épouse dominant ses désirs et ses pulsions envers ce bel homme. Son souvenir est ancré en elle et elle sait qu'avec lui, elle aurait pu être heureuse.

A la mort de Louis XIII en 1643, son fils Louis XIV étant à peine âgé de 5 ans, elle se fit donner la régence avec les pleins pouvoirs par le parlement. Elle gouverne le royaume, jusqu'en 1661, en étroite collaboration avec Mazarin. L'auteur fait allusion à cette tâche désirée fortement par Anne d'Autriche qui, consciente du jeune âge de son fils, embrassera avec beaucoup d'entrain la gouvernance : « Jusque-là pourtant j'entendrai, j'agirai pour lui ; c'est moi qui dois être et c'est moi qui serai régente, je n'abandonnerai ce droit qu'avec la vie : s'il faut faire une guerre, nous la ferons, car je veux tout, excepté la honte et l'effroi de livrer le futur Louis XIV à ce sujet couronné ! Oui, dit-elle en rougissant et serrant fortement le bras du jeune Dauphin. » Page 293. Et le petit prince est alors âgé de quatre ans au moment de la mise en place de cette trame contre le ministre dont la politique de gouvernance écœurerait la Reine : « Tel était l'aspect de la Reine en ce moment. À ses pieds, sur deux coussins de velours, un enfant de quatre ans jouait avec un petit canon qu'il brisait : c'était le Dauphin, depuis Louis XIV. » Page 288. La Reine ne l'a eu qu'au terme de 22 (vingt-deux ans) de mariage, précisément en 1638. À l'origine pourtant, toute jeune, ses noces précipitées avec le Roi Louis XIII reposaient principalement sur le désir de succession à la royauté ; son accouchement très tardif fut malheureusement l'une des causes fondamentales de son rejet par son époux.

1.1.16 Le Baron Dandré

Dans l'œuvre, M. Dandré est le ministre de la police. C'est lui qui est en charge des rapports sur les mouvements et le quotidien de l'Empereur. Bien qu'inactif à l'île d'Elbe, Napoléon sème la terreur et fait travailler l'armée. Alexandre Dumas le présente comme un personnage qui manque d'autorité et de perspicacité dans ses tâches. Sa casquette de ministre de la police prouve à suffisance qu'il est le mieux placé pour donner des réponses correctes et crédibles au Roi concernant les menaces qui tenteraient de déstabiliser le pays. Ce baron, comme l'indique l'Histoire, de son nom complet Antoine-Balthazar-Joseph d'André de Bellevue est un homme politique né à Aix-en-Provence, le 2 juillet 1759 qui meurt à Paris le 16 juillet 1825. Son parcours politique le présente comme député de la Noblesse aux états généraux, conspirateur sous le Consulat, intendant des domaines au retour des Bourbons. Il avait remplacé Beugnot, devenu ministre de la Marine, à la direction de la Police le 3 décembre 1814 et démontrait, dans ce poste, une incapacité remarquable. Cette incompétence déçoit le Roi lorsqu'il se rend compte que les rapports produits par son ministre de la police étaient erronés et faux. Napoléon avait déjà gagné la France, au golfe Juan, tandis que Louis XVIII, mis en confiance par Dandré, le savait très ennuyé à l'île d'Elbe. Cette sévérité dans le ton de sa Majesté traduit cette véritable incompétence de Sieur Dandré : « L'usurpateur a débarqué en France, près d'Antibes, au golfe Juan, à deux cent cinquante lieues de Paris, le 1^{er} mars, et vous apprenez cette nouvelle aujourd'hui seulement 3 mars !... Eh ! Monsieur, ce que vous me dites là est impossible : on vous aura fait un faux rapport, ou vous êtes fou. » Page 89. Il était bien clair que le baron Dandré, dont le titre était tiré d'Autriche, n'avait pas mesuré l'ampleur de son impéritie car à cause de son ineptie maladroite il avait facilité la destitution de son Roi et l'accès de Napoléon au pouvoir. Il était malheureusement très tard pour y remédier. Louis XVIII le soupçonna de trahison tellement il avait été maladroit. En réalité, il ne s'agissait que d'ignorance et de passivité. Cet extrait de l'œuvre nous l'affirme : « Oh ! Sire, s'écria le duc de Blacas, ce n'est pas un homme comme M. Dandré que l'on peut accuser de trahison. Sire, nous étions tous aveugles, et le ministre de la Police a partagé l'aveuglement général, voilà tout. » Page 90. Le Roi, très tard, se rend compte de l'inaptitude et de la maladresse de ses collaborateurs incapables de le protéger et de se protéger eux-mêmes. Royalistes tels qu'ils le sont, le retour de l'usurpateur au pouvoir serait une tragédie non seulement pour eux mais également pour tous ceux qui ont cru en eux. C'est donc avec une tonalité fort pathétique et remplie d'indignation que Louis XVIII s'exprime : « Mais ce que disaient de nous nos ennemis est donc vrai : Rien appris, rien oublié ? Si j'étais trahi comme

lui, encore, je me consolerais ; mais être au milieu de gens élevés par moi aux dignités, qui devaient veiller sur moi plus précieusement que sur eux-mêmes, car ma fortune c'est la leur, avant moi ils n'étaient rien, après moi ils ne seront rien, et périr misérablement par incapacité, par ineptie ! Ah ! Oui, monsieur, vous avez bien raison, c'est de la fatalité. » Page 91. Leur sort est scellé car Napoléon a déjà pris beaucoup d'avance sur lui et le maîtriser devient presque impossible. Les Royalistes, comme le précise le Roi, ne vivent qu'aux dépens de sa position et il regrette déjà ce qu'il adviendra de chacun d'eux au cas où l'usurpateur réussissait son coup.

1.1.17 Marie de Médicis

Marie de Médicis est née le 26 avril 1573, fille du grand-duc de Toscane François 1^{er} de Médicis et de Jeanne, archiduchesse d'Autriche. Elle épouse le roi Henri IV de France en 1600 et est donc Reine de ce pays dès cette date jusqu'en 1610¹⁴. Cette dernière lui donne six enfants et devient régente à la mort de son époux en 1610 alors que Louis XIII, le futur roi, est encore très jeune. Ambitieuse, mais peu intelligente, elle subit l'influence de Concini. Elle s'appuie sur le parti dévot et se rapproche de l'Espagne, mais elle se heurte à l'agitation des protestants et des grands. Louis XIII, jaloux de la puissance de Concini, le fait assassiner en 1617 et fait exiler sa mère. En 1619, Marie de Médicis prend les armes contre son fils et est vaincue aux Ponts-de-Cé le 07 août 1620. Conflit précisé par Vigny lors du discours de M. de Richelieu : « [...] une personne à qui j'ai dû beaucoup et qui vous doit être chère, malgré ses entreprises à main armée contre vous-même ; une personne enfin que je vous supplie de rappeler de l'exil ; je veux dire la reine Marie de Médicis, votre mère. » Page 159. Elle se réconcilie avec lui par l'entremise de Richelieu, dont elle persuade le roi de faire son principal ministre le 29 avril 1624. Cependant, très vite hostile au cardinal qui pousse le Roi à appliquer une toute autre politique que celle qu'elle souhaite mener, elle cherche à obtenir sa disgrâce. Cette hostilité entre la Reine mère et le cardinal n'est pas négligée par Alfred de Vigny au travers de ces propos du ministre : « j'exerce contre eux la loi du talion et je les traite comme ils ont voulu me faire traiter au conseil de la Reine mère. » Page 134. La tentative de faire disparaître Richelieu lors de la journée des Dupes le 10 novembre 1630 échoue et c'est ainsi que la reine prendra le chemin de l'exil.

Marie de Médicis meurt, presque dans la misère, en Cologne en 1642. L'Histoire peint ce moment tragique en ces termes : Réfugiée dans la maison prêtée par son ami Pierre-Paul

¹⁴ Nous avons recueillis des informations supplémentaires sur ces grandes figures historiques dans *L'âme de la France, Une histoire de la Nation des origines à nos jours* de Max Gallo, pp. 190-206.

Rubens à Cologne, elle tombe malade en juin 1642, et meurt d'une crise de pleurésie dans le dénuement le 03 juillet 1642, quelques mois avant Richelieu. Alfred de Vigny évoque cette tragédie et la décrit en évoquant la grosse douleur ressentie à cet effet ainsi : son ministre : « Messieurs, dit-il avec une voix haute, mais entrecoupée, la Reine mère vient de mourir à Cologne, et je n'ai peut-être pas été le premier à l'apprendre, ajouta-t-il en jetant un regard sévère sur le Cardinal impassible ; mais Dieu sait tout. » Page 162. Le Roi a compris la ruse du Cardinal qui, après avoir eu vent de la mort de sa mère, simula de souhaiter la voir de retour à la cour pour une éventuelle réconciliation avec son fils. Il feint d'en être heureux et de vraiment le désirer : « Cette pauvre Reine ! Nous allons donc la revoir ! Je n'aurais jamais osé espérer ce bonheur avant de mourir ! » Page 161. Cette allégresse ne laissa pas Louis XIII de marbre car il a cru naïvement, aux supposés bons sentiments de Richelieu envers sa mère. Il tomba, une fois de plus dans le piège du Cardinal et s'emplit de joie : « C'est vraiment une idée qui lui est venue d'en haut, disait-il ; ce bon Cardinal, contre lequel on m'avait tant fâché, ne songeait qu'à l'union de ma famille ; depuis la naissance du Dauphin, je n'ai jamais goûté de plus vive satisfaction qu'en ce moment. La protection de la sainte Vierge est visible pour le royaume. » Page 162. Louis XIII désirait revoir sa mère mais hélas ! Trop tard. Il aurait dû y songer bien plus tôt mais la peur d'affronter les desseins de son ministre le retint et causa sa perte.

1.2 LES ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES

La lecture et l'analyse de nos différents textes nous ont permis de découvrir la mise en exergue par nos auteurs de certains événements qui ont véritablement eu lieu en France. Ces événements que nous disons historiques ont marqué d'un trait rouge le règne des Rois Louis XVIII et Louis XIII dans la mesure où ils ont joué un rôle déterminant dans les affaires royales et politiques. Nous parlons ainsi de la mort de Cinq-Mars, de l'affaire des Concini, de la période des Cent-Jours, des règnes des Rois Louis XVIII et Louis XIII et la défaite de Waterloo. Tous ces moments marquants sont restés gravés dans la mémoire de l'Histoire de la France du fait de leur forte implication dans la richesse historique de ce pays. Alfred de Vigny s'intéressera au règne de Louis XIII, à la mort de Cinq-Mars et à l'affaire des Concini tandis que les événements sus-évoqués en dehors de ceux-ci représentent les moments forts de l'Histoire qui ont marqué Alexandre Dumas.

1.2.1 La période des Cent-Jours¹⁵

« Chacun connaît ce retour de l'île d'Elbe, retour étrange, miraculeux, qui, sans exemple dans le passé, restera probablement sans imitation dans l'avenir. Page 103. Cet indice textuel, fort révélateur, nous entraîne vers une période de l'Histoire qui a énormément marqué l'auteur. Alexandre Dumas offre une place de choix à ce grand moment de l'Histoire française en lui accordant un chapitre entier dans son œuvre : il s'agit du chapitre XIII. L'auteur s'y attarde sur le retour triomphant de l'Empereur Napoléon Bonaparte au trône de la France et sur tous les changements politiques qui s'en suivent. Il y précise à cet effet que : « Cependant, à peine le pouvoir impérial fut-il rétabli, c'est-à-dire à peine l'empereur habita-t-il ces Tuileries que Louis XVIII venait de quitter, et eut-il lancé ses ordres nombreux et divergents de ce petit cabinet. » Page 104. En effet, après la Restauration de la monarchie au profit de Louis XVIII, Napoléon, moins d'un an plus tard, débarque en France à Golfe-Juan (19 mars 1815). Ces propos de Villefort, procureur du Roi justifie clairement cette détermination de Napoléon Bonaparte : « [...] j'étais royaliste alors que je croyais les Bourbons non seulement les héritiers légitimes du trône, mais encore les élus de la nation ; mais le retour miraculeux dont nous venons d'être témoins m'a prouvé que je me trompais. Le génie de Napoléon a vaincu : le monarque légitime est le monarque aimé. » Page 106. L'Empereur Napoléon devient l'être aimé, le choix du peuple et de certains royalistes qui, craignant leur sort, ont opté de l'accepter et de le servir bien que trahissant leurs idéaux. Toutefois, l'hypocrisie dont ils choisissent de faire preuve est conditionnée par une sorte de prudence au regard des changements qui ne cessent de s'opérer au niveau de la régence du pays ; c'est ce que l'auteur traduit par les paroles de Villefort : « Quant à Villefort, au lieu de l'envoyer à Paris, il conserva précieusement entre ses mains cette demande qui, pour sauver Dantès dans le présent, le compromettrait si effroyablement dans l'avenir, en supposant une chose que l'aspect de l'Europe et la tournure des événements permettaient déjà de supposer, c'est-à-dire une seconde restauration. » Page 109.

Les troupes envoyées pour arrêter Napoléon Bonaparte l'ovationnent, et sans opposition il peut gagner Paris, déserté par le Roi, le 20 mars 1815. C'est certainement à cause de cette trahison qu'a connu le Roi de la part des troupes qui devaient le protéger que l'auteur nous présente la résignation et l'indignation de ce dernier : « Louis XVIII n'essaya que faiblement de parer ce coup si rude : son peu de confiance dans les hommes lui ôtait sa confiance dans les événements ; la royauté, ou plutôt la monarchie, à peine reconstituée par

¹⁵ L'Histoire de France, pp.172-173

lui, trembla sur sa base encore incertaine, et un seul geste de l'Empereur fit crouler tout cet édifice, mélange informe de vieux préjugés et d'idées nouvelles. » Page 103. L'arrivée inopinée de Napoléon 1^{er} au trône était synonyme de nombreux bouleversements et de changements politiques brusques et rudes. Il n'était plus question de ressentir la présence du Roi que ce soit dans la cour ou dans les décisions politiques. C'est pourquoi, l'Empereur se presse d'actualiser toute chose selon ses principes de gouvernance : « Napoléon est rentré depuis quinze jours à peine ; à peine aussi les lettres d'abolition doivent-elles être expédiées. » Page 109. Le plus pertinent dans l'apparition de l'Empereur au trône est que sa présence en ce lieu n'a pas fait objet d'un très grand bruit vu la brièveté de son passage. Ce passage éclair de Napoléon à la place du Roi sera traduit implicitement via cette séquence narrative de la page 109 : « Dantès demeura donc prisonnier : perdu dans les profondeurs de son cachot, il n'entendit point le bruit formidable de la chute du trône de Louis XVIII et celui, plus épouvantable encore, de l'écroulement de l'empire. ». Comme souligné implicitement dans nos propos, le nouveau retour de l'Empereur sera de très courte durée et prendra brutalement fin avec l'affaire Waterloo et la Seconde Restauration privilégiant et favorisant la réapparition du Roi Louis XVIII sur la place royale : « Mais Villefort, avait tout suivi d'un œil vigilant, tout écouté d'une oreille attentive. Deux fois, pendant cette courte apparition impériale que l'on appela les Cent-Jours. [...] enfin, Waterloo arriva. » Page 109. Napoléon Bonaparte se voit quitter le trône pour l'exil après la défaite de Waterloo. Le Roi Louis XVIII va retrouver tous ses honneurs en France et vivre la suite du règne des royalistes, finalement vainqueurs des bonapartistes qui n'auront plus le privilège de revoir leur monarque aimé à la régence. Le Roi Louis XVIII est de retour et cette fois, il va y rester jusqu'à sa dernière énergie. L'auteur célébrera cette victoire du Roi à la page 109 : « [...] essayer de nouvelles tentatives sous cette seconde Restauration était se compromettre inutilement. Louis XVIII remonta sur le trône. ».

1.2.2 La mort de Cinq-Mars

La fin tragique de l'un des favoris du Roi Louis XIII a profondément marqué l'Histoire de la France. Cela renforce l'image d'un Roi faible, sans personnalité et incapable de prendre, de manière ferme, des décisions qui lui tiennent à cœur sans être influencé par son ministre Richelieu qui finit toujours par le détourner de ses desseins. Il n'était pas d'accord sur le fait de tuer son favori Henri d'Effiat malgré l'audace qu'il a eu en se mesurant à Richelieu. Il finit par abandonner Cinq-Mars entre les mains diaboliques et sanglantes de ce Cardinal dont il subissait le chantage. Le Roi en effet, ne parvenait pas à résister aux menaces

de Richelieu dont les agissements selon lui, ne servaient pas la France. Il va laisser mourir tragiquement « son favori » qu'il prétendait aimer et chérir plus que son ministre qu'il tenait pourtant à garder auprès de lui.

Alfred de Vigny va reprendre fidèlement ce moment de l'Histoire, avec la mort du jeune Henri d'Effiat pour conspiration et crime de lèse-majesté. Il meurt accompagné de son fidèle ami et confident De Thou accusé de complicité. C'est donc le 12 septembre 1642, place des Terreaux à Lyon, que Henri de Cinq-Mars, à peine âgé de 22 ans, périt sur l'échafaud ainsi que son ami François De Thou. Ces deux exécutions mettant ainsi un terme à la dernière conspiration ourdie contre Richelieu : « Les conjurés avaient prévu le renvoi ou l'assassinat de Richelieu, la signature de la paix avec l'Espagne avec une restitution réciproque des territoires. Les Espagnols vont masser une armée dans la région de Sedan pour intervenir aux côtés des conjurés. Mais une correspondance secrète du marquis est interceptée par la police de Richelieu. Louis XIII et Richelieu le font juger puis décapiter à Lyon, avec François – Auguste de Thou, le 12 septembre 1642. La famille de Cinq-Mars est dépossédée, le château est rasé et sa famille bannie. De son côté, Gaston d'Orléans est privé de ses droits à la régence. ». Missbouquinaix dans *Littérature française, Roman historique, XIX^{ème} siècle*, 5 juillet 2012. De tels détails sur le destin plutôt fatal de Cinq-Mars sont présents dans cet ouvrage en vue de marquer un point d'orgue sur l'importance et l'héroïsme qui découlent du personnage historique Henri d'Effiat : Un jeune homme qui a décidé de combattre et vaincre le « Goliath » de la France, l'homme-dieu, omniprésent et omnipotent en France : Richelieu. Ce dernier n'en était pas à sa première tentative de destitution. Plusieurs conspirateurs avant Cinq-Mars avaient essayé de le faire disparaître en vain, toujours vaincus par la rapidité avec laquelle il obtenait les informations. On aurait dit qu'il était dans tous les lieux les plus secrets de la France et qu'aucune partie de ce pays aussi confidentielle qu'elle soit n'avait de secret pour lui. C'est ainsi qu'il parvient toujours à avoir de l'avance sur ses ennemis, parmi lesquels Cinq-Mars, protégé du Roi. Comment oublier cette journée noire du 12 septembre 1642 au cours de laquelle un jeune et courageux marquis, pour avoir cru en ses ambitions et en la protection du Roi, perd brutalement la vie. Les date et lieu de ce malheureux moment sont fidèlement retracés par l'auteur dans son œuvre : « Cependant, tout était calme le 12 du même mois de septembre 1642 dans la ville de Lyon. ». Page 459. Ce calme augurerait le désespoir d'un peuple qui, au lieu de se débarrasser enfin d'un tyran n'avait réussi qu'à sacrifier une fois de plus, un « David » sur lequel il comptait.

Le jour de sa mort, Cinq-Mars arbore un bel habit de drap d'Hollande fort brun, couvert de dentelles d'or larges de deux doigts et un chapeau noir. Contraste de couleurs qui signifieraient pour lui la brusque fin d'une lumière vive et plein d'espoir. La mort du soleil, de l'espoir, de la lumière pour le retour dans l'ombre, dans les ténèbres et dans la terreur sans fin. Il s'en va laissant le peuple assoiffé de justice et fatigué de subir le joug de Richelieu. Nous y lisons également des couleurs de fierté et d'honneur. Cinq-Mars est fier d'avoir donné du fil à retordre à son ennemi, fier de s'être livré de lui-même à son ennemi, fier de l'avoir vaincu par ce geste courageux et héroïque. C'est pourquoi l'Histoire nous révèle qu'il monta dignement sur l'estrade et n'avait pas peur de la mort. Description des faits historiques que nous dévoile, de manière fidèle, l'auteur : « L'autre, beaucoup plus jeune, était revêtu d'une parure éclatante : un pourpoint de drap de Hollande, couvert de larges dentelles d'or et portant des manches bouffantes et brodées, le couvrait du cou à la ceinture, habillement assez semblable au corset des femmes ; le reste de ses vêtements en velours noir brodé de palmes d'argent, des bottines grisâtres à talons rouges, où s'attachaient des éperons d'or ; un manteau d'écarlate chargé de boutons d'or, tout rehaussait la grâce de sa taille élégante et souple. Il saluait à droite et à gauche de la haie avec un sourire mélancolique. » Pages 465-466. Tel un homme d'honneur, Cinq-Mars s'avance fièrement vers l'échafaud en saluant la foule, de part et d'autre, comme s'il allait faire un défilé de mode ou un discours. Il semble préparé pour la mort et n'attend plus qu'elle pour abrégier sa mission en France. Ce courage pouvait, peut-être, être le résultat de sa bonne préparation au trépas lors de l'entretien avec son confesseur. L'Histoire nous renseigne mieux à ce sujet en stipulant que ce dernier a subi les préparatifs pour son sommeil éternel en récitant le Salve Regina avec son confesseur. Après cela, Henri d'Effiat refusa d'avoir les yeux bandés. À genoux, il agrippa le poteau et apostropha le bourreau qui tardait à faire son œuvre « Eh bien, qu'attends-tu ? » La hache ne trancha pas la tête d'un coup du fait que l'exécuteur fit le tour de sa victime, la saisit par les cheveux et termina son office¹⁶. Cinq-Mars affronte courageusement la mort à tête haute. Il tient à laisser une image de bravoure à la foule et à demeurer, par ce courage légendaire, dans les annales de l'Histoire de la France. Jusqu'au bout, il fait face à la mort et ne se laisse ni influencer ni affaiblir par son sort. Il parvient d'ailleurs à troubler le bourreau qui finit par mal exécuter sa tâche en le faisant souffrir plusieurs fois avant de lui ôter définitivement la vie. Henri d'Effiat meurt de façon horrible et traumatisante, emportant avec lui le bonheur de sa famille qui sera désormais traitée avec ignominie et courroux. Tous perdront la face en France et seront reniés

¹⁶Ces informations ont été puisées dans Wikipédia, Histoire de France : l'indispensable pour devenir incollable.

et expulsés de leurs terres. Vigny, certainement choqué par la mort de ce jeune marquis, fit une description exacte de ses derniers instants tels qu'ils se sont produits : « Qu'attends-tu ? Que fais-tu là ? dit-il ensuite à l'exécuteur qui était là. Son confesseur, s'étant approché, lui donna une médaille ; et lui, d'une tranquillité d'esprit incroyable, pria le père de tenir le crucifix devant ses yeux, qu'il ne voulut point avoir bandés. Mais je vis avec horreur le bourreau, effrayé sans doute du premier coup qu'il avait porté, le frapper sur le haut de la tête, où le malheureux jeune homme porta la main ; le peuple poussa un long gémissement et s'avança en criant contre le bourreau : ce misérable, tout troublé, lui porta un second coup, qui ne fit encore que l'écorcher et l'abattre sur le théâtre, où l'exécuteur se roula sur lui pour l'achever. » Pages 484-485. Cinq-Mars meurt dans d'atroces douleurs et subit à maintes reprises les coups du bourreau sous l'horreur et les plaintes de la foule. C'est donc ainsi que Henri d'Effiat, à cause de ses ambitions démesurées, brise la vie de sa famille et emporte avec lui, un jeune homme chaste, pieux, juste, innocent et bon : François De Thou qui, par sa loyauté et sa fidélité en la profonde amitié qui les lient, choisit délibérément et malgré les réticences de son ami de mourir avec lui.

1.2.3 La défaite de Waterloo

Après son retour de l'île d'Elbe, Napoléon affronte une coalition anglo-prussienne entre les villages de Waterloo et Mont-Saint-Jean, en Belgique. Dite bataille de Waterloo, elle se déroule le 18 juin 1815, en Belgique, à vingt kilomètres au sud de Bruxelles. Cette bataille a opposé l'armée française dite Armée du Nord, dirigée par l'empereur Napoléon Ier, à l'armée des Alliés, dirigée par le duc de Wellington. Face aux troupes de ce duc et du maréchal Blücher, son armée s'incline. Le 18 juin 1815 signe ainsi la fin de l'épopée napoléenne¹⁷. Cette guerre de Waterloo met ainsi fin à sept siècles d'hostilité entre la France et l'Angleterre et achève une fois pour toute l'épopée napoléenne. L'empereur retourne à Paris le 22 juin 1815 et abdique une seconde fois, en faveur de son fils. Un mois après sa défaite, il se livre aux Britanniques qui le bannissent à Sainte-Hélène, une île perdue au beau milieu de l'Atlantique, où il meurt le 5 mai 1821. Malgré la défaite, cette journée interminable du 18 juin 1815 est considérée comme l'un des plus beaux faits de l'armée française. La bataille de Waterloo est la dernière à laquelle prit part personnellement Napoléon, qui venait de reprendre le pouvoir en France trois mois plus tôt, et marque ainsi la fin de cette période de

¹⁷ Nous avons recueilli ces informations sur le site <https://www.geo.fr>> Histoire/GéoHistoire Hors-Série, 200 ans après sa mort/ Napoléon/ Un héritage majeur et controversé.

Cent-Jours. Napoléon dut en effet abdiquer quatre jours plus tard à son retour à Paris, le 22 juin, face au manque de soutien politique.

Toujours dans le chapitre XIII de l'œuvre, Alexandre Dumas fait mention de la défaite de Waterloo, de la fin du règne de Napoléon Bonaparte après avoir perdu cette guerre. Son audace et son courage ne l'ont, cette fois pas aidé à maintenir son autorité auprès des Alliés et du peuple français. Son armée, déjà insignifiante face à celle de ses adversaires, ne parvient pas, malgré ses stratagèmes à sortir victorieuse de ce conflit. Il sera obligé d'assumer cette défaite et de quitter la régence, juste trois mois après l'avoir regagnée. Ce bref passage de l'empereur au pouvoir laissera un goût amer aux bonapartistes qui ne pourront plus jouir de leurs privilèges et s'attaquer aux royalistes. Ceci se justifie dans la mesure où, Napoléon ne prendra plus le pouvoir jusqu'à son décès, tandis que le Roi Louis XVIII reprendra le règne et fera valoir sa politique et ses lois sans plus subir d'interruption de la part de l'empereur déjà caché à Sainte-Hélène ayant perdu toute confiance et estime de soi. Nous pouvons retenir de cette bataille de Waterloo que le retour brusque de Napoléon au pouvoir a créé la colère des Alliés qui le considèrent comme un « usurpateur » au trône de France et décident de l'en soustraire par la force. Ce que rend compte l'utilisation de l'indicateur temporel « enfin » dans les propos d'Alfred de Vigny à la page 109 de l'œuvre : « [...] enfin, Waterloo arriva. ». Nous y lisons une sorte de soulagement de la part de l'auteur qui signifierait que cette défaite vint à point et a pu finalement débarrasser la France d'un être qui ne l'enchantait guère. Notons aussi que c'est cette guerre qui mettra fin au Premier Empire et à la période ouverte en 1789, par la Révolution française.

1.2.4 L'affaire des Concini

Alfred de Vigny va également s'intéresser à la régence de Marie de Médicis et particulièrement à la confiance aveugle qu'elle eut en Concini. Confiance redoutée par le jeune Louis XIII qui, malgré son âge et son innocence, flairait le double jeu, la duplicité du favori de sa naïve mère. Ce faisant, après l'assassinat du roi, le 14 mai 1610, la reine Marie de Médicis est propulsée à la tête du royaume, se retrouvant dans l'obligation d'assumer une régence de minorité, le dauphin n'étant âgé que de huit ans. La majorité de Louis XIII est proclamée le 20 octobre 1614 mais celui-ci la nomme chef du conseil, lui permettant de continuer à exercer un pouvoir de fait. Tandis que jusqu'ici, elle avait réussi à maintenir la paix civile, elle doit affronter plusieurs révoltes nobiliaires, menées par les Grands du royaume, opposés à son gouvernement et à la présence de ses favoris italiens, Concino Concini et Léonora Galigai. Face à ces oppositions, Concini va prendre des mesures

drastiques. Il va faire entrer au Conseil Armand Jean Du Plessis, futur cardinal de Richelieu, chargé des Affaires étrangères, faire emprisonner Condé à la Bastille, etc. Malgré ses efforts, Concini est assassiné avec la complicité du Roi Louis XIII le 24 avril 1617. Son corps, profané par la foule, est dépecé, brûlé et ses cendres répandues ; son épouse Léonora Galigai est exécutée à son tour comme sorcière¹⁸.

Marie de Médicis fait confiance aux mauvaises personnes et est finalement chassée du royaume pour avoir laissé ce couple diriger et prendre des décisions plutôt désapprouvées par le jeune roi et ses courtisans. Concini, au regard du traitement subi par son cadavre, était haï profondément par les nobles et le peuple. Tous cherchent à le voir disparaître à cause de l'antipathie qu'il ne cessait de faire croître autour de lui. C'est avec beaucoup de rage que le peuple s'est jeté sur son corps, le déterrants afin de se rassurer, en répandant ses cendres, qu'il ne reviendra plus jamais et qu'enfin la France était définitivement délivrée de sa maudite personne. Alfred de Vigny ne manquera pas d'en faire de l'ironie à la page 132 par les propos de Richelieu dont le comportement n'était pas loin de celui de Concini : « Chacun avait bien cinq cents gentilshommes autour de lui, armés jusqu'aux dents, et tout prêts à m'expédier comme Concini ». Autrement dit, la haine qu'on lui portait était très proche de celle de Concini et chacun n'attendait que la possibilité de l'exterminer comme cela avait été le cas avec le favori de la Reine Marie de Médicis. On retient donc de lui, qu'il était un homme détesté de tous du fait de son arrogance, un homme qui ne cessait de s'attirer des ennemis partout il passait. Le jeune roi l'avait également en horreur et finit par entreprendre son assassinat. Louis XIII fait d'une pierre deux coups en faisant tuer Concini et en chassant sa mère de la cour. Les Concini, si l'on s'en tient à l'Histoire, demeurent un couple qui a jeté l'opprobre à la cour royale et dans les affaires politiques par leurs attitudes abjectes et influences négatives. Cela justifie le fait que l'Histoire n'a rien retenu de positif concernant ce couple à l'exception d'un vocabulaire fort péjoratif, dévalorisant caractérise qui leur passage aux affaires politiques et leur existence. La mort de Concini reste un réel symbole de haine, de révolte et de désacralisation de l'être humain.

1.2.5 Le règne de Louis XVIII

Reconnu roi par les proches de l'Empereur après ses adieux de Fontainebleau, le comte de Provence monte sur le trône sous le nom de Louis XVIII. Frère de Louis XVI, il assure la continuité de la lignée des Bourbons. Soucieux de ne pas rejeter tout l'héritage de la

¹⁸Informations tirées du livre d'histoire intitulé *L'âme de la France, Une histoire de la Nation des origines à nos jours* de Max Gallo, page 194.

période révolutionnaire, il fait rédiger une « Charte » organisant le nouveau régime et inspirée du modèle anglais. Cette information est précisée dans l'œuvre d'Alexandre Dumas : « “Tomber”, continuait Louis XVIII, qui du premier coup d'œil avait sondé le précipice où penchait la monarchie, “ tomber ” et apprendre sa chute par télégraphe ! Oh, j'aimerais mieux monter sur l'échafaud de mon frère Louis XVI, que de descendre ainsi l'escalier des Tuileries, chassé par le ridicule... » Page 91. Élément réitéré à la page 140 : « Louis XVIII, le frère de Louis XVI ». Alexandre Dumas le décrit comme un Roi tempéré, amoureux de la lecture, de la langue latine et doté d'un goût prononcé pour l'humour. Il s'enfuit en Belgique dès le retour de Napoléon, et rentre à Paris le 8 juillet 1815, peu après la seconde abdication de l'Empereur. Surnommé « le Désiré » par les royalistes, Louis XVIII est un roi très jaloux de son pouvoir. Il entretient des rapports plutôt conviviaux et harmonieux avec ses courtisans. Ceci se justifie au Chapitre X de l'œuvre intitulé “Le petit cabinet des Tuileries ” où Alexandre Dumas nous présente un roi en plein échange courtois avec ses collaborateurs : Échanges colorés d'humour, d'aise, de rires, de joie, en un mot, d'euphorie. Le roi est très détendu et proche de chacun de ses convives qu'il reçoit avec enthousiasme. Il va, toutefois, perdre confiance en ces derniers lorsqu'il va se rendre compte du retour triomphant de Napoléon qui, selon le ministre de la police, se languissait à l'île d'Elbe au point de côtoyer la folie. Le Roi Louis XVIII apparaissait comme un roi modéré, menant une vie de cour sans fastes excessifs, trop fade même aux yeux de certains, particulièrement en comparaison du régime précédent. Même le règne de Bonaparte était jugé strict, sévère et plein d'autorité. Il régnait avec fermeté et ardeur sans tenir compte des réelles attentes du peuple. Cependant, malgré cette apparente faiblesse, Louis XVIII réussit non seulement à maintenir un équilibre entre ultras et libéraux, mais aussi à ramener la paix et la prospérité dans une nation épuisée par les dernières guerres napoléoniennes. Il démontre, tout de même, une certaine force de caractère, capable à l'occasion, de traits d'humour féroces. C'est ce qu'a relevé Alexandre Dumas à la page 82 de son livre : « Tout homme d'esprit qu'il était, Louis XVIII aimait la plaisanterie facile. ».

1.2.6 Le règne de Louis XIII

Louis XIII est un roi pieux, noble et vertueux ; c'est de là que viendrait également son appellation de Louis XIII « le Juste ». Comme nous l'avons susmentionné, il s'agit d'un roi qui a marqué son règne par sa faiblesse et son impuissance à gérer les affaires politiques et sa propre vie. Il est profondément influencé par son ministre Richelieu qui, comme un pantin, le manipule à sa guise. Il n'est même plus maître de ses sentiments et de ses décisions car

Richelieu est celui qui lui dicte tout jusqu'à ses préférences sentimentales. A plusieurs reprises, Alfred de Vigny nous démontrera la figure réelle de la passivité d'un roi sans pouvoir et sans autorité, qui ne peut rien faire sans la présence et l'implication de son ministre. Celui-ci en profitera pleinement et se moquera de lui au point de lui faire réciter des commandements préalablement rédigés selon ses désirs et que le Roi devait scrupuleusement respecter sous peine de subir du chantage. Tous ces commandements visaient à lui donner davantage d'autorité auprès du Roi qui ne devrait que suivre ses prescriptions et caprices à la lettre. Louis XIII n'a qu'une envie, celle d'être vu comme un saint, un homme bien, un homme pur qui a en horreur le mal. Sa foi chrétienne à laquelle il montre un grand intérêt lui impose d'être juste et bon envers tous et cela le réjouit. Il a mené un règne sous l'ombre de Richelieu qui, faisait tout, décidait de tout et contrôlait tout, jusqu'aux faits et gestes du Roi. Personne n'était à l'abri du regard et des oreilles du Cardinal car il était l'œil qui voit tout et qui sait tout. Le roi vivait permanemment sous son emprise et ne pouvait ni réfléchir ni décider de lui-même. C'est l'exemple de la mise en exil de sa mère et de son désir de la faire revenir sur les terres de la France. Sans le consentement de son ministre, il ne pouvait pas ramener sa mère de l'exil et assouvir par cette occasion ses désirs. Tout devait passer par « l'éminence grise » pour être accompli et voilà comment se résumait les malheurs d'un Roi muet et manipulé qui, n'a plus eu l'occasion de voir sa mère en vie à cause de sa faiblesse légendaire. Marie de Médicis meurt en exil sans plus avoir foulé les terres parisiennes ni revu le visage de son fils à cause des manigances et projets machiavéliques de son homme de main.

Louis XIII, malgré ses efforts, se rend vite compte de son incapacité à gouverner et à assumer ses tâches politiques. Il ne cessera pas de s'entourer de « favori » dont Cinq-Mars à qui il assurait éprouver des sentiments plus grands et nobles que ceux qu'il partageait avec Richelieu. Curieusement, il abandonne le sort de ce dernier entre les mains de celui qu'on surnommait le « Sphinx rouge » malgré son fort désir de ne pas laisser périr Cinq-Mars. Ayant, comme toujours, succombé aux attentes du Cardinal, il finit par trahir son favori bien-aimé, le laissant mourir brutalement sur la place publique sous les ordres du sanguinaire Armand-Jean du Plessis : « Signez donc, reprit Richelieu, ce papier porte : *Ceci est ma volonté, de les prendre morts ou vifs.* ». Honteux e sans personnalité à défendre, le Roi se plia aux exigences de ce dernier de peur de se retrouver seul pour la gestion des affaires administratives, il signa la condamnation à mort de son jeune favori bien-aimé avec son ami De Thou : « Louis, toujours la tête renversée sur le dossier du fauteuil, laissa tomber la main

sur le papier fatal et signa. » Page 431. Le sadisme du Cardinal ne s'arrêtera pas là et ne sera pas assouvi car il demandera au Roi de signer une note où il lui confie ses fils comme otage de sa bonne foi : « Sa Majesté s'engage à remettre les deux Princes ses fils en otage entre les mains du Cardinal, comme garantie de la bonne foi de son attachement. » Page 431. Sous la menace de Richelieu de se retirer définitivement de la cour l'abandonnant à son sort, le Roi signa également cette horrible note. Nous voyons combien Louis XIII n'a pu se défaire d'un homme aussi manipulateur et sournois. Reconnaissons cependant que c'est lui qui, par sa souveraineté et fermeté, réussit à unir le royaume et à rendre plus fort et craint des pays ennemis. Louis XIII aura un règne passé sous silence et représenté par les actions déterminantes et énergiques de son ministre qui réussira à démanteler un à un toutes les conspirations faites, non pas contre le Roi curieusement, mais contre lui. C'est dire que Louis XIII n'était pas craint et visé par les ennemis vu son invisibilité en toute chose ; celui qu'il fallait abattre pour acquérir aisément le royaume était Richelieu mais nul ne parvint à le vaincre en dehors de la maladie.

1.3 LES LIEUX ET LES DATES

Ces indicateurs spatio-temporels ont pour objectif de prouver davantage que nos auteurs ont puisé effectivement dans l'Histoire de la France pour nous plonger dans leur univers idéologique. Chacun ayant ses objectifs en brandissant des lieux et des dates fort reconnus de tous et rappelant illico certains épisodes de l'Histoire française. Certains lieux se retrouvent mentionnés dans les deux textes à l'instar de la France, Paris, Perpignan, l'Espagne, pour ne citer que cela... et d'autres lieux qui sont utilisés par un auteur et non par l'autre. Parmi tous ces lieux et dates présents dans nos textes, nous allons en étudier quelques-uns que nous jugeons primordiaux et en rapport avec l'Histoire, les faits, les actions et les mouvements des personnages clés de nos textes.

1.3.1 L'île d'Elbe

L'île d'Elbe est une île italienne, la plus grande île de l'archipel toscan avec 224 km² de superficie et la troisième de l'Italie. Elle est située entre la Corse, distante de cinquante kilomètres, et la Toscane, en mer Tyrrhénienne. Elle est séparée de la péninsule italienne par le canal de Piombino, large d'une dizaine de kilomètres. C'est une oasis verte au cœur de l'Archipel Toscan, un territoire aux horizons infinis. Réputée pour ses plages, elle a également été la terre d'exil de Napoléon en 1814-1815. C'est là qu'il choisit de se retirer lors de la première abdication parce que le traité de Fontainebleau lui en accordait en effet la

propriété et la souveraineté. L'Empereur débarqua dans la capitale de sa principauté, Portoferraio, le 4 mai 1814. Il quitta l'île le 26 février 1815 et reprit le chemin de la France en débarquant le 1^{er} mars 1815 à Golfe-Juan pour l'aventure des Cent-Jours. Ce séjour a profondément marqué l'île. Napoléon y entreprit un ensemble de transformations visant à l'amélioration des ressources locales et à l'aménagement d'un réseau routier.

L'île d'Elbe est intimement liée à l'Empereur Napoléon Bonaparte et obtient une grande part de sa notoriété grâce à lui. L'on ne saurait retrouver l'histoire de Napoléon ni parler de lui sans y faire allusion. Il est même parfois surnommé « l'Empereur de l'île d'Elbe ou l'usurpateur de l'île d'Elbe ». Alexandre Dumas, intéressé par les actions de ce dernier ne manquera pas de nous révéler ses différents mouvements en ces lieux ; toute personne qui s'en rapprochait était, soit un bonapartiste soit un conspirateur en ceci que parler de ce lieu revenait à mentionner l'empereur. Ainsi, dès le premier chapitre de l'œuvre, Dumas nous plonge dans un climat suspicieux en rapport avec cette île : « À peine le capitaine a-t-il été mort qu'il a pris le commandement sans consulter personne, et qu'il nous a fait perdre un jour et demi à l'île d'Elbe au lieu de revenir directement à Marseille. » Page 6. Un personnage au nom de Dantès semble accusé de bonapartiste sous le règne de Louis XVIII pour avoir juste effectué un passage sur cette île. Dès l'entame de son œuvre, Alexandre Dumas nous présente la principale attraction du lieu : la demeure privilégiée de Napoléon et de tous ses courtisans. Ce qui est traduit dans cet extrait : « L'Empereur, roi de l'île d'Elbe après avoir été souverain d'une partie du monde, régnant sur une population de cinq à six mille âmes, après avoir entendu crier : Vive Napoléon ! Par cent vingt millions de sujets et en dix langues différentes, était traité là comme un homme perdu à tout jamais pour la France et pour le trône. » Page 46. Bonaparte est installé à l'île d'Elbe tandis que le tout puissant en France est le Roi Louis XVIII qui tout de même s'inquiète de la présence de son ennemi en ce lieu et veille à ce qu'il soit surveillé : « Napoléon à l'île d'Elbe est bien près de la France ; sa présence presque en vue de nos côtes entretient l'espérance de ses partisans. » Page 50. Aucun mouvement de l'Empereur ne passe inaperçu, l'île est entourée de l'armée royaliste dont l'œil scrutateur ne permet pas à ce dernier d'entreprendre aisément son accession au pouvoir.

De nombreuses occurrences concernant « l'île d'Elbe » sont relevées tout au long du texte par les actions de Napoléon Bonaparte. C'est un refuge pour lui, un lieu d'exil où il prépare mieux et calmement ses attaques contre les Royalistes. Il y trouve tout le confort et l'inspiration possibles pour tromper la vigilance de ceux qui prétendent maîtriser ses faits et gestes. L'île d'Elbe, loin d'être une prison pour lui, s'avère être un espace propice pour le

management de ses affaires politiques et la gestion de ses complots contre Louis XVIII. Cette île occupe une place de choix dans l'œuvre d'Alexandre Dumas qui, sans parcimonie, nous a fait étalage du lien très étroit et particulier entre l'Empereur et cette île.

1.3.2 Narbonne

Ce lieu est présenté par Alfred de Vigny comme un espace de travail, de méditation et de concentration pour Richelieu. Narbonne est une commune française située dans le département de l'Aude, en région Languedoc-Roussillon-Midi-Pyrénées. C'est un lieu très déterminant dans la description de l'enchaînement de la conjuration entreprise par Henri d'Effiat en vue de destituer le Cardinal. Alfred de Vigny, pour retracer cet épisode historique nous présente Richelieu à Narbonne en pleine méditation et en plein travail avec ses pages. Il était question pour lui, de mener à bien des travaux secrets que lui seuls devaient manipuler. De nombreux documents qui lui sont importants et confidentiels étaient produits à Narbonne avec l'aide de très proches collaborateurs choisis avec soin et confiance. Ces derniers l'aidaient à rédiger des lettres que lui-même avait produites au préalable dans la stricte intimité. Richelieu se plaisait à demeurer dans cet endroit qui était à la fois un havre de paix et un espace de travail. Narbonne est cette ville qui lui sert à épurer son âme et à guérir, au calme, de ses douleurs et inquiétudes. Il s'y retire chaque fois qu'il a besoin de tisser, dans le silence et la discrétion, ses projets et ambitions démesurés.

La ville de Narbonne constituait surtout pour le Cardinal une sorte de cachette où il passait le plus clair de son temps avec ses deux « noirs confidents » dont le Père Joseph et Laubardemont. Avec ses deux intimes, il élabore ses différents plans d'action tout en acquérant de leur part des conseils, propositions et suggestions. Ils ne manquent également pas de le prévenir des personnes qui, autour du roi, sont susceptibles de lui causer du tort à l'avenir. C'est ce que nous révèle cet extrait énoncé par le Père Joseph : « Si Monseigneur veut se souvenir de mes conseils donnés à Narbonne, il conviendra que j'avais un juste pressentiment des chagrins que lui causerait un jour ce jeune homme. » Page 208. Même durant ses moments de maladies et de faiblesse, Richelieu appréciait davantage de les passer à Narbonne loin des regards indiscrets, troublants et sournois car nombreux étaient ceux qui manifestaient une grande joie de le savoir mal en point en son lieu favori. Certains passages le traduisent clairement : « Un invisible génie semblait avoir maintenu ce calme, car le Roi, mortellement malade, languissait à Saint-Germain près d'un jeune favori, et le Cardinal, disait-on, se mourait à Narbonne. » Page 247. Ce lieu d'isolement choyé par le Cardinal l'abrite, dans la solitude, pendant les instants les plus difficiles de sa vie. L'auteur insiste sur

ce fait : « [...] le vieux chat est bien malade à Narbonne. » Page 245. C'est d'ailleurs dans cet endroit, au regard de l'attachement de Richelieu pour cette ville, que Cinq-Mars est convaincu d'être découvert et appréhendé. Ceci se justifie du fait que rien n'avait de secret pour le Cardinal ni ne lui échappait lorsqu'il rentrait en pleine réflexions, recherches et enquêtes par rapport à tout ce qui pourrait porter atteinte à son intégrité. Cinq-Mars craignait la perspicacité de cet être invincible et reconnaissait que sa mort viendrait de ce lieu. Sur un ton tragique, Henri d'Effiat fait preuve de fatalité au travers de ces propos : « Il le faut, car Marie est ma fiancée et ma mort est écrite à Narbonne. » Page 305.

1.3.3 Le Château d'If

Le château d'If est une forteresse française édifée sur les ordres du roi François Ier, entre 1527 et 1529 sur l'îlot d'If de l'archipel du Frioul, proche des îles de Ratonneau et de Pomègues au centre de la rade de Marseille. Il a essentiellement servi de prison pendant 400 ans d'utilisation officielle. Rendu célèbre par le roman d'Alexandre Dumas, *Le Comte de Monte-Cristo*, il est l'un des sites les plus visités de la ville de Marseille. Il a été classé monument historique le 7 juillet 1926¹⁹. Force est de constater que Alexandre Dumas, dans ses écrits va consacrer tout le chapitre VIII de son œuvre au château d'If qui porte d'ailleurs le nom dudit chapitre. Il s'agit de l'arrestation d'Edmond Dantès accusé de Bonapartiste et son enfermement dans les profondeurs de la forteresse sans aucune autre forme de procès. Comme toute prison, le château d'If est présenté de façon très péjorative par l'auteur qui emploie des expressions désagréables pour qualifier ce lieu horrible où va séjourner un innocent. C'est ce qui justifie la première réaction de ce dernier : « Dantès se leva, jeta naturellement les yeux sur le point où paraissait se diriger le bateau, et à cent toises devant lui il vit s'élever la roche noire et ardue sur laquelle monte, comme une superfétation du silex, le sombre château d'If » page 70. La coloration ténébreuse de ce lieu, sa position et sa construction traduisent certainement l'idée d'enfermement, de traumatisme, de frayeur que ressentent tous ceux qui y séjournent. Cela s'assimile à la description que fera l'auteur de cet endroit à la même page : « Cette forme étrange, cette prison autour de laquelle règne une si profonde terreur, cette forteresse qui fait vivre depuis trois cents ans Marseille de ses lugubres traditions. [...] Le château d'If est une prison d'État, destinée seulement aux grands coupables politiques. ». C'est dire que, ce château semble n'inspirer que frayeur, épouvante, crainte, effroi et affolement au regard de la catégorie de prisonniers qui, normalement, doivent y finir leur vie. Le château d'If est une grande prison réservée aux politiques accusés de haute trahison, de

¹⁹Informations tirées du site <https://tourisme-marseille.com> > fiche

crime de lèse-majesté, de conspirations contre le gouvernement en place. Alexandre Dumas en fait une satire en ce sens où la lutte entre royalistes et bonapartistes engendrait des accusations et des emprisonnements fallacieux en ce lieu lugubre et effrayant. Tout au long de son récit, deux personnages font l'objet de la mise en relief de cette forteresse par l'auteur : il s'agit d'Edmond Dantès et de l'Abbé Faria. Deux prisonniers avides de s'échapper de ces hautes murailles qui les enchainent, les étouffent et les tuent à petit feu.

1.3.4 Lyon

Lyon, ville française de la région historique Rhône-Alpes, se trouve à la jonction du Rhône et de la Saône. Cet espace s'est avéré très déterminant pour les dernières actions fortes du cardinal Richelieu et du jeune marquis Henri d'Effiat. Ce dernier avait promis de faire mourir son ennemi à Lyon. Une fois son complot découvert, Richelieu entreprit de faire de cet endroit le cortège funèbre du jeune ambitieux. L'Histoire, à cet effet, nous révèle que c'est à Lyon que le Cardinal a eu vent de conjuration en cours contre lui par le jeune Effiat et ses complices. Tous confiants de la participation du Roi Louis XIII qui ne s'est pas totalement opposé à ce projet sombre entrepris contre son ministre, les conspirateurs résolurent de mettre fin à cette entreprise à Lyon. La mort de Richelieu, pour eux, était signée à Lyon et nulle part ailleurs ; c'est là-bas qu'il devait vivre les derniers instants de son horrible vie et rien ne pouvait les arrêter en si bon chemin. Ils n'ont, toutefois, pas pensé à l'omniprésence et l'omnipotence de cet homme qui finit par découvrir le complot et le dessein contre sa personne. Ce dernier a pris l'initiative ironique de verser leur sang dans la même ville qu'ils avaient choisie pour ses funérailles. Voilà comment Cinq-Mars, découvert, décide d'aller se livrer au Cardinal de lui-même en entraînant avec lui son confident De Thou. La ville de Lyon devient donc un bourreau entre les mains de ces deux protagonistes décidés de s'y entretuer. On aurait dit le duel qui opposa Goliath au jeune David à la différence ici que Goliath réussit à vaincre le courage du jeune homme. Lyon est la terre visée par ces deux adversaires pour mettre fin à leur combat mais finalement c'est le ministre du Roi qui obtient cet espace pour la mise en place du procès et de la condamnation de Cinq-Mars et De Thou. Décision et action qui transparaissent dans l'œuvre de Vigny à la page 450 : « M. de Thou entendant que l'on appelait le greffier criminel du présidial de Lyon pour prononcer l'arrêt, laissa éclater involontairement un de ces transports de joie religieuse qui ne se virent jamais que dans les martyrs et les saints aux approches de la mort. » De Thou est très heureux de perdre la vie aux côtés de son meilleur ami Cinq-Mars et c'est avec piété et les bras ouverts au salut comme le Christ que le protégé d'Henri d'Effiat accueille la mort. Tout est décidé car la condamnation

est prononcée et la fatalité de leur destin scellée : « le greffier criminel de Lyon à cheval assez près de l'échafaud, lut l'arrêt de mort que ni l'un ni l'autre n'écouterent. » Page 483.

Il est également à préciser que dans l'attente de leur procès, les deux prisonniers sont incarcérés au château de Pierre-Encise de Lyon. Ils y sont jugés et condamnés. Ceci est prévu par Richelieu qui finit, par son influence et son pouvoir sur Louis XIII, à convaincre ce dernier de signer l'exécution publique des deux amis ; Cinq-Mars et Auguste de Thou seront mis à mort devant les yeux de tout le monde à Lyon. Épisode qu'Alfred de Vigny détaillera avec précision : « Cependant tout était calme le 12 du même mois de septembre 1642 dans la ville de Lyon. » Page 459. C'est le 12 septembre 1642 que Cinq-Mars et De Thou sont guillotins devant une grande foule pétrifiée et indignée. Personne ne pouvait les aider et encore moins la Reine malgré sa profonde volonté. C'est dans l'inertie totale que tous les complices de Cinq-Mars assisteront lâchement à sa fin tragique. Ces propos de la Reine permettent davantage de confirmer le caractère capital de la ville de Lyon pour un épisode aussi crucial de l'Histoire de la France : « Elle aurait voulu du moins faire connaître tout ce qu'il valait à celle qu'il avait tant aimée et qui ne le savait pas ; mais elle espérait encore en ce moment que tous les conjurés, réunis à Lyon, parviendraient à le sauver. » Page 474.

À propos des dates, nous avons pu extirper de nos textes certaines dates phares de l'Histoire en rapport avec les épisodes historiques que nos deux auteurs ont choisi de faire renaître par leurs écrits. Il sera donc question pour nous de revenir sur les faits qui ont marqué chacune de ses dates afin de comprendre l'importance de leur mention par les auteurs. Parmi toutes les dates présentées dans ces deux textes, nous en avons notifiées six, notamment les 18 et 19 octobre 1813, le 4 avril 1814 et le 12 septembre 1642.

- 16-19 octobre 1813 : Cette tranche inclut les jours du 18 et 19 octobre 1813 relevés dans le Comte de Monte-Cristo d'Alexandre Dumas. En fait, il s'agit de la « bataille des Nations » qui débute dès le 16 octobre 1813 près de Leipzig, au cœur de l'Allemagne. Elle durera 03(trois) jours et s'achèvera par la retraite de la Grande Armée et son repli au-delà du Rhin. Il s'agit principalement des prémices de la fin pour Napoléon Ier, chassé d'Allemagne après l'avoir été de la Russie et de l'Espagne. C'est aussi comme l'indique le nom donné à cette bataille, l'avènement des nationalités. C'en est fini des guerres dynastiques de l'Ancien Régime. Désormais, ce sont des peuples et non plus des souverains qui s'affrontent. Le 18 octobre 1813, les Alliés ont enfin raison de l'empereur des Français, au prix de lourdes pertes

et grâce à la défection inopinée de trois mille Saxons et six cents Wurtembergeois qui retournent leurs armes contre les Français²⁰.

- 4 avril 1814 : Cette date correspond à la première abdication de **Napoléon Ier**. C'est un moment de l'Histoire de France qui voit l'Empereur des Français contraint de quitter le pouvoir à la suite de sa défaite militaire après la campagne de France et l'invasion des alliés. Après sa défaite militaire, les maréchaux forcent l'Empereur à abdiquer. Pour ne pas laisser une guerre civile se développer, Napoléon cède après avoir vainement essayé de les rallier. Il est déchu par le Sénat dès le 3 avril 1814. L'intention de Napoléon était d'abandonner la couronne impériale à son fils Napoléon II, mais les puissances alliées exigent une abdication inconditionnelle, qu'il signe le 6 avril 1814.

- 12 septembre 1642 : Cette date nous est davantage familière en ce sens que c'est exactement ce jour du 12 septembre de l'année 1642, place des Terreaux à Lyon, que Henri de Cinq-Mars, à peine âgé de 22 ans, périt sur l'échafaud en compagnie de son cher ami Auguste De Thou. Ces deux exécutions mettent un terme à la dernière conspiration ourdie contre le Cardinal et Ministre Richelieu qui, chaque fois, a pu repérer le projet de ses ennemis. Le héros de l'œuvre d'Alfred de Vigny meurt en cette date tel un martyr car la foule s'agitait violemment chaque fois que le bourreau frappait maladroitement l'accusé le couvrant ainsi d'énormes douleurs.

Au terme de ce chapitre, force est de constater que qu'Alexandre Dumas, bien que privilégiant la liberté, et Alfred de Vigny, l'art, se sont attelés à reproduire fidèlement une grande partie des faits qui ont marqué l'Histoire de la France dans leurs écrits. Ils ont décrit avec beaucoup d'objectivité les grandes figures historiques, les actions des personnages, les lieux et les dates ayant profondément influencé ces deux épisodes de l'Histoire connue de tous. Alexandre Dumas tout comme Alfred de Vigny se sont intéressés au roman historique et n'ont pas manqué de se plier aux exigences d'écriture du roman historique en conciliant un certain nombre des faits détaillés avec la réalité historique.

Toutefois, nos deux auteurs, défendant toujours leurs principes d'écriture ne s'en sont pas vraiment éloignés pour rester fidèles aux obligations du roman historique. En effet au cours de notre étude, nous avons relevé beaucoup de subjectivité et une manipulation visée et consciente de l'Histoire par ces derniers. Ceci laisse transparâtre leur réelle intention par rapport à l'exploitation des faits historiques. Ces éléments parfois pourraient relever d'une

²⁰ Nous avons tiré ces informations du site <https://www.herodote.net>>16_19_oct_1813.

certaine satire de quelques actions de l'Histoire, de l'ironie ou encore du besoin de mettre en avant une conception différente de la réalité que présente le poids de l'Histoire.

Cette controverse nous conduit à nous poser la question de savoir si Alexandre Dumas et Alfred de Vigny sont-ils toujours restés objectifs et fidèles à l'Histoire dans leurs œuvres ? Autrement dit, les faits historiques ont-ils été scrupuleusement exploités par ces deux auteurs ? C'est à cette question que nous allons nous exercer à répondre dans le prochain chapitre.

CHAPITRE II : LA TEXTUALISATION DE L'HISTOIRE.

Force a été de constater que de nombreuses incongruités, inadéquations transparaissent dans les écrits de Alexandre Dumas et Alfred de Vigny au sujet de la retranscription de l'Histoire. Il est question ici de présenter les faits qui, dans ces œuvres, matérialisent clairement les écarts entre l'Histoire et les faits racontés. Ainsi, pour comprendre aisément la réécriture de l'Histoire dans ces deux textes, nous allons exposer les différents mobiles qui ont poussé ces deux auteurs à se tenir en marge de l'Histoire. Nous analyserons la désacralisation de l'Histoire par Alexandre Dumas qui en fait une interprétation personnelle tout en donnant son opinion, l'idéalisation des faits historiques marquant ainsi le caractère romantique et libéral de l'auteur, de *Le Comte de Monte-Cristo* comme une œuvre hybride en vue de démontrer en quoi l'ancrage historique devient un moyen de créer d'autres récits. Nous aborderons également la primauté de l'Art sur l'Histoire et la négligence de la vérité historique chez ces deux auteurs. Nous allons, au préalable, parler de la manière assez particulière avec laquelle Alexandre Dumas et Alfred de Vigny traitent certains thèmes.

2.1 IMPLICATION SUBJECTIVE DES AUTEURS DANS LE TRAITEMENT DES THÈMES

2.1.1 La vengeance

La vengeance par définition est l'acte d'une victime qui, suite à un outrage, décide de se faire justice par ses propres moyens. Ce grand *topos* narratif ne manque pas de représentation dans la littérature et représente donc l'un ou mieux le thème majeur, dominant sur lequel Alexandre Dumas nourrira et enrichira davantage son récit. Le personnage éponyme dit le Comte de Monte-Cristo, fourvoyé par ce désir ardent de voir souffrir et trépasser ceux-là qui, par jalousie, ont gâché sa vie : La vengeance sera donc son maître-mot et l'unique motivation de son existence.

Inspiré d'un fait divers de son temps, celui du coordonnier François Picaud, accusé injustement d'espionner dans le dos de la France, Dumas exploite une période trouble de la France pour faire ressortir les défaillances de son système de justice.

Le Comte de Monte-Cristo apparaît d'abord comme un roman réaliste, où l'action semble déterminée par les mouvements de l'Histoire. C'est parce que la première Restauration est une période politiquement confuse, propice à l'arbitraire et au déni de justice, que Dantès peut être emprisonné. (Dulac : 3)²¹

²¹ Dulac, Philippe. « LE COMTE DE MONTE-CRISTO, Alexandre Dumas – Fiche de lecture ». Encyclopaedia Universalis

Le roman d'Alexandre Dumas, en plus de son importance comme œuvre paradigmatique des récits de vengeance, permet de retrouver le discours contestataire de la victime vindicative. La victime d'une violence première, écrasée par son système de justice, doit transgresser les lois officielles pour retrouver une forme de justice, cette fois habitée par l'archétype du vengeur justicier qui ne restera ni opprimé par la violence première ni impassible face à un système judiciaire qui ne dédommage pas les injustices. *Le Comte de Monte-Cristo* présente donc l'épopée d'une vengeance dans toute sa splendeur, mais sans jamais omettre les percées d'obscurité présentes à chaque moment où la tension entre l'éthos de la justice et l'affect du sujet se font ressentir.

En étudiant *Le Comte de Monte-Cristo*, nous constatons que le thème de la vengeance passe au premier plan. Le héros Edmond Dantès considère la vengeance comme une mission divine à accomplir. Il faut d'abord souligner que l'Abbé Faria, son père spirituel infiltre dans le cœur de son disciple le sentiment de vengeance. Grâce à lui, Dantès rappelle ses esprits et finit par comprendre qui sont ses trois comploteurs. Sans Faria, il ne serait possible de parler ni de l'existence de Dantès ni de sa vengeance. Il nous faut également préciser ici que “ ce n'est pas Dantès qui se venge de Villefort, de Fernand et de Danglars ; c'est Monte-Cristo, l'héritier et la créature de Faria ” (Robichon, 1957, p. IX)²². La vengeance du Monte-Cristo, dure dix ans et occupe une grande partie du roman. “ Si, comme le dit le dicton populaire, “ la vengeance est un plat qui se mange froid”, chez Dumas, elle se consomme en réchauffé. Conscient de la fascination qu'exerce ce thème sur la masse des lecteurs, l'auteur en use et en abuse au point où cette justice individuelle devient le moteur de l'intrigue ”. (Akiki, 2013, 55)²³. Dans *Le Comte de Monte-Cristo*, Dumas invente “ un personnage qui se venge sans être un meurtrier. Il n'exécute pas de sa propre main ses ennemis, il obtient, par son intelligence supérieure, que ceux-ci soient amenés à se punir eux-mêmes ”. (Eugène, 1995, p. 14)²⁴. Cette façon de se venger rend le roman plus mystérieux. Par exemple, le comte ne tue pas Caderousse, son ancien voisin. Au contraire, il le récompense en lui donnant un diamant qui vaut cinquante mille francs. En rendant visite à Caderousse dans son auberge, il obtient certains renseignements sur ses ennemis et sur son père. Comme le comte s'est déguisé en Abbé, Caderousse ne peut pas le reconnaître. Ce dernier raconte à l'Abbé tout ce qu'il sait comme un pêcheur qui veut se débarrasser de ses péchés. Ici, le comte apprend que son père

²² Robichon, J. (1957). *Histoire d'un Roman*, Paris, Au Club du livre du mois.

²³ Akiki, K. (2013). *La Recette du Roman Populaire Façon Alexandre Dumas*, Université Sorbonne Nouvelle, Paris 3 École Doctorale, Littérature française et comparée, U.F.R. Littérature, linguistique et didactique. Thèse de doctorat en Littérature Française.

²⁴ Eugène, C. (1995). La préface du *Comte de Monte-Cristo*, Paris, Pocket.

est mort de faim à cause de ses ennemis. La mort tragique de son père renforce un peu plus le sentiment de vengeance du comte. Pourtant “ dans le rêve de Dantès les deux vengeances se confondent. Il se vengera à l’ombre de la vengeance paternelle.” (Sur, 1970, p.82)²⁵. Ce qui nous attire dans *le Comte de Monte-Cristo*, c’est que le comte cherche à rétablir la justice dans une société corrompue. Parce qu’il n’obéit pas aux lois humaines, il préfère la justice divine. Comme l’a dit Tobias, "la vengeance est une motivation très forte du point de vue sentimental ; et cela devient une obstination chez le héros" (1996, p. 125)²⁶. De ce fait, le comte ne renonce pas à sa vengeance. Il croit que sa vengeance n’est pas une simple punition, elle est une mission dont Dieu l’a chargé.

L’insuffisance et l’impuissance de la justice de l’Etat sont les arguments essentiels dont Monte-Cristo se sert pour fonder son droit personnel à se faire justice comme il l’entend. Non seulement la justice sociale est toujours inévitablement en retard, mais souvent son action est incomplète, si ce n’est inexistante :

"Oui, je le sais, reprit Franz, la justice humaine est insuffisante comme consolatrice ; elle peut verser le sang en échange du sang, voilà tout ; il faut lui demander ce qu’elle peut, et pas autre chose.

-Et encore je vous pose un cas matériel, reprit le comte, celui où la société attaquée par la mort d’un individu dans la base sur laquelle elle repose, venge la mort par la mort. Mais n’y a-t-il pas des millions de douleurs dont les entrailles de l’homme peuvent être déchirées, sans que la société s’en préoccupe le moins du monde, sans qu’elle lui offre le moyen insuffisant de vengeance dont nous parlions tout à l’heure ? N’y a-t-il pas des crimes pour lesquels le pal des Turcs, les augees des Persans, les nerfs roulés des Iroquois seraient des supplices trop doux, et que cependant la société indifférente laisse sans châtement... répondez, n’y a-t-il pas de ces crimes-là ? (CMC I, 495-496).

La seule solution à cet état de choses est pour l’individu de reprendre en ses propres mains le droit à se faire la justice, qu’il a délégué à l’État. C’est cette attitude que Monte-Cristo défend lors de sa première rencontre avec Villefort, au cours de laquelle la discussion passe très rapidement aux questions juridiques, lorsque le comte se plaît à faire étalage de ses vastes connaissances en ce domaine :“ [...]c’est surtout de la justice de tous les pays que je me suis occupé, c’est la procédure criminelle de toutes les nations que j’ai comparée à la justice naturelle, et, je dois le dire, monsieur, c’est encore cette loi des peuples primitifs, c’est-à-dire la loi du talion, que j’ai le plus trouvée selon le cœur de Dieu.” (CMC I, 707).

Le simple, l’unique parfait car parfaitement lui-même, au lieu d’être, ainsi que l’homme aliéné, une imitation forcément imprécise d’un idéal étranger, est seul qualifié pour réagir de la façon qu’il estime la plus appropriée aux empiètements des autres individus ou

²⁵ Sur, J. (1970). *Monte-Cristo de la Canebière*, en Europe, N° 490-91, Février – Mars, pp.80-85.

²⁶ Tobias, R. (1996). *Roman Yazma Sanan*, Çev. Mehmet Harmanci. Istanbul : Say.

des « puissances supérieures » sur ce qu'il considère comme son territoire. Cette réaction, ne s'enracinant que dans sa volonté du moment, pouvant donc changer d'un instant à l'autre et n'étant liée à aucun règlement, à aucun devoir, est mieux décrite par le terme de "vengeance" avec tout ce qu'il a d'arbitraire et d'incontrôlé que par celui de justice, qu'on ne conçoit généralement que suivi de l'un ou l'autre d'une série d'adjectifs qualificatifs dans lesquels repose sa signification authentique (justice humaine, divine, sociale, etc.).

“ Vous savez que tout est relatif, monsieur” (*CMC I*, 708), dit Monte-Cristo au procureur du roi. C'est dans ces quelques paroles presque banales et dites quasiment en passant que se trouve toutefois résumée la vision éthique du comte, et que se déclarent ses prétentions à une liberté absolue que ne saurait entraver aucun ordre émanant d'autrui.

L'apologie de la vengeance, exprimée si éloquemment par lui et prenant dans sa rencontre avec le procureur le ton d'une menace à peine voilée, que Villefort, ignorant l'identité réelle du comte, ne peut cependant comprendre, trouve un écho chez pratiquement tous les autres personnages centraux du roman. Haydée, outil de la vengeance de Monte-Cristo, poursuit elle-même pour son propre compte une vengeance privée que ses scrupules religieux s'avèrent insuffisants à enrayer, et qui l'amène à témoigner ouvertement à la chambre des pairs pour assurer la disgrâce de Morcerf : “ Monsieur, répondit Haydée, cette démarche m'a été conseillée par mon respect et par ma douleur. Quoique chrétienne, Dieu me pardonne ! J'ai toujours songé à venger mon illustre père. ” (*CMC II*, 400). Le fils même du général, Albert, comprend la justesse de la haine du comte et lui fait des excuses publiques au lieu de se battre en duel avec lui, sacrifiant ainsi sa réputation : “[...] oui, monsieur, vous avez eu raison de vous venger de mon père, et, moi, son fils, je vous remercie de n'avoir pas fait plus” (*CMC II*, 446).

Ainsi, nous constatons que le thème de la vengeance dans cette œuvre est traité de manière subjective en ce sens où Alexandre Dumas choisit d'en faire une histoire personnelle et digne des contes de fée des milles et une nuit. Nous avons un personnage qui, de manière drastique quitte d'une situation stable, de bonheur, d'accomplissement à prisonnier à cause de la haine et de la jalousie de son entourage pour finir immensément riche et digne d'un Dieu. Il a la vie de ses détracteurs entre ses mains et peut en disposer à souhait selon ses caprices et aspirations. Ils ne peuvent lui échapper et leurs différents sorts dépendent totalement de ses décisions. L'histoire de vengeance s'assimile ainsi à une chasse à l'homme organisée par un être à plusieurs casquettes qui jouent, tourmentent et épient, tel un esprit omniprésent et omnipotent, ses cibles. Le comte devient, entre les mains d'Alexandre Dumas, un justicier

ayant à lui seul toutes les armes nécessaires pour écraser ses ennemis et des raisons profondes pour ne pas les épargner connaissant le caractère déficient et corrompu de la justice étatique. Dumas en profite pour présenter et justifier ses opinions concernant la justice en France telle qu'elle paraît plutôt inexistante et partielle : d'où l'apologie de la justice humaine qui est bien appliquée et satisfaisante. En étudiant *Le Comte de Monte-Cristo* et *Denizci Hasan*, nous constatons que le thème de la vengeance passe au premier plan devant celui de l'amour.

2.1.2 La justice individuelle

Le conflit entre l'individu et la société atteint son point de plus grande tension à la question de la justice. L'individu "hors-la-loi", criminel se situant, par ses prétentions à l'indépendance absolue, en une dimension extérieure au domaine du droit, affirme sa volonté désentravée en agissant exclusivement en fonction d'un code moral qui lui est propre. Sa nature "criminelle" ne l'est donc que vis-à-vis de la sphère sociale du droit, avec ses lois et ses règlements auxquels nul n'est censé se soustraire. Par son refus de s'inscrire dans le contexte légal, refus qui rend inapplicables à son égard les normes juridiques habituelles, et le distingue du simple délinquant, qui offense la loi tout en la reconnaissant néanmoins comme loi. En poursuivant sa quête de justice personnelle, Monte-Cristo réduit la sphère juridique à un champ de bataille où s'affrontent au même niveau de prétentions individuelles n'ayant aucun droit à une valeur universelle. Là, son amoralité de sujet indépendant se heurte à l'immoralité de ses ennemis, hypocritement drapés dans les mantes de la justice.

La justice individuelle – assumée par le comte de Monte-Cristo, opposée à la justice sociale aveugle, intéressée ou absente, change ainsi de nom et devient vengeance, poursuite non autorisée et blâmée d'un désir subjectif que la loi commune ne saurait que réprouver. La vengeance devient dans ce contexte sa justice, la justice dont le comte s'est fait le propriétaire, opposée à la justice d'autrui, la justice sacrée des entités supérieures pour lesquelles seules les abstractions (l'humanité, la fraternité...) ont une valeur. La vengeance de Monte-Cristo apparaît alors comme la manifestation inévitable de son pouvoir, l'exercice naturel d'une volonté en expansion constante. Là où les individus soumis à la loi ont failli (les inutiles plaidoiries de Morrel, les vaines prières de Mercédès), l'impudence seule a une chance de vaincre. Le thème de la vengeance personnelle a connu de tous temps, et continue de connaître, un grand succès dans le roman. Dans le roman historique en particulier, il est pratiquement incontournable, faisant surface partout et chez les auteurs les plus divers. Souvent, la vengeance apparaît comme une solution provisoire dictée par une situation

extrême et anormale d'instabilité, lorsque l'ensemble des lois qui forment le tissu connecteur réunissant les individus en une organisation sociale est impuissant à imposer sa primauté.

Ainsi, dans ce roman, la critique de la justice se développe tout d'abord par le portrait de l'homme qui s'est fait son incarnation, et qui à travers les nombreux bouleversements de son époque parvient – grâce à son sens supérieur de l'intrigue – à maintenir et à consolider de plus en plus son pouvoir personnel au sein de l'administration de la justice : le procureur du roi, de Villefort²⁷. Roc inamovible au milieu des courants violents du fleuve de la politique, Villefort finit par s'identifier absolument, à ses propres yeux comme à ceux de la société (quel que soit le maître du moment), avec ce que la justice a de permanent et d'éternel : sa sévérité, son inflexibilité et – publiquement du moins – son impartialité. Mais entre l'image que la loi entend projeter d'elle et celle que les autres perçoivent, s'ouvre un gouffre. Pour le commun des hommes la justice est une force fatidique, lointaine, incompréhensible et menaçante, qui ne règne que par la crainte et la terreur. Après l'arrestation de Dantès, l'armateur Morrel, voulant intervenir en sa faveur, se heurte immédiatement à ce mur de chair qui lui barre le chemin et que malgré ses efforts répétés il ne parviendra jamais à percer : « Ce fut alors seulement qu'il rencontra ce regard terne de Villefort, ce regard particulier aux hommes de palais, qui ne veulent pas qu'on lise dans leurs pensées, et qui font de leur œil un verre dépoli. Ce regard lui apprit qu'il était devant la justice, figure aux sombres façons. » (*CMC I*, 76).

Cet éloignement, cette impossibilité de comprendre quelle force se cache derrière le représentant de la justice et qui fait parfois douter qu'il y ait quoi que ce soit derrière ces apparences rigides n'est guère l'exclusivité de Villefort, mais s'étend à tous ceux qui la servent, rendant impossible tout appel à des valeurs humaines communes, tout dialogue de personne à personne, ainsi que le découvre l'armateur en essayant de raisonner les gendarmes qui emportent son employé : « M. Morrel comprit qu'il n'y avait rien à faire contre l'inflexibilité de la situation : un commissaire ceint de son écharpe n'est plus un homme, c'est la statue de la loi, froide, sourde, muette. » (*CMC I*, 52). Morrel découvrira plus tard, pendant les Cent-Jours, alors qu'il croit pouvoir se prévaloir de sa qualité de bonapartiste pour obtenir enfin la libération de Dantès, à quel point l'éternité de la justice – puissance qu'on veut faire croire indépendante de la politique et des haines partisanses – le registre en fait à la

²⁷ Selon Alfred Nettement, la carrière du procureur est une des meilleures illustrations du peu de souci de Dumas pour la réalité historique, et le critique royaliste nie absolument la vraisemblance d'une survie politique aussi réussie. (1845 II, 364) Bornecque, dans son introduction au roman, voit dans ce personnage une indication du réalisme souvent sous-estimé de l'auteur. Dumas lui-même exprime un jugement plus général sur ce temps et sur les intrigants de l'espèce de Villefort dans une longue digression figurant dans un autre de ses romans. Ces quelques réflexions peuvent servir à mieux comprendre le cadre de *Monte-Cristo* et l'idée que Dumas s'en faisait.

permanence de l'injustice et de l'abus. Demandant à Villefort de consulter le registre d'écrou pour retrouver la trace de Dantès, le naïf et bon armateur reçoit en réponse une leçon rapide de machiavélisme politique :

“En matière politique, il n'y a pas de registre d'écrou : parfois les gouvernements ont intérêt à faire disparaître un homme sans qu'il laisse trace de son passage ; des notes d'écrou guideraient les recherches.

- C'était comme cela sous les Bourbons peut-être, mais maintenant...

- C'est comme cela dans tous les temps, mon cher M. Morrel : les gouvernements se suivent et se ressemblent [...].” (*CMC I*, 143).

La désacralisation de la notion de justice confère une forme de légitimité indéniable à la justice personnelle, mais le roman garde une dernière surprise en poussant encore plus loin le processus d'atomisation des principes supérieurs. La lutte, qu'on croyait d'abord entre Monte-Cristo et la société dans son ensemble (simplement représentée, personnifiée, par des adversaires ayant valeur emblématique) acquiert progressivement le caractère d'une lutte entre simples individus. Égoïstes incomplets, les ennemis du comte se révèlent aussi de bien piètres serviteurs des principes sacrés, et la société ne nous apparaît pour finir que comme un mot vide de sens ne désignant qu'un assemblage fortuit d'existences individuelles, pourchassant chacune son propre plaisir sans aucun égard réel pour les lois auxquelles elles déclarent officiellement souscrire. On savait la nature personnelle de l'acharnement de Villefort contre Dantès (visant la protection de son père, et par là, surtout, de ses ambitions) ; on découvre ensuite l'aspect également personnel de son approche entière de ses fonctions de procureur :

“Moi-même, quand je vois luire dans l'œil de l'accusé l'éclair lumineux de la rage, je me sens tout encouragé, je m'exalte : ce n'est plus un procès, c'est un combat ; je lutte contre lui, il riposte, je redouble, et le combat finit, comme tous les combats, par une victoire ou une défaite. Voilà ce que c'est que de plaider ! C'est le danger qui fait l'éloquence. Un accusé qui me sourirait après ma réplique, me ferait croire que j'ai parlé mal, que ce que j'ai dit est pâle, sans vigueur, insuffisant. Songez donc à la sensation d'orgueil qu'éprouve un procureur du roi convaincu de la culpabilité de l'accusé, lorsqu'il voit blêmir et s'incliner son coupable sous le poids des preuves et sous les foudres de son éloquence ! Cette tête se baisse, elle tombera... ” (*CMC I*, 66-67).

Il est donc clair que la justice a laissé place à l'égo surdimensionné des détenteurs de la loi qui, profitant de leur position, choisissent de vanter leurs prouesses oratoires au lieu de protéger les innocents et de les défendre de leurs oppresseurs. Edmond Dantès se trouve jeté en prison sans aucune autre forme de procès par le procureur du roi qui protégeait ses propres intérêts et en occurrence son père. Un innocent, accusé injustement d'agent bonapartiste et n'ayant même pas le droit de connaître les chefs d'accusation qui pèsent sur lui et encore

moins de s'expliquer. Une telle injustice accomplie par un représentant pur de la loi, qui maîtrise les enjeux d'une telle entreprise, d'une telle accusation fourbe et inhumaine. Voilà Dantès, un jeune homme plein de vie et rêvant d'un avenir lumineux, en prison, pour un long moment et pour causes : la jalousie et le manque de professionnalisme du procureur du roi justifiant la rage de son futur bourreau qui, victime d'une injustice si paradoxale, n'hésitera pas de faire prévaloir son pouvoir en vue de se venger lui-même de ses détracteurs. *Le comte de Monte-Cristo* est la preuve vivante d'une diatribe acerbe que fait l'auteur des injustes en justice. Il n'y a pas de justice en France mais des justices. Chacun s'employant à faire payer son ennemi de ses dérives en utilisant les armes qu'il possède.

2.1.3 L'amour

C'est en effet la mort, la mort vivante, que gagne Dantès en aimant sa belle Catalane ; et c'est l'amour qu'il fuit, qu'il ignore, tout au long de sa longue quête de vengeance, maintenant entre Haydée et lui une distance constante, à laquelle il ne renoncera qu'en bout de course, une fois exorcisé le malheur que son premier amour, son amour innocent, dévoué, avait lâché à ses trousses. C'est que l'amour, chez Dumas, n'est pas une simple affaire, et que s'il vient toujours, il vient rarement seul. Souvent, presque inévitablement, l'amour et la politique se mêlent et se confondent jusqu'à ne faire plus qu'un. Buckingham envahit la France par amour, Bussy déplace des armées par amour²⁸. Dans *Le Comte de Monte-Cristo*, nous retrouvons quatre histoires d'amour dont une seule, celle entre Maximilien Morrel et Valentine de Villefort, fait l'objet d'un traitement relativement étendu. Les trois autres – fort importantes néanmoins – sont celles, d'un genre assez particulier, entre Debray et Mme Danglars, et celles, qui n'en forment quasiment qu'une, entre Monte-Cristo et Mercédès d'abord, Haydée ensuite.

La moins, conventionnellement, sentimentale de ces relations est, de loin, celle unissant le spéculateur à la femme du banquier. Son but est, d'un côté, d'accroître les richesses des deux amants par une série d'investissements, rendus possibles par les informations confidentielles dont peut disposer Debray et par la fortune personnelle de son amante ; de l'autre, de fournir à Mme Danglars le plaisir d'une compagnie raffinée que son

²⁸ Tout le monde se souvient de l'explication célèbre et désinvolte de Dumas, qui réduit sans scrupules le choc de la France et de l'Angleterre à une rivalité amoureuse personnelle entre Richelieu et Buckingham: "II en résulte que le véritable enjeu de cette partie, que les deux plus puissants royaumes jouaient pour le bon plaisir de deux hommes amoureux, était un simple regard d'Anne d'Autriche." (TM, 140)

“brutal²⁹” de mari ne saurait lui offrir. Dans ce rapport, aucun des deux amants n’est considéré pour ce qu’il est, mais uniquement et ouvertement pour ce qu’il représente. Derrière la femme, l’or, derrière l’homme, l’illusion du plaisir. Paradoxalement, leur affaire se terminera après la banqueroute et la fuite du mari, symbolisant ainsi ironiquement la nature de cet amour qui – à l’opposé des conventions ordinaires – ne sait durer et se manifester que lorsque le triangle n’est pas brisé. Mme Danglars fait part à Debray de la fuite du baron, son mari, avec l’espoir de parvenir à une sorte de régularisation de sa situation avec lui. L’effet obtenu est le contraire³⁰. Une fois l’or disparu, en la personne du mari, Debray disparaît à son tour, mais non sans avoir d’abord tenu à se mettre à l’abri de toute accusation possible de trahison ou d’infidélité en rappelant à son ex partenaire la nature intéressée qu’a toujours revêtu leur union, parlant de leur amour comme de “notre association” et s’intitulant froidement son “loyal associé”. (*CMC II*, 628)³¹.

L’amour qui unit Valentine et Maximilien est d’un tout autre genre, et semble tout d’abord correspondre parfaitement aux normes de l’amour courtois. Morrel communique à Valentine la force de son sentiment en lui rappelant que “chaque jour j’ai subordonné mes pensées et ma vie à votre vie et vos pensées”, et poursuit : “j’ai mis mon dévouement à votre service sans vous demander d’autre récompense que le bonheur de vous servir.” (*CMC I*, 739). Il se fait un mérite de sa passivité (obligée, du moment que leur amour est secret et que Valentine est officiellement promise à Franz d’Epinay), affirmant : “Je suis resté dans l’ombre, attendant tout, non pas de ma volonté, non pas de la vôtre, mais des événements, de la Providence, de Dieu.” [...] (*CMC I*, 739-740), et termine : “Avez-vous jamais eu un esclave plus soumis que moi ? [...] j’ai été rivé à ma parole comme un chevalier des temps passés.” (*CMC I*, 740). A ces mots qui paraissent indiquer une abnégation et un oubli de soi absolus, Valentine, amoureuse mais pas pour autant aveugle, répond brièvement en soulignant tout ce que le dévouement tant vanté de son “chevalier” pouvait avoir d’essentiellement égoïste : “

²⁹La brutalité, pour le bourgeois, se déguise d’ailleurs en vertu : “Je suis brutal ; non seulement je le sais, mais je m’en vante : c’est un de mes moyens de succès dans mes opérations commerciales.” (*CMC II*, 94).

³⁰Il est intéressant de remarquer ici, aussi, que le rapport entre le mari et la femme se déclare comme identique à celui entre la femme et l’amant. Dès que la situation change et que sa femme lui devient un poids, Danglars n’hésite pas une seconde à l’abandonner et à fuir sans elle. (voir *CMC II*, 626)

³¹L’équivalence entre le désir de l’autre et le désir d’enrichissement personnel touche au grotesque lors de la discussion entre Monte-Cristo et Danglars après que le Comte ait introduit dans la société parisienne les deux faux cavalanti que l’on présume étonnamment riches. Les questions réitérées du banquier à leur sujet provoquent l’échange suivant :

"Ah ça ! mais est-ce que vous voulez marier Andrea, mon cher monsieur Danglars, que vous me faites toutes ces questions-là ?

-Ma foi, dit Danglars, cela ne me paraissait pas une mauvaise spéculation ; et je suis un spéculateur, moi." (*CMC II*, 103)

[...] c'est vrai, vous êtes un honnête ami. Mais enfin vous n'avez agi qu'avec le sentiment de votre intérêt, mon cher Maximilien ; vous saviez bien que du jour où l'esclave deviendrait exigeant, il lui faudrait tout perdre." (*CMC I*, 740). L'amour, rapport d'exploitation réciproque agréable aux deux parties, apparaît ainsi comme étant soumis aux mêmes lois qui déterminent l'ampleur de la liberté d'action des individus dans un contexte social ; il est fonction du pouvoir dont disposent les amoureux.

L'amour entre les deux jeunes gens devient par là une métaphore de la lutte pour l'affranchissement du Moi des liens du sacré, représenté ici par la famille et par les croyances religieuses intériorisées par Valentine. Morrel, individu volontaire, trouve en lui la force de s'imposer en dépit des restrictions sociales et veut persuader son aimée de fuir avec lui de l'oppression des institutions sacrées qui causent leur malheur. Face à l'attitude fataliste de la jeune fille, tiraillée entre ses désirs et ce qu'elle estime être ses devoirs, prête à s'en remettre à Dieu de son sort, l'officier de spahis s'insurge : " [...] je ne pense pas que ce soit le moment de s'abandonner à une douleur stérile : cela est bon pour ceux qui veulent souffrir à l'aise et boire leurs larmes à loisir. Il y'a des gens comme cela, et Dieu sans doute leur tiendra compte au ciel au ciel de leur résignation sur la terre ; mais quiconque se sent la volonté de lutter ne perd pas un temps précieux, et rend immédiatement à la fortune le coup qu'il en a reçu. Est-ce votre volonté de lutter contre la mauvaise fortune, Valentine, dites, car c'est cela que je viens vous demander ? " (*CMC II*, 177).

Dumas en s'exprimant sur le thème de l'amour cherche à révéler les affres, non seulement du capitalisme ; mais aussi de la stratification sociale en France. L'amour y est, de ce fait, emprisonné dans un cercle vicieux où seuls le profit et les intérêts comptent. L'amour n'y est donc pas au centre des mariages mais plutôt le capitalisme et la recherche effrénée du pouvoir. C'est ce que Dumas laisse transparaître au travers de la fin tragique des couples Villefort et Danglars. L'argent est au contrôle de tout et fait la loi. C'est certainement pour cette raison qu'il a, consciemment, séparé le couple Dantès et Mercédès ; car leur amour si pur et si vrai ne correspondait pas aux mœurs sociétales qu'il entendait décrier et présenter au monde. « J'aime Edmond Dantès, dit froidement la jeune fille, et nul autre qu'Edmond ne sera mon époux ». (*CMC*, chapitre III, page 21.). Les mariages étaient tissés selon les projets des deux familles et parfois approuvé par le Roi, car les Noms devaient, soit garder leur notoriété soit gagner davantage en pouvoir. Les enfants devront donc épouser ceux et celles qui feront du bien aux intérêts familiaux : « Mariage entre Renée, fille du marquis et de la marquise de Saint-Méran et Villefort proposé et approuvé par le Roi Louis XVIII » (Chapitre VII, p.52).

Tant entendu qu'à la page 56 du livre, il est précisé que Villefort appartient à la partie noble de la ville et est royaliste ultra. Il est donc clair que la France était gouvernée par le capitalisme et le pouvoir. Rien d'autre n'avait d'importance et les enfants étaient des marionnettes au seul service de ces enjeux égoïstes et malsains. Voilà pourquoi Dumas tire sur l'amour et en fait une description fort péjorative : présenter aux yeux du monde, les dérives de la société française.

Nous avons relevé le thème de l'amour dans *Cinq-Mars ou Une Conjuraison sous Louis XIII* dans la mesure où il constitue le reflet manifeste de la subjectivité de Vigny. Ce dernier fait, selon ses aspirations littéraires, du jeune d'Effiat, un fin romantique. Ceci trahit subtilement son appartenance au courant romantique. Vigny fait de Henri d'Effiat, non pas un coupable, un ambitieux avide de pouvoir et de richesses mais un martyr. Il est un héros dont la mort est louable par son combat pour l'amour non pas de Marie de Gonzague uniquement mais aussi et surtout pour son amour pour sa patrie, pour son pays. Ce pays dont le salut et la libération n'étaient possibles que par la disparition, la mort de l'homme froid, nommé Richelieu. Mourir pour cette mission salvatrice de toute une nation n'est qu'amour, patriotisme, divinité et sacrifice de soi pour les autres. Cinq-Mars va choisir de combattre et de mourir par amour pour Marie de Gonzague comme le précisent ses mots à la page 409 : « Marie de Gonzague étant ma femme ne peut être reine de Pologne qu'après ma mort ; je meurs ». Il envoie ces paroles dans une lettre qu'il transmet à la Reine Anne d'Autriche afin qu'elle comprenne que ses ambitions et sa lutte tirent leur force de l'amour de sa vie et que sans elle et sans son amour, il n'a plus de raison valable de continuer à se battre. Sans tarder, il entreprend d'aller personnellement se livrer à son bourreau en ouvrant délibérément ses bras, à son destin et à une forte fatalité : la mort.

Par le thème de l'amour, force est de constater que Alfred de Vigny nous livre une autre facette de l'Histoire. Il se réapproprie Cinq-Mars pour faire de lui un vrai héros romanesque et romantique. Il décrit ses relations d'enfance et d'amour avec Marie de Gonzague, le déchirement de son cœur quand celle-ci est promise au roi de Pologne, la découverte de la légèreté de son aimée et la meurtrissure d'un jeune homme passionné et prêt à tout : « Pour elle je fus courtisan, pour elle j'ai presque régné en France, et c'est pour elle que je vais succomber et peut-être mourir. » page 304. Vigny idéalise ainsi les faits pour donner une fin, une image moins tragique à son héros qui, dans la réalité, était ambitieux et avide de pouvoir. Il pensait pouvoir tirer profit de l'amour que ressentait le Roi pour lui. Convaincu que c'était un moyen pour lui de le manipuler et d'obtenir de lui tout le soutien

nécessaire pour l'accomplissement aisé de ses ambitions. C'est pour cela qu'il tenait à se rassurer, auprès de Louis XIII, de l'importance qu'il avait dans son cœur. Était-ce assez suffisant pour défier l'emprise qu'avait Richelieu sur le Roi ? Un moment en tête en tête avec le Roi lui permis de trouver des astuces pour avoir les réponses qu'il désirait tant. C'est en s'insurgeant contre la faiblesse de Louis XIII envers Richelieu à la page 317 qu'il espéra obtenir le résultat escompté : « C'est votre Cardinal qui vous a empêché de m'y appeler, et c'est parce qu'il vous éloigne de moi que je le déteste, continua Cinq-Mars en montrant le poing comme si Richelieu eût été devant lui ; oui, je le tuerais de ma main s'il le fallait. ». Il réussit par ces paroles à inciter le grand prince à lui avouer définitivement de qui entre lui et le Cardinal avait la plus grande place dans son cœur. Et au Roi de répondre au grand plaisir d'Effiat en précisant, à la page 318, que : « Il ne s'agit point du Cardinal, et je ne l'aime pas plus que vous ». Tout est dit, il est le préféré de Sa Majesté, il peut l'avoir de son côté et surtout compter sur lui pour se débarrasser de son rival. Aurait-il cru un seul instant que Louis XIII l'aurait laissé périr sous la demande du Cardinal après la découverte de la conspiration dont il lui avait parlé ?

Voilà comment Vigny, au travers de sa plume, transforme son héros en victime qui, loin d'être un vicieux, devient un « favori » trompé et trahi par celui qui prétendait l'aimer au-dessus de tout, mais qui n'a pas hésité à offrir sa tête à celui qu'il jurait haïr de toute son âme comme le révèle ces dires du Roi à la page 323 : « Je lui ai tout sacrifié, jusqu'à l'orgueil, jusqu'au bonheur de la guider moi-même, parce que j'ai craint pour elle ma vie chancelante ; j'ai donné mon sceptre à porter à un homme que je hais, parce que j'ai cru sa main plus forte que la mienne ; j'ai supporté le mal qu'il me faisait à moi-même en songeant qu'il faisait du bien à mes peuples. ». Cinq-Mars était donc convaincu de l'appui inconditionnel du Roi dans cette entreprise qui devait également le débarrasser du sadisme et de la présence indésirable de son Ministre. Qui de meilleur que lui allait remplacer ce bourreau sociétal après le succès de son complot ? Il était déjà le préféré de Louis XIII et devait à coup sûr plaire à la nation vue toute la haine qu'elle porte envers l'être froid.

2.1.4. La jalousie et le complot

Provenant premièrement de l'amour, deuxièmement du profit matériel, la jalousie influence indirectement le déroulement des événements dans *Le Comte de Monte-Cristo*. La première étincelle de la jalousie s'est jetée dans le navire du Pharaon. Après la mort de M. Leclère, l'armateur Morrel nomme Dantès, premier capitaine, et seul Danglars, comptable du navire, ne se réjouit pas de cette désignation. Il est décrit dans le chapitre I de l'œuvre, page 5,

en ces termes : « Le nouveau venu était un homme de vingt-cinq à vingt-six ans, d'une figure assez sombre, obséquieux envers ses supérieurs, insolent envers ses subordonnés : aussi, outre son titre d'agent comptable, qui est toujours un motif de répulsion pour les matelots, était-il généralement mal vu de l'équipage qu'Edmond Dantès au contraire en était aimé. ». Danglars nourrit d'emblée une profonde haine envers Dantès dont la cause n'est nulle autre que la jalousie : « Oui, dit Danglars en jetant sur Dantès un regard oblique où brilla un éclair de haine, oui, c'est jeune, et cela ne doute de rien [...] Un nuage passa sur le front de Danglars. » (CMC, Chapitre I, p.6). Dantès est aimé et apprécié de tous par son travail et sa sociabilité. Il a réussi à toucher le cœur de l'armateur Monsieur Morrel qui le défend, le protège et lui fait totalement confiance. Lui offrir la place du Capitaine Leclère après le décès de ce dernier n'était qu'une évidence vu l'attachement qu'il avait envers le jeune Edmond. Il est donc normal que cela attire des envieux et attise des jalousies dans son milieu professionnel et autour de lui. Un épisode de l'œuvre nous révèle que lorsque le Pharaon est en mer, Dantès lui offre un duel à cause d'une dispute ; ayant peur de Dantès refuse. Danglars par contre avait perdu déjà deux fois, face à lui c'est la raison pour laquelle il devient si jaloux.

La deuxième personne qui envie Dantès, c'est son voisin Caderousse. C'est un tailleur plutôt hypocrite au regard de ces propos de Dantès à son sujet : « Bon, encore des lèvres qui disent une chose tandis que le cœur en pense une autre. » (CMC, Chapitre II, p.14). Edmond savait pertinemment ce que ressentait son voisin pour lui. Il n'ignorait pas les sentiments et encore moins l'autre facette que ce dernier tentait tant bien que mal de lui cacher. Caderousse ne voulait pas que ce jeune capitaine soit riche, il ne voulait pas le voir évoluer et encore moins avoir une vie paisible, agréable auprès de la femme qu'il aime et à l'abri du besoin. La réussite de Dantès constituait alors un martyr pour ses bourreaux ; ces derniers se plaisaient à le voir dans le manque et dans les difficultés. Ces indices tirés du même chapitre mais à la page 16 témoignent clairement de ceci : « [...] Mais il paraît que tu deviens riche, garçon ? continua le tailleur en jetant un regard oblique sur la poignée d'or et d'argent que Dantès avait déposée sur la table. Le jeune homme remarqua l'éclair de convoitise qui illumina les yeux noirs de son voisin. ». Le jeune tailleur sera tellement bouleversé face à l'aisance et l'avenir plutôt prometteur de Dantès après sa visite en ses lieux qu'il ira directement rencontrer son complice Danglars en vue d'exprimer sans retenue son animosité envers la fierté d'Edmond : « C'est-à-dire qu'il en est insolent ; il m'a déjà fait ses offres de service comme si c'était un grand personnage ; il m'a offert de me prêter de l'argent comme s'il était un banquier. » (CMC, Chapitre II, p.18). Caderousse, avant de subir l'amélioration des conditions de vie de

Dantès, se réjouissait d'être son samaritain, à l'aider et à lui emprunter de l'argent pour les besoins de son père et ses difficultés. Aujourd'hui, Edmond parvient à voler de ses propres ailes au point de lui proposer de l'argent au cas où il en avait besoin ; ce qu'il n'a pas pu digérer. Voilà comment il développe en lui la haine et une malade jalousie envers Edmond et son bonheur. Il rêve d'une seule chose, c'est de le voir chuter, tomber et ne plus se relever. Cet échange entre son collègue et son voisin au même chapitre, page 19, l'expriment clairement :

« [...] Mais maintenant M. **Dantès** n'aura plus besoin de personne, il va être capitaine.
- Bah ! dit Danglars, il ne l'est pas encore.
- Ma foi, ce serait bien fait qu'il ne le fût pas, dit **Caderousse**, ou sans cela il n'y aura plus moyen de lui parler.
- Que si nous le voulons bien, dit **Danglars**, il restera ce qu'il est, et peut-être même deviendra moins qu'il n'est. »

Ce dialogue se termine par la naissance, dans l'esprit de Danglars, d'un violent désir d'unir leurs aspirations dans le but de nuire à la vie de Dantès. Il est désormais en danger et ses bourreaux sont prêts à tout pour l'anéantir et détruire l'éveil de ce bonheur qui l'attend.

La troisième personne est Fernand, neveu de Mercédès. Il gardait sa dent contre Dantès, sous le prétexte que celui-ci le sépare de Mercédès. Fernand ne peut pas supporter que cette dernière le considère comme son frère : « Je vous aime comme un frère, mais n'exigez jamais de moi autre chose que cette amitié fraternelle, car mon cœur est à un autre. » Page 19. À chaque fois qu'il la visite, il invoque la coutume catalane en sa faveur. Comme il sait que tuer Dantès n'est pas une solution pour atteindre Mercédès, il doit trouver une autre issue sans mort brutale. Sa mauvaise volonté l'entraîne vers le café du père Pamphile où avec les autres jaloux de Dantès un complot se tissera avec froideur et haine. Comme l'a dit Stendhal, *La jalousie veut la mort de l'objet qu'elle craint. L'homme piqué est bien loin de là, il veut que son ennemi vive et surtout soit témoin de son triomphe.* (1938, p.144)³². Il rencontre les deux autres ennemis de Dantès. Danglars est jaloux du métier de Dantès, Fernand est hostile à ce dernier pour Mercédès et Caderousse l'envie de s'enrichir. Fernand qui aime désespérément la jeune catalane, n'est pas prêt d'accepter qu'un autre homme que lui profite de ses faveurs. Il ne manque pas de se révolter et de prendre Mercédès par les sentiments afin qu'elle cède à ses caprices sentimentaux. Il ne manque pas de sous-entendre au chapitre III, page 19 de l'œuvre que la mort serait salutaire pour lui rien qu'à imaginer sa vie sans elle : « Eh bien, répétez-le encore, je vous en supplie, répétez-le encore pour que j'arrive à le croire. Dites-moi pour la centième fois que vous refusez mon amour, qu'approuvait votre mère ; faites-moi bien

³²Stendhal (1938). *De l'Amour*, Paris, Cluny.

comprendre que vous vous jouez de mon bonheur, que ma vie et ma mort ne sont rien pour vous. Ah ! Mon Dieu ! Avoir rêvé dix ans d'être votre époux, Mercédès, et perdre cet espoir qui était le seul but de ma vie ! ». Nous y lisons clairement le projet littéraire de Dumas qui, sans se préoccuper de la véracité des faits historiques, décide selon ses aspirations à créer une bulle autour de Mercédès tout en y enfermant volontairement son destin.

Ce caractère fataliste qu'il choisit d'exiger au futur de Mercédès prépare déjà la fin tragique de sa relation avec Edmond qui, depuis les prédictions et désirs de la mère de la jeune catalane, était vouée à l'échec. Mercédès était, depuis la nuit des temps, promise à Fernand et à personne d'autre. Dumas décide de la destinée de cette dernière pour asseoir la satire qu'il fait des mœurs sociétales concernant les mariages d'intérêts, forcés et arrangés afin d'assouvir les besoins de richesse et de bien-être. Ceci transparaît clairement dans les propos de Fernand dans le même chapitre et cette fois à la page 21 : « Oui, je comprends, dit Fernand ; vous supportez patiemment votre misère, mais vous avez peur de la mienne. Eh bien, Mercédès, aimé de vous, je tenterai la fortune ; vous me porterez bonheur, et je deviendrai riche : je puis étendre mon état de pêcheur, je puis entrer comme commis dans un comptoir ; je puis moi-même devenir marchand ! ». Alexandre Dumas, à ce niveau, prophétise et révèle en avance le futur féérique de ce couple destiné à être ensemble malgré l'amour véritable et réciproque entre Dantès et la belle catalane.

2.1.5 Le pouvoir

La première transformation du marin **Dantès**, devenu libre et riche, le porte à se choisir un nouveau nom, à se donner et à exhiber un pouvoir qu'il choisit lui-même de détenir. Le comte de Monte-Cristo est ainsi le seul comte dans toute l'œuvre de Dumas qui n'en soit pas un, et en même temps celui qui l'est plus que tous les autres, se donnant comme il le fait le droit de porter ce titre sans quémander une autorisation supérieure. Si le personnage était aussi républicain que son créateur, on pourrait croire qu'il met en pratique à l'avance pour ses besoins personnels l'arrêt du douze décembre 1831, qui déclarait que tout le monde pouvait s'appeler comte ou marquis. Noble par ses allures, digne de respect pour son énergie et son courage, il est noble car il est supérieur et son titre n'étant dû à aucun privilège, apparaît comme le simple reflet de son être profond. Il est noble car il devrait l'être. Cependant, ce pouvoir personnel, que l'on prend à son gré et dont on dispose selon ses moyens, n'a en réalité pas plus de consistance que celui que l'on hérite de sa lignée. C'est le pouvoir de l'apparence, que l'on consent à vous donner parce que vous vous l'octroyez, et qu'on n'exerce que tant que les autres – objets nécessaires de ce pouvoir – ne vous

contesteront pas efficacement le droit de l'exercer. Monte-Cristo se fait comte et parvient à le demeurer, soutenu par son indispensable richesse. Andréa Cavalcanti, incapable de s'affirmer seul, est fait vicomte par lui et ne le restera que tant que cela rendra service à Monte-Cristo, s'écroulant quand son pouvoir fictif cesse d'être soutenu par celui, bien réel, de son protecteur.

Le pouvoir des apparences est le moteur de la société entière, une société où personne n'est vraiment ce qu'il prétend être, où les masques du Carnaval cachent d'autres masques encore, et où on prend fidèlement pour de l'or tout ce qui fait semblant de briller, sachant fort bien qu'il suffit de gratter la mince couche superficielle pour trouver la matière la plus vile sous l'illusion de la richesse et de la responsabilité. L'action de Monte-Cristo - action de dévoilement on l'a vu - vise toute entière la mise en lumière de cette fausseté. Pour révéler l'illusion, il en crée de nouvelles, il fabrique de toutes les pièces un noble italien - que les Parisiens naïvement avides s'empresseront de promouvoir, en faisant au moins un prince - afin de le démonter quand bon leur semblera, détruisant avec lui tous ceux que leur avarice aura poussé à mêler leurs vies et leurs fortunes à la sienne. Dans ce siècle, il est donc clair de comprendre que Dumas présente son étouffement et sa déception à vivre dans un pays qui privilégie, non pas l'amour ni l'être humain, mais les apparences, le pouvoir et la richesse. Il utilise Dantès dans sa peau de Grand Seigneur que lui offrent les richesses acquises inopinément en vue de dénoncer les travers du pouvoir. C'est un homme riche, automatiquement, détenteur d'un grand pouvoir qui soumet tout le monde à ses faveurs. Il est, à cet effet, libre de décider du destin des autres et de leur vie selon ses aspirations. C'est ce que Dantès fera de tous ceux qui l'entourent en vue d'atteindre son objectif. Il usait de quiconque quand il le souhaitait pour faire avancer son projet de vengeance et tous ne constituaient que des jouets ou pièces déterminantes pour accéder à son but.

L'étude de ces thèmes majeurs de l'œuvre prouve à suffisance la subjectivité de Dumas qui profite de l'Histoire pour faire parler son for intérieur, pour relever les insuffisances d'une société dans laquelle il étouffe. Dantès, dans lequel il s'identifie et s'assimile, est le prototype de son être révolté et fatigué de ces injustices et de ces mœurs rétrogrades qui détruisent les hommes et qui ont été à l'origine de l'entreprise un peu plus décisive et cruelle d'Edmond Dantès : une sorte de cri à l'humanité contre ces institutions déshumanisantes et malsaines qui réduisent l'être humain à un pantin.

Alfred de Vigny, dans son œuvre *Cinq-Mars* ou *Une conspiration sous Louis XIII* n'a non plus retranscrit l'Histoire de manière fidèle sans y mêler ses sentiments, ses combats et sa

subjectivité. Ainsi, nous constatons également qu'il s'est véritablement impliqué dans de nombreux aspects de son écriture tout comme dans le traitement des thèmes. Vigny ne manquera pas de mettre particulièrement en avant certaines thématiques comme la politique, l'amitié, l'amour, la mort et même la révolte.

2.1.6 La politique

Alfred de Vigny laisse explicitement entrevoir cette grande thématique de son œuvre au niveau de la formulation du titre : *Cinq-Mars ou Une conjuration sous Louis XIII*. L'on saisit, d'emblée, la portée politique et même les préoccupations de l'auteur sur ce domaine et précisément durant le règne de Louis XIII. Le contexte de production de cette œuvre en dit d'ailleurs long à ce sujet dans la mesure où il nous fait comprendre que Vigny a vécu très amèrement les tares et les injustices des régimes politiques en place et c'est ce qui a été à l'origine de son écriture. À cet effet, il ne serait pas précipité pour nous de certifier l'influence que ces événements ont eu sur son œuvre. Le récit historique d'Alfred de Vigny, comme l'affirme Pierre Flottes, renferme un sens profond qui est double. D'une part, nous constatons que son œuvre propose une théorie de la Révolution qui stipule que la monarchie a péri parce qu'elle a ruiné la puissance de la noblesse considérée pourtant comme son meilleur appui. D'autre part, Vigny affirme la vanité de l'action politique et la chimère du pouvoir, dont les détenteurs ne sont que des jouets entre les mains de la Fatalité. Nous y voyons un Roi d'une faiblesse avérée et même suspecte qui se laisse manipuler et écraser par son ministre. Sans personnalité ni autorité il règne sous l'ombre étouffante de Richelieu qui fait la pluie et le beau temps en France. C'est pour cette raison que les attitudes de Louis XIII sont décrites dans l'œuvre par un lexique fort péjoratif traduisant clairement sa faiblesse.

Louis XIII est un « jouet », un « joujou » avec lequel Richelieu s'amuse pour assouvir ses projets machiavéliques, inhumains et égoïstes. C'est donc ce climat d'asservissement de la société que prône l'effacement du Roi que Vigny ne tolère pas et dénonce fortement dans son récit. Cela hisse ce thème de la politique au premier plan des inquiétudes de l'auteur. Thématique déterminante en ce sens où elle permet à Vigny d'exprimer son rejet, son insatisfaction et surtout son amertume envers la monarchie absolutiste dont fait preuve le Cardinal Richelieu. C'est ce que nous lisons dans ces déclarations de Cinq-Mars : « La Reine, Monsieur, la Noblesse et les Parlements sont de notre parti ; et c'est une affaire fait dès que Votre Majesté ne s'oppose plus. On a proposé de faire disparaître Richelieu comme le maréchal d'Ancre, qui le méritait moins que lui. » page 325. Nous constatons avec ces affirmations que le Cardinal représente le principal ennemi de tous et même de la Noblesse.

Cela justifie davantage la satire que Vigny fait de la politique de ce couple (Richelieu et Louis XIII). D'où la révolte de l'auteur qui transparaît clairement dans la description noire qu'il fait du ministre tout en reposant entièrement le combat de Henry d'Effiat et des autres membres de la Noblesse sur ce bourreau. Autrement dit, la mauvaise graine qu'il fallait à tout prix éradiquer de la gouvernance française sous le règne de Louis XIII était Richelieu. Il était détesté et rejeté de tous car le peuple était conscient que toute la tyrannie mise en œuvre dans la société relevait du Ministre. Ce que justifie cette description de Vigny à la page 469 de l'œuvre : « Le ministre, contre sa coutume, avança sa tête décharnée hors de la tribune, et salua l'assemblée d'un air qui voulait être gracieux. Cette grimace n'obtint de réponse qu'aux loges ; le parterre fut silencieux. Richelieu avait voulu montrer qu'il ne craignait pas le jugement public pour son ouvrage et avait permis que l'on introduisît sans choix tous ceux qui se présenteraient. ». Ce passage montre clairement la haine que ressent le peuple vis-à-vis de Richelieu qui, armé d'hypocrisie et de froideur, le laisse indifférent. C'est tout comme les cris de révolte de ces mamans effondrées par la cruauté du Cardinal à la page 251 : « Nous sommes des mères de famille ruinées par Richelieu : Mort au Cardinal ! ».

Louis XIII n'a pas laissé un souvenir de premier plan dans l'Histoire, éclipsé par son principal ministre. Il avait parfois des problèmes avec le Cardinal mais il l'avait peur de l'affronter, de lui dire exactement ce qu'il pense de ses mauvaises actions de peur que son ministre l'abandonne et cesse de travailler pour lui. Il lui était tellement redevable. Ce qui est exprimé à la page 204 de l'ouvrage : « Irrité profondément contre son ministre, mais ne se dissimulant pas qu'il lui devait le succès de la journée [...] il était combattu entre le désir de lui parler et la crainte de faiblir dans son mécontentement. ». Vigny met en avant cette thématique en vue de décrier cette forme de gouvernance où la gestion du peuple repose sur des élans capricieux et égoïstes venant d'un homme sadique et froid qui pourtant était un Abbé. C'est pourquoi, se servant et en se substituant à Effiat, Vigny s'appuie sur cet épisode de l'Histoire française pour approuver cette belle entreprise du jeune marquis qui, voyant tout le mal que faisait Richelieu à la société, décida avec l'appui de l'entourage du ministre et même du Roi, de débarrasser la France de sa dictature rigide et infernale.

Alexandre Dumas n'a pas pu rester de marbre face aux injustices faites au peuple français et à son égard au XIX^{ème} siècle, moment de la publication de son œuvre *Le Comte de Monte-Cristo*. S'étant battu pour une gérance visant le bien commun, la justice, la liberté et le progrès, il s'est vite rendu compte de la sournoiserie du Roi qui, loin d'être un homme providentiel, ne militait nullement pour l'émergence de la nation et encore moins pour la

liberté politique de la France. Déçu et indigné envers cette régence égoïste et inhumaine, il ne manquera pas de dévoiler, aux yeux de tous, les limites de la politique en place en France. Entre les mains des puissances de l'argent, du leadership et du judiciaire, la France, transformée en un être froid, plongeait le peuple dans une profonde détresse. Les plus forts étant les hommes riches et hauts placés dans la société. Ces derniers jouissant de tout le pouvoir nécessaire et de tous les privilèges que leur offraient leur statut. La justice étant toujours de leur côté. Et écraser les plus faibles passaient bien sûr sous silence. Ce qui nous fait penser au fabuliste **LAFONTAINE** dans « Le loup et l'agneau ». Fable qui lui a permis de révéler les affres des systèmes en place dans la politique française. C'est pourquoi, Dumas, pour libérer le peuple et la France de l'irrationnalité du Roi, créera un justicier ayant pour objectif de débarrasser la société des épines qui l'empêchent d'émerger et de prendre un meilleur envol.

Il nous fera donc vivre l'histoire d'une politique où pour mieux régner, il faut diviser. C'est ce que nous verrons avec la lutte incessante entre Les Royalistes et Les Cardinalistes. Cet échange assez houleux entre Villefort et la Marquise de St-Méran au Chapitre V en dit long au sujet de cette bataille. À la Marquise de s'adresser au royaliste Villefort en relevant que : « Les bonapartistes n'avaient ni votre conviction, ni votre enthousiasme, ni votre dévouement. ». Observation à laquelle son interlocuteur ne manque de préciser que : « Oh ! Madame, ils ont du moins quelque chose qui remplace tout cela : c'est le fanatisme. Napoléon est le Mohamet de l'Occident ; c'est pour tous ces hommes vulgaires, mais aux ambitions suprêmes, non seulement un législateur et un maître, mais encore c'est un type, le type de l'égalité. », page 47. En d'autres termes, Napoléon serait le prototype de l'égalité et dont les ambitions démesurées profiteraient davantage à la notoriété de la France. Avis qui, bien évidemment, ne sera pas partagé par la Marquise de St-Méran. Voilà la raison pour laquelle chaque partie, à l'ère de régence de son leader, est mise en avant, fait la loi et jouit de tout privilège. C'est ainsi que Dantès, accusé de Bonapartiste lors de la régence du Roi Louis XVIII, sera jeté en prison sans aucune forme de procès. Car il était un ennemi de la nation et donc un conspirateur et traître. Son ami Morrel tentera de plaider pour lui bien que reconnaissant les limites de sa démarche. C'est ce que justifie cet extrait du Chap V, page 44 : « Je vous dirai cela tout à l'heure. Danglars ; je vais tâcher de parler à M. de Villefort et d'intercéder près de lui en faveur du prisonnier. Je sais bien que c'est un royaliste enragé mais, que diable ! tout royaliste et procureur du roi qu'il est, il est un homme aussi, et je ne le crois pas méchant ». Autrement dit, la politique en place sur le plan judiciaire n'a que faire de

la culpabilité ou non d'un détenu pour l'emprisonner ; mais s'intéresse plutôt à son appartenance à un parti politique. Si Dantès avait été Royaliste, il est clair qu'i n'aurait pas subi ce sort et c'est bien-sûr, le motif pour lequel ses bourreaux l'ont traité d'« agent bonapartiste » à la page 31 du même chapitre. Ces extraits tirés de l'œuvre nous présentent clairement cette politique à deux visages, dénuée de bon sens et manipulatrice. Seuls les intérêts comptent et non l'épanouissement ni le bien-être du peuple qui, plutôt, se noie dans la misère et les abus de la part d'une mauvaise gouvernance.

2.1.7 L'amitié

Contrairement à Alexandre Dumas, Vigny nous présente un autre visage de l'amitié ; non pas saugrenue, fourbe et hypocrite comme avec les prétendus amis de Dantès, mais plutôt pure, dévouée, profonde, fraternelle et sincère.

De Thou est décrit dans l'œuvre comme un ami fidèle, à l'écoute et disponible. Il ne nourrit aucun sentiment néfaste envers son Henri d'Effiat et ce, malgré sa posture auprès du Roi et ses ambitions démesurées. Il sera plutôt un conseiller et un protecteur pour Cinq-Mars; luttant de toutes ses forces pour éviter qu'arrive le pire à son ami. Un ami, « favori du Roi Louis XIII » mais qu'il n'enviera ni ne jalouera jamais, même pas en pensée. De Thou est le prototype de la vertu par les sentiments nobles et son attachement sincère envers son ami qu'il suivait aveuglément et ce, même dans des situations qu'il n'appréciait guère. C'est le cas de la naissance des sentiments d'ambition et de conjuration dans le cœur de son protégé qu'il n'apprécia guère et qu'il tenta en vain de faire disparaître. Son meilleur ami était déjà pétri d'envies qui allaient à l'encontre de ses principes de vie et de ses valeurs, mais pour lui, il était prêt à les subir et à les accepter. Rien n'était au-dessus de sa fraternité avec Cinq-Mars et rien n'était donc véritablement abject pour le séparer de son ami et de lui tourner le dos. C'est ce qui est visible dans cette réponse de De Thou à la page 231 du roman : « Mon ami, reprit-il avec gravité, cette agitation peut vous faire mal ; ne continuons pas sur ce sujet ; ne mêlons pas Dieu et le Ciel dans nos discours, parce que cela n'est pas bien, et mettez vos draps sur votre épaule, parce qu'il fait froid cette nuit. Je vous promets, ajouta-t-il en recouvrant son jeune malade avec un soin maternel, je vous promets de ne plus vous mettre en colère par mes conseils... ». S'il ne parvenait pas à le dissuader, il ne pouvait qu'accepter de le suivre ; mais jamais l'abandonner. Cinq-Mars était déterminé à mener à bien ses ambitions, non seulement par amour pour la jeune Marie de Gonzague, mais aussi pour sa profonde haine envers le Ministre Richelieu. Sa détermination n'échappa point à son confident qui, malgré ses valeurs chrétiennes, choisit délibérément de suivre totalement son préféré. C'est toujours à la page

231 qui le dit sans contrainte : « C'est bon, c'est bon, dormez, répéta le conseiller ; si vous ne vous arrêtez pas, alors je continuerai avec vous, quelque part que cela me conduise. ». Voilà une amitié qui parvient à faire taire la Crainte de Dieu chez De Thou qui, sans effort, fait preuve d'une dévotion aveugle envers un être humain.

Pour son ami Effiat, il était prêt à tout pour le protéger de quelques peines et douleurs que ce soit. Il n'hésite pas à lui présenter des excuses malgré qu'il n'eût nullement tort et ne cherchait qu'à le ramener à la raison : Il s'agit là d'une coloration et d'une expression palpable du caractère romantique d'Alfred de Vigny. Nous y voyons une véritable mère poule, suivant et défendant son poussin contre tous et par-dessus tout. C'est ce que révèle clairement cet extrait de la page 199 : « En ce moment il vit arriver son ami M. De Thou, qui, inquiet ce qu'il était resté en arrière, le cherchait dans la plaine et accourait pour le secourir s'il eût fallu ». Vigny, au travers de cette grande amitié entre le personnage éponyme et De Thou laisse parler ses émotions, sa subjectivité et ses sentiments. Son regard optimiste et rempli d'espoir concernant les relations humaines et la société dictent son écriture et se révèlent sur l'esprit du sacrifice de De Thou et de Cinq-Mars ; chacun ne reculant devant rien pour protéger et sauver l'autre.

Très loin du regard pessimisme que jette Dumas sur les relations humaines en France, guidées par le capitalisme, la jalousie et l'hypocrisie ; Vigny nous plonge plutôt dans une amitié extraordinaire, hors du commun et frisant l'idéal. De Thou, tout comme Cinq-Mars n'approuve pas toujours les décisions et attitudes de son protégé mais il renonce à sa vie, à sa philosophie et à son être pour lui. Impossible de voir l'un sans l'autre et encore moins de toucher à l'un sans blesser l'autre. Cela se lit dans cette affirmation de De Thou à la page 299 : « Monsieur, reprit le conseiller, je crois pouvoir m'engager sur l'honneur à faire ce que fera M. le Grand ; nous sommes inséparables. ». Tous deux, unis par cette forte amitié dépassant l'entendement, sont officiellement mêlés au complot visant à défaire la France de la cruauté de Richelieu. De Thou y prend part parce que son destin est lié à celui d'Effiat, pourtant ce dernier se battra pour sauver son ami de la fin tragique méritée pour avoir osé comploter contre « l'éminentissime » Cardinal Richelieu. Cinq-Mars ne parviendra pas à innocenter son cher De Thou et leur condamnation prononcée, ils mourront le même jour dans de conditions inhumaines et effroyables. Vigny ne met pas fin à leur noble amitié car morts pour la même cause et le même jour, l'on ne cessera jamais de parler d'eux et de commémorer une amitié particulière et pratiquement parfaite.

2.1.8 La révolte

Un autre thème transparait lors de la lecture de cette œuvre : La révolte. Vigny, au travers des actions et des échanges des différents personnages de l'œuvre, dévoile sa rancœur, son animosité et même son acrimonie envers le système en place. Il n'est pas satisfait de la gouvernance du couple Richelieu/Louis XIII. C'est un règne qui n'a apporté que tourments et traumatismes à la nation entière. Il est clair que d'après la description fort péjorative qu'il fait du Cardinal, il n'approuve pas ses actions et en fait le principal ennemi de la France. Visiblement, tout le monde l'avait en horreur et ne souhaitait que sa mort. Cet extrait de la page 311 nous renseigne davantage à cet effet : « Personne n'était déçu complètement par les souffrances affectées du ministre : nul n'était touché de cette hypocrite agonie, qui avait trop souvent trompé l'espoir public, et l'éloignement n'empêchait pas de sentir peser partout le doigt de l'effrayant parvenu ». Le peuple ne souhaitait qu'une seule chose : se débarrasser du Cardinal Richelieu qui, malgré sa casquette d'homme de Dieu, faisait preuve de cruauté, de tyrannie et de sadisme envers le peuple.

Notons toutefois que Vigny avait pour meilleur appui la noblesse comme l'a si bien souligné Pierre Flottes ; cependant, l'Histoire nous fait comprendre que Richelieu va détruire la puissance de la noblesse et lui imposer sa nouvelle vision. Il optera pour une noblesse sans Châteaux, sans guerres civiles et sans influence politique. Ceci ne va pas plaire à la classe nobiliaire et c'est ainsi que de nombreuses révoltes se manifesteront. Le thème de la révolte se dessine à travers la haine que Vigny porte au personnage Richelieu, Père Joseph, Laubardemont, qui, sont décrits de manière dépréciative. Cet état de choses justifie la présence de tout un chapitre intitulé « L'Émeute » où Vigny manifeste sa déception envers le règne, tant du Roi que du Cardinal. Un soulèvement est décrit dans ce chapitre opposant les Cardinalistes aux Royalistes, c'est-à-dire les partisans du Roi et ceux du Cardinal. Ce n'est pas parce que Richelieu a semé une profonde animosité en Vigny qu'il applaudirait les travers gouvernementaux de Louis XIII. C'est pourquoi cette guerre de clans prouve à suffisance son impartialité : « As le ministre ! vive le Roi ! vive MONSIEUR et monsieur le Grand ! À bas les bas rouges ! » De l'autre : « Vive son Éminence ! vive le grand Cardinal ! Mort aux factieux ! vive le Roi » page 248.

Vigny terminera son récit en incriminant davantage le Cardinal et le Roi, tous deux étant la cause de la ruine du jeune Effiat. Louis XIII va demeurer sous la domination de son ministre et incapable de prendre des décisions qui lui incombent. Sans lever le doigt ni s'insurger contre la condamnation de son ami Cinq-Mars, il le laissera lâchement entre les

mains de Richelieu qui, avec satisfaction, le fera mourir. Ceci explique la révolte de l'auteur qui s'insurge contre une régence abandonnée entre de mauvaises mains : un Roi sans personnalité ni autorité, un régent sans réel pouvoir, un homme d'État sans foi ni lois, un Chef lâche, faible et manipulable, incapable de se défaire d'un Ministre machiavélique et égoïste. C'est ce que sous-entend l'auteur avec ces dernières paroles de Montrésor après la narration qu'il fit de la mort des deux héros : « J'abandonne pour toujours le service du lâche prince qui nous a trahis » page 485.

2.1.9 La mort

Dans l'œuvre d'Alfred de Vigny tout comme dans celle de Dumas, ce thème est très récurrent et se rapporte dans la plupart des cas aux personnages Richelieu et Dantès. En fait, Vigny fait du Cardinal un homme avide de sang qui prend plaisir à tuer de nombreux innocents sans regrets. C'est le cas d'Urbain Grandier. Nous pouvons comprendre désormais la raison pour laquelle Vigny s'est longuement attardé sur cet épisode. Il voulait, à travers la description des sentiments de Cinq-Mars, témoin de cette injustice, montrer la cruauté et la méchanceté de Richelieu. Toutes les morts dont il est question dans l'œuvre sont le fait du Cardinal. Nous pouvons citer la mort du Comte de Chalais, de Luynes, de Cinq-Mars, de De Thou, etc. Autrement dit, le thème de la mort est utilisé par Vigny pour dévoiler les conséquences d'une mauvaise gouvernance et d'un système politique limité et inapproprié. L'on ne saurait souhaiter destituer un régent lorsqu'il fait un travail satisfaisant. L'existence de toutes ces conjurations sous Louis XIII prouve à suffisance que le peuple subissait les affres de la mal-gouvernance et des caprices du Prince. Il fallait s'en débarrasser en éliminant particulièrement le vrai et l'unique bourreau : Richelieu, car tous savaient que c'est lui qui tient les rênes et étouffe le Roi. Sans lui, les choses auraient pu être meilleures.

C'est pour cette raison qu'Alfred de Vigny choisit délibérément un autre canal pour faire part de la mort de ceux qu'il avait choisi comme justes : la lettre. Une lettre de Montrésor dans laquelle il décrit la mise à mort de Cinq-Mars et de son fidèle compagnon De Thou. Cette mort n'est pas approuvée par Vigny et encore moins par le peuple. À cause de ce qui précède, il opte pour le silence et la distance tout en laissant un personnage de l'œuvre relater les circonstances de la mort de ses deux héros ; ceux-là, qui luttaient pour de nobles causes, dignes d'humanisme et symbole de leur profond amour pour la nation et le prochain. Plusieurs autres morts s'ajoutent au palmarès froid et sanguinaire du « vieux chat³³ » sous le regard meurtri de la population : « Un cri effroyable du peuple, jeté de la place, des fenêtres,

³³ *Cinq-Mars ou Une Conjuration sous Louis XIII*, page 247.

et des tours, m'avertit qu'elle était retombée et que la tête avait roulé jusqu'à terre ; [...] le peuple poussa un long gémissement et s'avança en criant contre le bourreau. » Pages 484-485. Le peuple essaie, tant bien que mal, d'exprimer leur inimitié face à une telle injustice. Ainsi, loin d'être des traîtres pour la nation, ils sont considérés par tous comme des martyrs, des héros : « [...] puis, s'agenouillant, il baisa le sang de Cinq-Mars, comme celui d'un martyr, et devint plus martyr encore lui-même » page 485. Vigny amplifiera davantage son idéalisme en assimilant la mort de son héros à celle de Jésus-Christ, un sacrifice pour les siens, une mort salvatrice. Nous établirons la similitude des propos de Cinq-Mars avec ceux du Christ durant sa passion : « Ne pleurez point, leur disait Cinq-Mars, les larmes sont inutiles ; mais plutôt priez Dieu pour nous, et assurez-vous que je ne crains pas la mort. » page 452.

Avec Alexandre Dumas, nous constatons que le retour triomphant des enfers de Dantès est galvanisé par le besoin effréné de vengeance. Vengeance inspirée et incitée par son parrain l'Abbé Faria qui, en reconstituant les faits de son histoire, lui a fait clairement comprendre la supercherie, le traquenard monté de toute pièce par ceux qu'il croyait être ses amis. La rage de cette terrible trahison lui a permis de triompher les enfers afin d'accomplir froidement sa vengeance. Il en avait contre Villefort, Caderousse, Danglars et Fernand dont il fut le principal auteur de leurs fins tragiques sans se salir personnellement les mains. Il va profiter de sa richesse, de son charme et de son pouvoir pour manipuler les uns et les autres, créant ainsi des suicides et des meurtres pour son seul intérêt. Il profita ainsi de la cupidité de Mme de Villefort, avide de richesse, pour éliminer toute la famille de ce procureur qui l'avait jadis expédié en enfer sans aucune forme de procès. Elle visait toute la richesse de M. Noirtier et était prête à se débarrasser de toute personne qui empêcherait son fils d'obtenir la cassette de son grand-père. C'est alors que le Comte lui expliquera avec minutie, constatant l'intérêt dont elle faisait preuve, les différentes manières, étapes et procédures pour empoisonner à mort quelqu'un sans que l'on découvre la trace de cette substance nocive. Il parlait là du crime parfait.

Dantès utilisera la faiblesse de Mme de Villefort pour tuer toute la famille de Villefort. Elle optera pour l'empoisonnement progressif de chaque membre de la famille afin que toutes les richesses profitent à son unique fils : « Valentine, en reconnaissant sa belle-mère fut saisie d'un frisson aigu qui imprima un mouvement à son lit [...] Elle acheva de vider dans le verre de Valentine le contenu de la fiole. » page 1052. Fort heureusement, l'ami de Dantès, Maximilien était amoureux de cette dernière et put l'extirper du projet de mort ficelé par le Comte. Il se débarrassa toutefois de tous ses ennemis : le suicide de Fernand, la folie de

Villefort, l'assassinat de Caderousse et la repentance totale de Danglars. C'est un récit très coloré de sang.

Dumas, à travers ce thème, tourne en dérision la supposée grandeur de la classe nobiliaire. La prétendue intégrité de cette classe sociale se résume à la criminalité, à l'adultère, à la tromperie, aux mariages d'intérêt et forcés. C'est ce que décrie Alfred de Vigny dans son œuvre par le thème de l'amour. L'amour de cette classe supérieure qui ne tient pas compte des sentiments de leur progéniture mais de ses intérêts égoïstes et capitalistes. Seuls le pouvoir et l'argent demeurent les maîtres mots. À cet effet, nos deux auteurs se réapproprient l'Histoire pour présenter aux yeux du monde cette facette nauséabonde des mœurs françaises. Ils mettent ainsi en exergue autant la subjectivité que les objectifs de leur écriture. Vigny le précise encore en ces termes de la Reine à la page 400 : « Mais rien ne vous lie ; vous vous êtes plus qu'acquittée envers lui en refusant, durant plus de deux années, les mains royales qui vous étaient présentées. Eh ! Qu'a-t-il fait, après tout, cet amant si passionné ? Il s'est élevé pour vous atteindre ; mais l'ambition, qui vous semble ici avoir aidé l'amour, ne pourrait-elle pas s'être aidée de lui ? Ce jeune homme me semble être bien profond, bien calme dans ses ruses politiques, bien indépendant de ses vastes résolutions, dans ses monstrueuses entreprises, pour que je le croie uniquement occupé de sa tendresse. Si vous n'aviez été qu'un moyen au lieu d'un but, que diriez-vous ? ». La Reine, considérant profondément la bien-aimée de Cinq-Mars comme sa propre fille, veille scrupuleusement à son bien-être et à son avenir. Et pour elle, son amour pour Cinq-Mars n'est que ruine et perdition. Son bonheur est entre les mains du Roi de Pologne, malgré que Marie lui avoue aimer éperdument Henri d'Effiat. Vigny choisit une fin tragique pour Cinq-Mars tout en optant pour le mariage de Marie avec le Roi de Pologne tel que cela est observé dans les mentalités capitalistes.

2.2 IDÉALISATION DES FAITS HISTORIQUES CHEZ ALFRED DE VIGNY

Vigny l'affirme clairement dans la préface de la réédition de son roman, en 1829 : selon lui, la littérature a pour fonction de transfigurer le matériau historique en une leçon morale utile à l'édification du lecteur ; elle peut donc s'affranchir de la réalité des faits afin que la signification profonde de l'Histoire apparaisse de façon intelligible. Il opère ainsi, dans Cinq-Mars, une recomposition de la chronologie. Il est question de placer la conscience morale de son héros au centre de l'épisode frappant du procès Du Loudun. Ceci est la preuve éclatante de l'immoralité du gouvernement de Richelieu, et la légitimation du bien-fondé de la

mission de Cinq-Mars, déclaré coupable de haute trahison, mais élevé au rang de valeureux croisé au service de Dieu.

D'emblée et de manière générale, notons que la recomposition des faits, dans cet ouvrage, éclate de façon flagrante dès le début de l'intrigue, qui restitue des événements distants de plusieurs années. Les premiers chapitres rendent contemporains l'ascension de Cinq-Mars à la cour, en 1639, et le procès de Loudun, qui s'est en réalité déroulé cinq ans avant, en 1634, alors que le personnage historique n'avait que quatorze ans et qu'il ne s'est pas rendu dans cette ville à cette époque. Ainsi, dans la diégèse, le jeune Cinq-Mars passe par Loudun sur la route qui va le mener auprès du roi. C'est cet événement qui motive, très largement, sa décision de conspirer contre Richelieu. L'idée que Vigny exploite par ce réagencement des faits s'appuie sur le complot de Cinq-Mars. Il le décrit ailleurs dans ce roman comme un petit intrigant voulant se venger du Cardinal par pur dépit³⁴. C'est une véritable croisade religieuse, visant à reconquérir les valeurs dévoyées par un pouvoir machiavélien, qui instrumentalise l'Église à des fins politiques. Le chapitre I avait mis en scène la relation amoureuse, sur le modèle courtois, du jeune homme et la noble Marie de Gonzague, future reine de Pologne. Il sanctifiait son ambition par le désir de se montrer digne d'elle et de pouvoir l'épouser ; le chapitre II va lui indiquer quel combat il doit mener pour servir la cause du Bien. Placé en tête du roman, Chapitres de II à V, l'épisode de Loudun oriente profondément l'axiologie à l'œuvre dans l'ensemble de l'intrigue. Il exhibe les mensonges éhontés et les manipulations orchestrées par les sbires de Richelieu, et jette d'emblée l'opprobre sur le gouvernement amoral d'un cardinal envahi par l'hybris, qui déclarera plus loin être « trop fort pour se servir du Ciel » (*Cinq-Mars*, 416), mais qui assure encore son emprise sur le peuple et le roi en se réclamant de la Loi divine. La narration du dernier grand procès en sorcellerie française, qui défraya la chronique à cette époque, est l'occasion d'insister sur la corruption du régime et la double usurpation qu'elle commet : usurpation temporelle, puisque Richelieu, cet « orgueilleux petit vassal » (*Cinq-Mars*, 39), règne à la place du roi ; usurpation spirituelle, puisque la parole de l'Église est détournée au profit d'un projet politique qui trahit profondément les enseignements christiques. Pour

³⁴Par exemple, Jules Michelet le décrira dans son *Histoire de France* comme « joli, fantasque, vicieux [...] fou et traître [...] enfant gâté » (tome XII [1858], Paris Edition des Équateurs, 2008, pp. 168-170), dont les motivations sont avant tout la vengeance : « Cinq-Mars, chassé par Richelieu du Conseil, et avec outrage, pleurait et sanglotait, et ne songeait qu'à le faire tuer » (p.175). Michelet condamnera sa conspiration comme « criminelle » et relevant de la haute trahison, puisqu'elle s'appuyait sur une alliance avec l'Espagne, avec qui la France était en guerre (p.177). Michelet, aux antipodes de Vigny, précise sa pensée : « On croyait à tort que la guerre c'était Richelieu, que l'Espagne voulait la paix [...]. Ils ne sentirent pas assez, sans doute, que la France eût péri sans cette violente dictature » (p.176).

prouver la culpabilité d'Urbain Grandier, le prêtre soupçonné de connivence avec le diable et d'avoir permis la possession démoniaque de plusieurs nonnes, les stratagèmes les plus grossiers sont utilisés – « momeries » (*Cinq-Mars*, 80) sanglantes, « indigne comédie » (*Cinq-Mars*, 81) qui culmine au moment où l'on présente à l'accusé, sur le bûcher, une croix de métal chauffée à blanc (supercherie que le public bien évidemment ignore), et où l'on prend acte, comme preuve de son impiété, de l'inévitable mouvement de recul du malheureux.

Il est donc clair que la lecture de cet épisode primordial de l'Histoire française laisse entrevoir une vive coloration émotive de la part de l'auteur. Ancré dans le romantisme, Vigny va laisser parler son cœur, ses sentiments et ses émotions face aux travers de la société française. Comme présenté dans le chapitre précédent, il est clair que *Cinq-Mars ou Une conjuration sous Louis XIII* respecte les grandes lignes historiques, mais y rajoute tout de même des éléments révélés en partie dans la correspondance des différents protagonistes dont celle restituée au niveau des annexes. Nous avons tous constaté l'implication de l'auteur dans la relation entre Cinq-Mars et Richelieu, la découverte du complot et l'exécution des deux amis.

Entre les mains de Vigny, Cinq-Mars devient un martyr, un vrai héros romanesque et romantique. Il décrit ses relations d'enfance puis d'amour avec Marie de Gonzague, le déchirement de son cœur quand celle-ci est promise au Roi de Pologne. La Reine ne manquera pas de lui envoyer une lettre pour le supplier de laisser sa fille chérie épouser le Roi de Pologne : « Je vous fais cette lettre pour vous conjurer et prier de rendre à ses devoirs notre bien-aimée fille adoptive et amie, la princesse Marie de Gonzague, que votre affection détourne seule du royaume de Pologne à elle offert. » page 408. Ces paroles de la Reine sont exploitées par Vigny davantage pour coller une noble cause à la mort de Cinq-Mars et faire de lui un être juste et louable. Cela se justifie à travers la réponse fort émotive et pathétique de Cinq-Mars à cette lettre de la Reine : « Madame, Marie de Gonzague étant ma femme ne peut être reine de Pologne qu'après ma mort ; je meurs » page 409. La déception amoureuse causera, selon l'auteur, la déchéance d'Effiat et ainsi la fin de son projet qui n'avait plus d'importance sans la présence de la belle Marie à ses côtés : « Pour elle je fus courtisan ; pour elle j'ai presque régné en France, et c'est pour elle que je vais succomber et peut-être mourir » page 304. Sa vie et son destin ne dépendaient que de Marie de Gonzague ; tous ses agissements et ses décisions lui étaient inspirés de ce grand amour qu'il voulait mériter à tout prix et à tous les prix. Le romantisme, s'épanouit ainsi au moyen de cette histoire d'amour en influençant les réelles intentions de Cinq-Mars et déformant par ricochet la réalité des faits.

Ce qui précède justifie la description élogieuse et méliorative que fait le romancier du personnage auquel adhèrent ses pensées et objectifs. Pour lui, il y'avait un grand fossé qui séparait Henri d'Effiat de Richelieu. Le premier étant l'éthique en personne, ce jeune homme qui, comme Jésus, se livra et sacrifia délibérément pour le peuple, pour la survie et le bien-être des siens. Cinq-Mars arbore avec Vigny une image, loin d'être vicieuse et colorée d'ambitions égoïstes mais d'une grande vertu. Ce n'est pas le cas de Richelieu pour qui le lexique s'avère véritablement dépréciatif : « le Cardinal ; cet orgueilleux petit vassal nous regarde comme de vieux portraits de famille » page 39 ; « Une bouche presque sans lèvres, et nous sommes forcés d'avouer que Lavater regarde ce signe comme indiquant la méchanceté à n'en pouvoir douter » page 122 ; « [...] comme un vieux loup qui, rassasié de victimes et engourdi par l'âge, contemple dans la plaine le ravage du lion sur un troupeau de bœufs qu'il n'oserait attaquer ; de temps en temps son œil se ranime, l'odeur du sang lui donne de la joie et, pour n'en pas perdre le goût, il passe une langue ardente sur sa mâchoire démantelée » page 187. Vigny en fait une description très noire, faisant du complot d'Effiat une marche pour la libération de la France des mains de ce tyran. C'est pourquoi il s'attellera à prouver que les souffrances du peuple n'étaient nullement causées par le Roi Louis XIII mais plutôt par le Cardinal. C'est donc Richelieu qui est la plaie dont la France doit se débarrasser : « Oui, Monseigneur, reprit l'orateur ; et ici ce n'est pas Paris seulement, c'est la France entière qui vous supplie avec nous de vous décider à la délivrer de ce tyran ; tout est prêt ; il ne faut qu'un signe de votre tête auguste pour anéantir ce pygmée, qui a tenté l'abaissement de la maison royale elle-même » pages 256-257, c'est un bourreau pour le peuple, un être sanguinaire et machiavélique. Et la seule prière du peuple est de le voir mourir le plus tôt possible : « [...] et portant, comme un drapeau, un de ces animaux pendu au bout d'une perche et enveloppé dans un lambeau rouge, figurant ainsi le Cardinal, dont le goût pour les chats était connu généralement. » page 250.

L'écrivain s'attaque davantage à la double casquette de Richelieu qui, en qualité de Cardinal se fait davantage connaître dans l'Histoire, non pas comme un homme de Dieu, mais surtout comme un des pires hommes d'état. Au regard de tout ceci, nous constatons que Vigny revendique cette liberté nécessaire au roman pour qu'il donne à l'Histoire un sens plus élevé. Il s'agit au fond d'une réflexion sur la décadence de la monarchie que la faiblesse de Louis XIII, l'aristocratie de Richelieu fragilisent et que la Révolution abattra. Dans sa défense de la noblesse et de l'ancienne royauté qu'incarnait Henri IV, le jeune marquis d'Effiat, idéalisé par Vigny, est alors un héros romantique et tragique. Vigny dans *Cinq-Mars* utilise

l'Histoire dans un sens tout autre au moment où l'aristocratie française se voit déchu de ses pouvoirs, il marque sa nostalgie des valeurs féodales. Il conte l'Histoire en oubliant les mauvais souvenirs du passé. C'est alors que nous constatons que le choix de cet épisode historique par l'auteur ne s'est pas fait de manière fortuite ; en magnifiant le personnage Cinq-Mars, Alfred de Vigny prend consciemment partie en faveur d'une aristocratie restée fidèle à l'idéal chevaleresque. Pour nourrir son propos, il modifie les faits historiques de manière sensible en ce sens où l'Histoire rapporte que l'entreprise d'Henri d'Effiat était davantage dictée par l'ambition personnelle que par la fidélité au Roi et encore moins son amour pour Marie de Gonzague. Au-delà des débats critiques assez vains qui sont engagés à l'époque sur ce sujet avec Sainte-Beuve, en occurrence, qui reprocha à Vigny ses inexactitudes historiques, il demeure indéniable que sous la plume de l'auteur, un personnage est créé : rebelle et ténébreux, il incarne la figure idéale du romantisme légitimiste³⁵, répondant ainsi aux objectifs idéalistes de l'auteur. L'Histoire n'aura été qu'un matériau dont il s'est servi pour insuffler au monde un souffle nouveau, agréable et fantasmagorique, permettant ainsi aux peuples français d'oublier l'aigreur et les meurtrissures d'une réalité insoutenable et troublante.

La lecture de ce livre laisse entre autres sensations, une saveur particulière dans la mesure où il manque de combinaison. Les deux parties, éloignées de deux ans, semblent totalement indépendantes. L'œuvre apparaît comme un amas de petits récits historiques, souvent réussis, mais reliés par un très vague fil scénaristique. Chaque scène présente des épisodes marquants de l'Histoire selon la sensibilité de Vigny et fonctionne presque isolément : c'est le cas du procès d'Urbain Grandier, du gouvernement quotidien de Richelieu, de la lecture chez Marion Delorme, le Père Joseph, du serment des conjurés, de la poursuite dans les Pyrénées, de la remontée du Rhône, de l'exécution... Chaque partie s'appuie sur un fait de l'Histoire clé que l'auteur utilise pour justifier sa haine envers la gouvernance de Richelieu et par ricochet les insuffisances et limites du règne sous Louis XIII. Ceci nous amène à penser que Alfred de Vigny écrit l'Histoire comme d'autres la peignent : la triple unité, l'attention au décorum, la puissance évocatrice et visuelle, l'isolement relatif des vignettes historiques les unes des autres, etc. Comme le premier Balzac, l'écrivain de cette conjuration se permet des incohérences, accélère brutalement son récit, puis s'arrête sur une grande scène, signifiante, qui fonctionne presque isolément du reste. Peu importe que la trame en souffre. Ainsi, le chapitre sur le procès et l'exécution du père Urbain Grandier, à Loudun, au début du livre,

³⁵ Informations tirées du site fr.wikipedia.org/wiki

constitue une sorte de nouvelle isolée. Le jeune marquis d'Effiat y figure, presque par hasard, lui qui vient à peine de quitter son château natal pour rejoindre la cour à laquelle le Cardinal de Richelieu l'a convié. Le rôle qu'y joue Cinq-Mars est parfaitement anecdotique ; la scène est bizarrement décousue par rapport au reste du récit. Le plaisir de l'écriture semble avoir outrepassé ses contraintes cohésives.

Il est donc clair, vu la délicatesse de l'auteur que l'affaire des possédées de Loudun a tout, il est vrai, pour attirer un écrivain romantique : un prêtre charmant, d'un charisme captivant et aux traits physiques troublants est dénoncé par des Usurlines d'avoir ensorcelé leur communauté et de l'avoir ouverte et remise entre les mains des puissances de Lucifer. Le Cardinal, satisfait de cette aubaine, va profiter de cette occasion tissée de toute pièce pour assouvir sa vengeance contre ce prêtre qui l'avait publiquement offensé et déstabilisé. Il représentait un véritable ennemi pour son "éminentissime" et s'en débarrasser définitivement restait son principal objectif. Le prêtre, après un procès truqué et accusé d'une histoire montée de toute pièce, sera condamné et brûlé pour la satisfaction sournoise de Richelieu. L'écrivain va tout de même consacrer cinq des vingt-neuf chapitres de son roman à cette affaire pourtant extérieure à la conspiration de Cinq-Mars mais nous préparant déjà à la défaite des ennemis du ministre et à son caractère sanguinaire et manipulateur. Seules la vérité et l'intégrité ne suffisent pas pour venir à bout de Richelieu. Il porte en lui toutes les armes nécessaires pour vaincre tour à tour ses ennemis malgré la haine que lui porte le peuple. Comment y parvient-il ? À cette question, Vigny répond en faisant recours aux Cardinalistes et à tous ceux qui soutiennent Richelieu en dépit de tout et qui sont prêts à l'aider à accomplir ses entreprises machiavéliques. Cet attachement justifie la grande capacité qu'avait le cardinal à amasser toutes informations concernant ce qui se tramait autour de lui. C'est également le cas avec la conspiration de Cinq-Mars et le sort de son dangereux ennemi Urbain Grandier.

La scène se déroule de nuit, sous un orage diluvien, dans la vieille ville médiévale de Loudun : scène romantique, scène gothique. Tout y est. Nous y retrouvons une mise en exergue minutieuse des mœurs théologiques faisant penser à une diatribe acerbe du clergé. L'auteur va parler de la noirceur des âmes, de la nuit, de l'obscurantisme, de la possession, du mensonge, des pêcheresses, de la colère de la foule, du feu des inquisiteurs, du feu de mots au feu de flammes pour présenter les affres de la manipulation et des vices dans un espace qui se veut sacré et pur : Le clergé. Voilà comment le romantisme saute au-dessus du classicisme louisquatorzien pour saisir la main de l'âge baroque qu'il se permet de noircir encore. Le ton du roman est donné, après un premier chapitre trompeur et burlesque, dans lequel le vieux

Maréchal de Bassompierre a jacassé à qui mieux, pour le plus grand plaisir du lecteur. Cinq-Mars ou Une Conjuraison sous Louis XIII jouera, à l'exemple des livres de Sir Walter Scott, des noirceurs de l'âme et de l'Histoire ; son ambiance sera résolument nocturne. Les serments se prêtent dans les ténèbres des caves, à peine éclairées de quelques bougies caravagesques ; le Cardinal gouverne près de sa cheminée, dans la pénombre d'un vieux château ; le Père Joseph d'un côté tout aussi hypocrite et malfaisant que le Cardinal, les conjurés de l'autre, ouvrent la nuit ; le peuple même, qui fait irruption devant le Louvre, préfigurant les futures sans-culottes, s'agite à la faveur de l'obscurité. Les scènes lumineuses sont rares dans ce roman qui joue beaucoup plus sur les impressions du lecteur que sa sensibilité psychologique. C'est dans cette atmosphère à première vue décousue et éparpillée que Vigny fait asseoir ses élans romantiques, subjectifs et idéalistes dans le traitement de l'Histoire. C'est ce qu'il fait, en outre avec les anachronismes qui ont été très commentés.

Sainte-Beuve s'en est approprié pour justifier davantage les écarts de Vigny face à la réalité des faits. Ici, Vigny fait un flash-back pour, d'une part, rendre un vibrant hommage aux auteurs qui ont marqué ses élans d'écriture et d'autre part, pour révéler les mœurs plutôt peu orthodoxes de certains personnages de l'Histoire. C'est pour cette raison qu'il ramènera à la vie, pour mieux exprimer son dégoût et son combat, des morts à l'instar de l'éminence du Cardinal, le fameux Père Joseph dont la description tout aussi fort péjorative sous sa plume. Cela trahit sa haine envers ce personnage dont il ne partage, l'idéologie. Ce qui se justifie à la page 125 de son œuvre : « Les secrétaires redoublaient de silence et d'ardeur, lorsque, la porte s'ouvrant rapidement de chaque côté, on vit paraître debout, entre les deux battants, un capucin qui, s'inclinant les bras croisés sur la poitrine, semblait attendre l'aumône ou l'ordre de se retirer. Il avait un teint rembruni, profondément sillonné par la petite vérole ; des yeux assez doux, mais un peu louches et toujours couverts par des sourcils qui se joignaient au milieu du front ; une bouche dont le sourire était rusé, malfaisant et sinistre ; une barbe plate et rousse à l'extrémité, et le costume de l'ordre de Saint François dans toute son horreur, avec des sandales et des pieds nus qui paraissaient fort indignes de s'essuyer sur un tapis. » Pages 124-125. Il est donc clair à partir de cette première description du Père Joseph par l'auteur, qu'il s'agit d'un être répugnant qui n'aura pas un bon rôle dans la suite des événements. Dès l'entame nous avons une idée explicite de ce que pense Vigny de ce personnage historique : Un homme qui, malgré son appartenance au Clergé comme Richelieu, est le prototype de la convoitise, des coups bas, de la fourberie, de la sounoiserie et de l'hypocrisie. C'est le moyen

qu'utilise l'écrivain pour faire la diatribe de la religion, du Clergé comme ennemi fondamental du peuple.

Ainsi, pour librement exprimer ses pensées idéalistes, Vigny va, en outre, mélanger allégrement les événements, bousculer la chronologie, enchaîner l'Histoire tout en lui conférant un air nouveau, un esprit fantasmagorique avec pour objectif d'éloigner le monde des affres du quotidien et des meurtrissures de la réalité. Il souhaite conférer ainsi à l'Histoire une saveur agréable et une tournure des plus fantasmagoriques. C'est pour cela que nous verrons dans *Cinq-Mars* que deux dynamiques opposées, difficilement compatibles entre elles, ne cessent d'innover le récit. D'une part, un propos largement réactionnaire, qui appelle à une refondation du politique autour des valeurs de la chrétienté médiévale, et à la remoralisation de l'État ; de l'autre, la conscience aiguë d'un mouvement irréversible de l'Histoire, qui condamne fatalement à l'échec toute tentative de contrer le progrès de la sécularisation. C'est-à-dire, pour Vigny, le triomphe de l'immoralité. On observe la démoralisation du héros romantique, dont l'idéalisme exacerbé se brise contre les murailles d'une société trop prosaïque où il ne peut trouver sa place. Cette peinture ne peut qu'atteindre le lecteur, et le décourager d'avance de toute action politique. La cohérence psychologique manque parfois autant que la profondeur. *Cinq-Mars* passe tantôt pour un jeune homme romantique, qui s'élève par amour pour une jeune princesse mantouane qu'il ne peut espérer épouser qu'à la condition de devenir, rapidement, un des Grands du royaume ; tantôt il se métamorphose en politique matois, qui s'oppose au dessein centralisateur de Richelieu, et décide de comploter, rationnellement, contre le Cardinal, sans plus guère penser à son serment amoureux. Lorsque la princesse lui échappe malgré sa flamme, il lâche tout sans combattre – alors que rien n'est encore complètement joué. En effet, Henry d'Effiat nous échappe : il n'est véritablement ni un homme politique, ni un amoureux crédible. Inconstant, variable, il présente les travers, l'insouciance, les incohérences et les revirements de la jeunesse. Celle-ci littérairement, est surprenante, tant elle est peu prévisible et s'illustre par un total manque de cohésion. Alfred de Vigny, par ce phénomène, tracerait, néanmoins, le portrait d'une noblesse versatile, velléitaire et inefficace, inapte à contrecarrer les desseins ambitieux et centralisateurs du Cardinal. L'incohérence de *Cinq-Mars*, loin de condenser les défauts du récit révélerait plutôt ceux de la noblesse. Il est à noter que Vigny, qu'on accusa de vouloir, avec *Cinq-Mars*, faire la diatribe acerbe de l'absolutisme et du centralisme pour réhabiliter l'ancienne noblesse, tracerait délibérément ou non le portrait d'une noblesse historiquement condamnée.

Pour le lecteur d'aujourd'hui, il n'en demeure pas moins vrai que les revirements des personnages, leur simplicité parfois effarante, leur caractère rigide et inébranlable, affaiblissent la tenue romanesque du récit. C'est ce que nous notifions avec la description plutôt caricaturale de Richelieu et du Roi. Cela fait montre d'une certaine pénétration et d'une grande efficacité littéraire. La scène qui les oppose dépeint très finement le type ou la qualité réelle de leur relation, faite d'un mélange de mépris, d'admiration et de crainte mutuelles. L'un est en mesure de renvoyer l'autre, mais ne parvient pas à s'y résoudre durablement, tandis que l'autre, qui le méprise, s'inquiète pour la pérennité de son œuvre politique. Bien sûr, Alfred de Vigny, issu d'une lignée de petite noblesse de robe, fait la satire à coloration explicite du rabaissement de la noblesse par le cardinal. Il voit l'origine lointaine de la Révolution dans l'isolement de plus en plus grand du monarque absolu face à son pays. Réduite à une courtoisie inutile et dispendieuse, la noblesse ne put défendre contre le peuple un roi trop grand, trop haut, tout seul. Cette empreinte caricaturale, sournoise et fourbe que fait l'auteur des personnages historiques qui n'épousent pas son idéologie se heurte au portrait idéalisé du personnage De Thou. Nul ne saurait échapper aux emphases et hyperboles prononcées quant aux attitudes et qualités de ce personnage qui présente l'incongruité des faits de l'Histoire avec la description que fait Vigny de ce personnage « parfait ». Son ami pouvait compter aveuglément sur sa dévotion et son sacrifice. Toute la force du roman réside sur l'idéalisation de De Thou qui, entre les mains de l'auteur est hissé en figure épique au destin tragique : « Seigneur, pardonnez-nous le sang qui sera versé ; nous combattons le méchant et l'impie ! » (*Cinq-Mars*, 407.). Mais comment comprendre qu'un personnage aussi chaste, chrétien, pur et noble puisse se transformer, par profonde amitié, en un être corrompu, complice de haute trahison et d'une entreprise qui n'honore pas ses principes de vie et encore moins sa moralité. Une autre situation paradoxale que met en relief l'auteur dans sa posture qui est celle de défendre sa vision du monde, son désir de transformer la vie, l'amour et même l'amitié selon les aspirations : le don de soi et le sacrifice ultime.

Par ailleurs, lorsque Vigny fait la peinture du XVII^{ème} siècle français, il parle en permanence du présent. À grand renfort de prolepses narratives, le roman est là pour retracer les immortelles racines chrétiennes de la France post-révolutionnaire, et désigner en nous, dans une vision historique fortement orientée téléologiquement, les responsables de la chute de l'Ancien Régime. Dans son épilogue, notamment, il prophétise au futur simple, en utilisant la bouche de son confrère Corneille, génie romantique incarnant le progrès au sein même de

l'âge classique³⁶, un avenir qui aura dépassé ce moment apocalyptique de crise pour rétablir l'harmonie et mieux la cohésion perdue :

Un homme passe, mais un peuple se renouvelle. Celui-ci, Monsieur, est doué d'une immortelle énergie que rien ne peut éteindre : souvent son imagination l'égarera ; mais une raison supérieure finira toujours par dominer ses désordres. (*Cinq-Mars*, 486.)

Le roman fait, ainsi, de « l'usurpation » de l'autorité par Richelieu le moment clé de l'affaiblissement de la monarchie. Replaçant, à la suite de Chateaubriand, 1789 dans un mouvement historique plus large de dégradation de l'idéal médiéval, Vigny tend à minimiser l'événement révolutionnaire et la rupture que celui-ci a induite, afin de rendre possible la réinstallation définitive d'un « roi très chrétien », sur le trône français, et, plus généralement, la reconstruction d'un ordre moral guidé par les valeurs de l'Église. Nous observons cela clairement dans l'œuvre : un Roi qui, sans appartenir au Clergé est plus humain et chrétien que son ministre qui est Cardinal. Sa Crainte de Dieu dicte ses actions et l'affaiblit davantage devant le caractère impitoyable de Richelieu : « Louis fut tiré de son apathique méditation par l'excès d'audace de ce discours ; il leva la tête et sembla un instant avoir pris une résolution par crainte d'en prendre une autre. » (*Cinq-Mars*, 425).

Nous comprenons que la transformation de l'Histoire par Alfred de Vigny avait un objectif précis : celui de transmettre ses malaises et ses aspirations. Alexandre Dumas optera, quant à lui, à matérialiser une certaine liberté vis-à-vis du traitement des faits historiques. Ainsi, Dumas, dans *Le Comte de Monte-Cristo*, s'attèle à une description critique et puissante de la société de la Restauration. Dumas synthétise le réalisme de l'observation, de la perception et le visionnaire, faisant du *Comte de Monte-Cristo* une œuvre hybride, presque monstrueuse dans la richesse de son contenu. L'ancrage historique devient un moyen pour lui de créer d'autres réels, ayant chacun ses propriétés propres, libérant le lecteur des limites de son propre monde.

2.3 LA DÉSACRALISATION DE L'HISTOIRE PAR ALEXANDRE DUMAS

Dumas utilise l'Histoire comme bon lui semble, pourvu qu'elle serve son récit. Au lieu de suivre le schéma inverse qui consisterait à intégrer la fiction dans le réel, l'auteur veut plutôt déformer le réel. Il fait une interprétation personnelle de l'histoire. Il donne sa propre opinion et sa volonté d'expliquer l'Histoire selon sa perception. Il s'agit de la désacralisation de l'Histoire. C'est ainsi que se comprend, par exemple, la description d'Ali Pacha par sa fille

³⁶ Sur le réinvestissement de la figure de Corneille comme précurseur du romantisme, voir notamment Myriam Dufour-Maître et Florence Naugrette (dir.), *Le Corneille des romantiques*, Rouen, Presses Universitaires de Rouen et du Havre, 2006.

Haydée et par le comte de Monte-Cristo. L'on sait très bien qu'il n'est pas celui "devant lequel la Turquie a tremblé" (CMC, Tome II, p.362) – puisque c'est elle qui le contrôlait – tout comme il n'est pas cet enfant de chœur décrit par un auteur se fiant aux récits du consul de France aux îles ioniennes, Julien Bessières. Ali Pacha a été un sultan sanguinaire surtout lorsqu'il a perpétré un génocide à l'encontre des populations musulmanes de la ville de Gardiki ou lorsqu'il s'est abandonné aux massacres de Chios ou de Psara.

Le manque d'objectivité historique est à mettre au détriment de l'écriture dumasienne. Le bonapartisme de l'auteur est, par exemple, livré sans aucune pudeur, à une époque où l'événement politique est encore tout chaud sous les cendres, où le temps n'a pas encore servi à la vision froide et éloignée. L'encensement de l'Empereur est des plus impudiques : "officiers qui avaient déserté nos rangs pour passer dans ceux de l'armée de Condé" (CMC, Tome I, p.64), "l'un [Robespierre] a fait l'égalité qui abaisse, l'autre [Napoléon] a élevé le peuple au niveau du trône" (CMC, Tome I, p.67), "pendant la sublime campagne d'Égypte" (CMC, Tome II, p.498). Plus loin, l'auteur commet un impair des plus ironiques par le biais d'une métaphore profondément révélatrice de son opinion politique : "Louis XVIII [...] croisa les bras comme eût fait Napoléon" (CMC, Tome I, p.122). Noirtier, en bon défenseur de Napoléon, tente de montrer la supériorité de l'Empire sur la monarchie : "il paraît que la Restauration a appris de l'Empire la façon d'expédier promptement les affaires" (CMC, Tome I, p.132). L'interprétation personnelle de l'Histoire que fait Alexandre Dumas est clairement perçue dans ses écrits. L'auteur ne peut s'empêcher de donner sa propre opinion en reliant des événements historiques que rien n'unit : "si bien connu pour avoir été le cabinet favori de Napoléon et de Louis XVIII, et pour être aujourd'hui celui de Louis -Philippe" (CMC, Tome I, p.111), "pendant cette évocation de l'Empire, dont, au reste, il fut bien facile de prévoir la seconde chute" (CMC, Tome I, p.139).

Toujours dans ce traitement subjectif et visé de l'Histoire, Alexandre Dumas semble perdu dans la description de ses personnages. Cela est observé autant sur le plan de leurs échanges marqués par une certaine distance malgré leurs liens de parenté que sur celui de leurs différents portraits. En effet, nous remarquons que les rapports entre « père et fils », naturels ou métaphoriques, sont vécus généralement dans une faille au niveau de l'énonciation. Les dialogues entre ces deux membres de même famille commencent souvent par un vouvoiement pour s'achever en tutoiement nullement justifié, aucun événement n'étant venu troubler ce rapport qui se voulait respectueux et chaleureux. Dès le début du roman, Edmond Dantès alterne deux pronoms personnels relevant des valeurs diamétralement

antinomiques : “qu’as-tu donc ?” (CMC, Tome I, p.20), “comprenez-vous, mon père” (CMC, Tome I, p.21), “prends, achète des provisions” (CMC, Tome I, p.23), “auprès de vous père” (CMC, Tome I, p.25). Le même phénomène a lieu entre Noirtier et son fils Villefort, Procureur du Roi : “sais-tu” (CMC, Tome I, p.130), “il me semble que je pourrais vous en dire autant” (CMC, Tome I, page 131). Beaucoup plus loin Maximilien, qui a toujours vouvoyé son cher ami le comte de Monte-Cristo, se plaît soudain à le tutoyer avant de revenir à la distance imposée par le « vous » : “je vous le jure”, “pour te quitter” (CMC, Tome II, page 717). Il est donc clair que ces rapports filiaux sont très mal cernés par le narrateur. Dans sa liberté scripturale, il décide, tantôt de rapprocher un père de son fils ; tantôt d’établir un climat tendu ou froid entre eux. Choix que l’on pourrait comprendre entre Villefort et son père sachant leurs oppositions politiques qui imposent une distance entre eux et même une certaine animosité. Les Royalistes et les Bonapartistes sont véritablement ennemis et en perpétuel combat. Cela explique les rendez-vous secrets entre le Procureur du Roi et son père de même la crainte de Villefort de se faire repérer aux côtés de son propre père. L’auteur ne manquera, toutefois, pas d’intituler les rapports entre ces deux styles de liens de la même manière dans son œuvre. Dès le Chapitre II : Père et Fils, il nous présente les retrouvailles très euphoriques et aimables entre Dantès et son père ; contrairement à la rencontre sournoise, fort politique, plutôt humide et objective que nous aurons au chapitre XII : Père et Fils, entre Noirtier et son fils. Mais comment comprendre donc le vouvoiement que Dumas installe entre Edmond Dantès et son père qu’il affectionne tant ? Ils sont pourtant très proches et liés tant au niveau idéologique que social. Créer un tel climat entre eux ne sied véritablement pas à cet amour si profond et chaleureux qui les lie et à ce niveau l’écrivain nous prouve davantage la légèreté avec laquelle il décrit et présente les faits de l’Histoire et son écriture.

Dumas va plus loin en permettant au lecteur de pénétrer l’intimité des personnages historiques. Ils sont traités sur le même mode que les personnages fictifs. Tout le monde est logé à la même enseigne et celui qui le lit apprécie l’élévation sociale dont il bénéficie. L’intimité du cabinet de Louis XVIII est dévoilée et l’origine de la table qui s’y trouve est révélée : “ là, dans ce cabinet, assis devant une table de noyer qu’il avait rapportée d’Harwell ” (CMC, Tome I, p.111). Dumas apprend au lecteur que “tout homme d’esprit qu’il était, Louis XVIII aimait la plaisanterie facile”. Le monarque a l’attitude du commun des mortels lorsqu’il se lève “de l’air satisfait d’un homme qui croit avoir eu une idée lorsqu’il a commenté l’idée d’un autre” (CMC, Tome I, p.112). Par ces rares descriptions et précisions, Dumas brise les barrières du sacré et du mystère propres à l’Histoire. Entre ses mains, le Roi

devient un être humain ordinaire et relevant du commun. Il parlera de « démythification des grands ». Pour lui, les souverains sont des êtres accessibles dont la vie, le quotidien, les envies et les attitudes ne diffèrent en rien de ce que l'on voit chez tout autre homme prétendument inférieur. C'est ainsi que l'auteur nous livrera un Roi manipulable, qui s'ingère dans les affaires de mariage comme ce fut l'épisode, au chapitre VI, qui évoque sa proposition et son approbation envers l'union de Villefort avec la fille du Marquis de Saint-Méran. Le mode littéraire emprunté par Dumas, « maître de la tension dramatique » déroule « une suite infinie d'événements innombrables » et fait succéder à un rythme haletant « les conflits aigus et les affrontements violents, les intrigues compliquées, les aventures brutales et sanglantes », pousse l'auteur et son héros à la démesure. Monte-Cristo préfigure le super-héros mythique. Non loin de l'ubiquité, il prend l'allure d'un Christ vengeur, entre dieu et le diable, et s'en convainc lui-même, se faisant l'artisan du jugement dernier de ses adversaires. Il décide du moment et de la manière dont mourra ou sera puni chacun de ses adversaires. Il agit avec omniscience et omnipotence dans leur vie. Telle une ombre, il les épie au quotidien en méditant minutieusement sur leur sort. Monte-Cristo, cultive et théorise son ressentiment comme une justice supérieure du talion, outrepassant ses doutes et cas de conscience, pousse la vengeance à ses extrêmes, quitte à risquer la damnation par le sacrifice des innocents. Le ressentiment et la révolte ouvrent la voie à la tentation de la toute-puissance. C'est l'amour rédempteur qui lui offre enfin le salut, en détendant les ressorts du ressentiment. Le jeune marin prometteur, humilié, déclassé, opprimé, mortifié par son long emprisonnement, renaît enfin à sa liberté intime, prenant distance avec l'ascension sociale étonnante qu'il s'est inventée, grâce à l'aide providentielle de l'abbé Faria.

Dumas met en scène le monde des parvenus, forts de leur habileté financière ou de leur dextérité manœuvrière, qui se mêlent à l'aristocratie déclassée. Ils ne se privent pas de leur faire des remontrances tout en essayant cependant d'en copier les apparences. Monte-Cristo, au regard dessillé et à la lucidité aiguisée par la transformation intime qui lui a permis de surmonter sa longue et intense souffrance, est capable de jouer sur la scène mondaine mieux que ces parvenus. Il fascine par l'aura mystérieuse qui l'entoure, la beauté triste et pâle de sa physionomie, l'usage ascétique de sa richesse pourtant évidente, sa culture cosmopolite issue notamment de ses exotiques escapades orientales. Il tisse, entre son île, Rome, Marseille et Paris les rets qui feront enfin chuter définitivement les coupables de la perte de sa fiancée et de sa liberté. Il engage la bataille sur tous les fronts, contre le procureur hypocrite, le militaire traître, le banquier roué, en ourdissant les situations qui, plongeant le fer dans leurs points

faibles, les réduiront à la folie, la mort ou la ruine. Il ne lésine pas sur les moyens en recourant à la ruse, la séduction, la corruption ainsi qu'aux services de ses amis brigands. Il a l'amitié fidèle envers les sincères, les marginaux, les déclassés et les perdants. Dumas se charge de diviniser son héros qui, loin d'être le jeune Picaud de l'Histoire, devient le prototype de ses rancœurs, de ses combats, de ses aspirations, dans la mesure où les origines mélangées d'Alexandre Dumas lui valurent quelques démêlés avec la bonne société parisienne. L'auteur émancipé, secoue les représentations, les idéologies, les valeurs, décape les façades de l'hypocrisie sociale. Le roman est ainsi la mauvaise conscience de l'apogée bourgeoise. Le décor français et parisien que donne Dumas à son roman qui, loin d'être totalement historique, semble constituer un ensemble d'aventures que mène un héros justicier désireux d'assouvir ses désirs. Il nous offre une vivace géographie physique et sociale du pays : la complémentarité rivale entre Paris et Marseille est latente et le conformisme dominant n'empêche pas les écarts.

Monte-Cristo est en très grande partie constitué de dialogues. Si cela peut être perçu négativement (facilité de l'écriture du dialogue, remplissage...), l'utilisation faite par l'auteur du dialogue permet un ancrage dans la réalité, mais aussi, et surtout, un échange avec le lecteur. La réalité se déploie dans la fiction, et la fiction dans la réalité. Ce double mouvement est, semble-t-il, permis par la fascination qui découle du monde décrit dans Monte-Cristo : faux-semblants, jeux, corruption, manipulation... La mise en scène des vices humains, de la capacité du meilleur comme du pire propre à l'homme, est l'un des thèmes les plus redondants, car intemporel, en littérature, et Dumas y excelle. Comme nous l'avons souligné en amont, la genèse de Monte-Cristo provient d'un fait divers. L'histoire du cordonnier Picaud Pierre se révèle très proche de celle de notre comte. Petit commerçant qui s'attire les foudres de la jalousie, il souffrira d'une manigance qui le fera atterrir en prison, d'où il ressortira pour mieux se venger. Une autre influence que l'on peut citer est celle du médecin empoisonneur Castaing. Également à noter le crime de famille, que l'on peut largement comparer à celui orchestré par Mme de Villefort, décrit au chapitre XXVII *des Mémoires de Peuche*. S'inspirant de la réalité, Dumas la déforme, divise et multiplie les formes et capacités du mal. De Danglars à Villefort, de l'envie à l'ambition passant par la lâcheté, l'univers Dumasien est le théâtre où se meuvent et se rencontrent tous les aspects du mal humain. Danglars représente la haine, l'individualisme et l'amour de l'argent. Caderousse la convoitise et la lâcheté, Fernand la jalousie, Villefort l'ambition et en chacun figure une facette d'égoïsme. Il faut cependant distinguer Danglars et Fernand, de Caderousse d'un côté et de

Villefort de l'autre. Danglars et Fernand haïssent tous deux Edmond car ce dernier possède quelque chose qu'ils n'ont pas et qu'ils souhaitent obtenir. Le mal représenté par Caderousse évoluera sur plusieurs points : de la lâcheté (il n'a rien dit du complot), il passera à la convoitise (le diamant) au crime (la Carconte, le vol...). Villefort symbolise quelque chose de plus complexe. Dévoré par l'ambition, il finira par oublier son humanisme pour devenir un juge froid et égoïste, prêt à tout, même à jeter un innocent en prison sans procès, pour assouvir son désir d'ascension sociale. Nous allons constater qu'entre les mains de Dumas, Dantès va représenter la naïveté et la bonté, mis en valeur par le contraste avec les autres personnages sus-cités. C'est en ce personnage que nous observerons davantage la légèreté avec laquelle Dumas a traité l'Histoire, car avec lui, la jeune beauté ne pourra point échapper au mal ambiant du monde dans lequel il évolue.

Victime et martyr, Dantès se transformera en Monte-Cristo, figure complexe du surhomme, envoyé de Dieu pour faire régner la justice, en jouant du mal. Ce dernier utilisera les vices de chacun et les retourna contre eux pour les conduire à leur propre perte. Danglars, vaniteux et égoïste, trouvera sa perte dans sa recherche de l'enrichissement solitaire. Caderousse, qui convoitait les richesses des autres, se fera tuer à la sortie d'un cambriolage manqué. Fernand se donnera la mort à la suite des révélations sur son passé à Jannina. Enfin, Villefort, au destin le plus tragique, fera douter jusqu'à Monte-Cristo lui-même : il deviendra fou intérieurement rongé par le désir fou de sa femme, voulant faire de leur fils le seul héritier. Monte-Cristo peut apparaître comme la plus grande des figures du mal dans le roman : il représente la différence, et, pour cela, il est qualifié de fantôme, vampire ou autres monstruosité fascinantes. Cependant, loin d'incarner le mal destructeur, il incarne le mal fascinant et séducteur. De la peur on passe forcément à la fascination, tout comme les personnages du roman lorsqu'ils rencontrent le comte. Cette transition illustrerait notre tendance pathologique à être attiré-inspiré par ce qui devrait nous repousser. Le monde de Monte-Cristo met le lecteur face aux possibilités du pire inhérent à l'homme. Ce qui fait la spécialité du roman de Dumas, est son détachement vis-à-vis de la Providence. Si cette dernière devient presque un personnage, elle n'est en aucun cas utilisée pour déculpabiliser l'homme. La force du monde de *Monte-Cristo* est de mettre ses personnages face à leurs responsabilités, et de faire du mal quelque chose de proprement humain. Ainsi, malgré l'idée de surhomme que l'on se fait de lui, Monte-Cristo reste homme dans sa supériorité, et c'est cette fragilité cachée, cette réalité, qui le rend accessible aux lecteurs dans toute sa puissance. C'est à ce niveau que la manipulation de l'Histoire par l'auteur continue de se matérialiser. Il

perd parfois le contrôle de son personnage principal et présente aux lecteurs son incapacité à définir réellement les intentions et la facette que nous devons retenir de ce personnage. Entre homme sensible au début, vengeur, manipulateur et inhumain au milieu et totalement amoureux au terme de l'histoire, nous ne savons plus dans quelle catégorie classer ce personnage à plusieurs casquettes. Certainement Dumas a voulu nous véhiculer ainsi la nature humaine, les différentes facettes de l'Homme, le caractère énigmatique et mystérieux de l'être humain totalement insaisissable et pleins de surprises. En désacralisant l'Histoire, l'auteur nous dévoile les transformations inconscientes et involontaires dont les hommes sont victimes face aux vicissitudes de la vie et mieux encore face à la trahison de leur alter-égo. Dantès devient donc un « démon », un « insensible », « un inhumain » à cause de la jalousie gratuite et de la haine déplacée de ses confrères. Ce faisant, entre divertissement et réalité, l'histoire présentée par Dumas lie fiction et réalité.

Notons, en outre, que *Le Comte de Monte-Cristo* est un « véritable récit à tiroirs »³⁷, insérant dans sa narration de nombreuses digressions, donnant l'opportunité à divers personnages d'exister et de se développer. Si ces histoires semblent à priori externes au récit, elles finissent toujours par s'y relier. Que ce soit le récit de famille des Spada et le trésor de l'Île de Monte-Cristo, l'histoire de Luigi Vampa, celle de Bertuccio qui permet de découvrir la suite de l'histoire de Caderousse ainsi que les secrets bien gardés de Villefort, l'histoire de Noirtier et le père d'Épinay, l'histoire d'Haydée. Chaque digression apporte quelque chose au récit et révèle un peu plus de nos personnages. La narration du roman est peuplée de ces aventures. Les personnages aiment se mettre en scène et faire de leur vie des récits héroïques. Cette puissance du récit est donc utilisée jusque dans la manière qu'ont les personnages de parler d'eux. Cette mise en scène de soi révèle un amour de l'histoire et de l'imagination, ou, du moins, de transformations de la vie vécue grâce aux possibilités de la fiction. C'est la mise en scène d'un monde de parvenus, forts de leur habileté financière ou de leur dextérité manœuvrière, qui se mêlent à l'aristocratie déclassée et ne se privent pas de lui faire des remontrances tout en essayant d'en prendre les apparences. Monte-Cristo, au regard dessillé et à la lucidité aiguisée par la transformation intime qui lui a permis de surmonter sa longue et intense souffrance, est capable de jouer sur la scène mondaine mieux que ces parvenus. Il fascine par l'aura mystérieuse qui l'entoure, la beauté triste et pâle de sa physionomie, l'usage ascétique de sa richesse pourtant évidente, sa culture cosmopolite issue notamment de ses exotiques escapades orientales. Il tisse, entre son île, Rome, Marseille et Paris les rets qui

³⁷Daniel, Compère. *Le Comte de Monte-Cristo d'Alexandre Dumas*. Encrage, Paris, 1998.

feront enfin chuter définitivement les coupables de la perte de sa fiancée et sa liberté. Il engage la bataille sur tous les fronts, contre le procureur hypocrite, le militaire traître, le banquier roué, en ourdissant les situations qui, plongeant le fer dans leurs points faibles, les réduiront à la folie, la mort et la ruine. Il ne lésine pas sur les moyens en recourant à la ruse, la séduction, la corruption ainsi qu'aux services de ses amis brigands. Mais il a l'amitié fidèle envers les sincères, les marginaux, les déclassés, les perdants.

Bien sûr, le mode littéraire emprunté par Alexandre Dumas, « maître de la tension dramatique », se déroulant en « une suite infinie d'événements innombrables » et faisant se succéder à un rythme haletant « les conflits aigus et les affrontements violents, les intrigues compliquées, les aventures brutales et sanglantes », pousse l'auteur et son héros à la démesure. Monte-Cristo préfigure le super-héros mythique. Il n'est parfois pas loin de l'ubiquité, prend l'allure d'un Christ vengeur, entre dieu et le diable, et s'en convainc lui-même, se faisant l'artisan du jugement dernier de ses adversaires. Celui-ci, cultivant et théorisant son ressentiment comme une justice supérieure du talion, outrepassant ses doutes et cas de conscience, pousse la vengeance à ses extrêmes, quitte à risquer la damnation par le sacrifice des innocents. Le ressentiment et la révolte ouvrent la voie à la tentation de la toute-puissance. C'est l'amour rédempteur qui lui offre enfin le salut, en détendant les ressorts du ressentiment. Le jeune marin prometteur, humilié, déclassé, opprimé, mortifié par son long emprisonnement, renaît enfin à sa liberté intime, prenant distance avec l'ascension sociale étonnante qu'il s'est inventée, grâce à l'aide providentielle de l'abbé Faria. Ainsi, la publication de Monte-Cristo contribue à la démocratisation de la littérature. La mode du roman trouve son public, celui d'une bourgeoisie et de classes moyennes de l'époque qui viennent se regarder dans le miroir romanesque, aussi déformant soit-il. Les origines mélangées de Dumas lui valurent quelques démêlés avec la bonne société parisienne. L'auteur émancipé, secouant les représentations, les idéologies, les valeurs, décape les façades de l'hypocrisie sociale. Ce roman révèle donc la mauvaise conscience de l'apogée bourgeoise. Le décor français et parisien que donne Alexandre Dumas à son roman offre une vivace géographie physique et sociale du pays : la complémentarité rivale entre Paris et Marseille est déjà là et le conformisme dominant n'empêche pas les écarts.

Bref, comment ne pas préciser que cette histoire folle d'un homme trahi et abandonné de tous, qui parvient à se venger de ceux qui lui ont fait du mal tout en accomplissant une belle ascension sociale, n'est autre que le dessein rêvé d'Alexandre Dumas pour son père. Premier officier noir des armées de la République et héros de guerre, le père du

romancier a lui-même été trahi et abandonné par Bonaparte. Après avoir joué un rôle essentiel à Alexandrie, il est capturé par les Napolitains, ennemis de la France. Bonaparte abandonne l'armée d'Égypte pour s'emparer du pouvoir et refuse de libérer le général Dumas. Murat, proche de Bonaparte, ne s'oppose pas à la décision du Premier consul et s'approprie les victoires de Dumas. Après la paix de 1801 qui permet au général Dumas d'être libéré, Bonaparte l'écarte de l'armée, refuse de payer ses arriérés de solde et rétablit l'esclavage aux colonies. C'est donc à partir des déboires de son père et de son esprit vindicatif, qu'Alexandre Dumas a imaginé l'histoire d'Edmond Dantès, dans laquelle on peut aisément voir son père. Le roman offre de nombreuses références. Edmond Dantès revient à Marseille sur un navire s'appelant Pharaon, en référence aux batailles menées par son père en Égypte et la prison où il fut incarcéré à Terrence ressemble à la forteresse maritime du château d'If, aux environs de Marseille. Tout ceci c'est pour relever que Dumas s'est servi de l'Histoire pour, non seulement faire la diatribe acerbe des mœurs et du gouvernement en place mais aussi pour tenter de réaliser ses fantasmes et désirs refoulés. Il aurait certainement voulu venger son père d'une autre manière et rehausser l'image de ce dernier qui, après autant de sacrifices pour son pays a été humilié. C'est plutôt à travers sa plume qu'Alexandre Dumas va, en partie, faire renaître et revivre son père afin qu'il se venge de ses ennemis et acquiert la notoriété et le rang qu'il méritait dans la société. Traversant toutes les couches sociales, il le hisse à un titre qui finit par faire trembler tous ses détracteurs. Voilà comment l'auteur va se servir de l'Histoire de Picaud pour exprimer son mécontentement envers l'ingratitude des Hommes et le caractère inhumain, froid de l'État français. C'est pour lui le moyen de sortir de la triste réalité et des vicissitudes qui l'étouffent au quotidien et ainsi réussir à se hisser au sommet de la société tout en entraînant son lectorat dans une multitude de récits sans véritable lien traitant de plusieurs sujets différents, dont certains, semblent plus lui importer que d'autres ou avoir des suites paradoxales. C'est le cas avec l'histoire de la Renaissance ou réapparition du fils adultérin de M. de Villefort, le rejet de Mercédès par son premier amour et l'éloignement définitif de Dantès comme s'il s'échappait des horreurs d'une société corrompue et irrécupérable, laissant ainsi une image plutôt pessimiste de l'avenir de ce pays.

2.4 ILLUSION ET REJET DE LA VÉRITÉ DES FAITS HISTORIQUES DANS CINQ-MARS

Cinq-Mars malmène le principe d'illusion de vérité en laissant davantage la priorité à son imagination et à ses sentiments. Vigny, dédaignant la vérité historique, voit en Cinq-Mars le personnage généreux, épris de liberté, impétueux, à opposer à un Richelieu froidement

réaliste, dominateur, hypocrite s'étant rendu maître de l'esprit du Roi par l'intimidation. Libérer Louis XIII de cette influence toxique, qui conduit à son asservissement, rendre du même coup sa dignité à la Reine, constamment humiliée par le Cardinal, sera une mission exaltante qu'assignera Alfred de Vigny à un jeune et fringant seigneur, bien que le nôtre sache mieux que quiconque que le roi est un faible et Anne d'Autriche une passive qui passe son temps à rêver du beau Buckingham. Voilà comment Vigny présente clairement la priorité qu'il offre à l'Art au détriment de la vérité historique qui pour lui n'est qu'amertume.

D'après l'Histoire, c'est avec l'entrée de Richelieu au Conseil le 29 avril 1624 que les conditions d'un changement de politique, sont réunies si le roi l'entérine. Déjà quinze années sont perdues, il a été confirmé que la France, à tout moment de son histoire, peut s'enfoncer dans le marécage de ses divisions, connaître l'impuissance, les haines fratricides, les violences, les assassinats, les exécutions les plus barbares. Il faut recouvrer l'unité, perdue et sa force. La France était entravée. Il a fallu moins de vingt ans à Richelieu et à Louis XIII pour en faire l'un des acteurs majeurs de la politique européenne, pour remodeler le gouvernement, la société et l'âme du royaume. C'est bien le choix d'une politique étrangère destinée à assurer la grandeur du royaume qui détermine le programme de Richelieu. Ce programme qu'il élabore est d'une force et d'une limpidité remarquables. Il faut, dit-il, « ruiner le parti huguenot », « rabaisser l'orgueil des grands », « réduire tous les sujets à leurs devoirs, et relever le nom du Roi dans les nations étrangères au point qu'il doit être ». La détermination de Richelieu est impitoyable. Il faut que la France soit la première des nations européennes. Le Ministre ne veut pas d'une Europe impériale, mais des nations alliées, subordonnées à la nation française. Ce choix de la « grandeur nationale » passe par l'intervention dans les affaires européennes. Il est le premier des hommes d'État français à formuler clairement l'ambition qui va devenir l'un des traits distinctifs de l'âme de la France. Ceci aboutira au relèvement triomphant de la France car le royaume redevient riche et demeure le plus puissant et le plus peuplé d'Europe.³⁸ La description de la grandeur, des combats et des sacrifices de ce Cardinal ne se retrouve ni ne se reconnaît sous la plume de Vigny. Le noircissement de la figure de Richelieu par l'auteur apparaît dès les premières pages du texte : « Que dis-je ? On n'en parle aucune dans ce triste pays, car tout le monde se tait devant le Cardinal ; cet orgueilleux petit vassal nous regarde comme de vieux portraits de famille. » Page 39. Ce qui révèle, d'emblée, la position de l'auteur, voire son ressenti envers cette grande figure historique.

³⁸ Nous nous sommes servis de certaines informations détaillées dans *L'âme de la France* de Max Gallo.

Alfred de Vigny rejette, balaie du revers de la main tous les efforts titanesques accomplis par Richelieu pour extirper la France du gouffre dans lequel elle sombrait profondément. Pour lui, ce ministre fut plutôt l'instigateur des assassinats subjectifs (le cas d'Urbain Grandier), des divisions, des émeutes, des révoltes et du profond malaise qui sévissait dans le pays. Cela révèle davantage l'ampleur de l'esprit critique de Vigny en ce sens où il a en partie transformé l'homme politique réel et le sens de ses actions. Richelieu a lutté contre les séditions de l'aristocratie afin de renforcer le pouvoir du Roi. Or, la perspective de l'auteur est inverse. À travers le cardinal sanglant, Vigny recherche les origines de la Révolution française et annonce Robespierre. Le Cardinal, en brisant l'aristocratie, en lui ôtant toute indépendance, aurait détruit les fondements de l'autorité royale et mené à la Révolution et à la Terreur. En lui faisant revêtir la tunique du « méchant loup », Vigny fait triompher l'amour, la sentimentalité par le personnage Henry d'Effiat ; victime de la haine et de la cruauté du Cardinal. Il voit en ce jeune homme le meilleur prototype de ses idéaux et préfère délibérément bafouer l'image de ce grand homme d'État afin d'attirer toute l'attention et la sympathie du lectorat sur Cinq-Mars.

Nous ne saurons, par ailleurs, pas nier la pertinence des lectures de Vigny. Ce qui est visible dans Les Notes et documents historiques ajoutés à l'édition de 1829. Néanmoins, ils sont sujets à une certaine négligence scientifique. Alphonse Bouvet ne manquera pas de faire des observations concernant cette flagrante négligence de la vérité historique par l'auteur. On y notera des indications de sources très incomplètes, des suppressions, des fusions ou arrangements fréquents. Cela est fait dans l'optique de présenter aux lecteurs les aspects de l'Histoire qui épousent et contribuent à ses aspirations : celle de présenter une réalité moins triste de l'Histoire et asseoir son combat contre certaines décisions et égarements commis durant le règne de Louis XIII sous l'ombre de son ministre. Ceci dit, l'Histoire prend toute une autre saveur selon la sensibilité et les informations que le romancier choisit délibérément de remodeler à sa guise ; tant qu'elles servent à ses objectifs. Offensé par l'horrible et barbare traitement alloué aux ennemis du Cardinal comme à toute personne qui essaie de le défier ou de menacer son pouvoir, Vigny prend sur lui d'examiner, de faire une analyse critique et d'apporter des commentaires fort ironiques à ces témoignages dignes de la vérité des faits historiques. Attitudes qui renseignent davantage de sa distanciation d'avec ces éléments de l'Histoire qui font revivre le passé. Ce passé rappelle davantage la trahison, l'échec, la souffrance, la mort, la douleur et les travers d'une société qu'il souhaite épurer et sortir du joug d'un chef d'État tyrannique et monstrueux. C'est pourquoi la mort du héros trouve un

écho pathétique et révoltant lorsqu'il mentionne ces propos dans " Notes d'Alfred de Vigny" : « L'exécution de M. de Thou ressemble, comme celle de M. de Cinq-Mars, à un assassinat ; la voici telle que la donne ce même journal, et plus horriblement minutieux que la lettre de Montrésor » page 517. Comment passer auprès de cette interprétation dramatique que fait l'auteur en usant consciencieusement de l'adverbe " horriblement" pour insister sur le caractère effroyable dont ont usé les dirigeants pour ôter la vie à ces deux jeunes gens. Ainsi, il parvient à émouvoir le lectorat et à le convaincre de la bonne foi de Cinq-Mars au détriment du Ministre. Faisant du premier un martyr, un amoureux de sa patrie aux intentions nobles et du second, un bourreau, un dictateur, un être froid. Voilà comment le romancier réussit à faire primer l'art sur la vérité, la romance, les sentiments, l'idéal sur la vérité historique.

Vigny fait, ainsi, le choix du roman parce que l'attrait de la fiction sur les lecteurs est plus grand que la lecture d'un traité d'histoire. En choisissant le roman, l'écrivain néglige délibérément de discuter la question du genre, au profit de la défense de l'idéalisation. L'œuvre d'art ne restitue pas seulement les faits mais également l'analyse des faits, elle opère une synthèse qui donne une signification aux choses, elle idéalise non pas au sens où elle s'éloigne du réel mais au sens où elle le stylise – et donc le rend plus visible – préférant ne pas reproduire dans leurs détails les éléments les plus laids de la réalité. Nous voyons quelle image supérieure Vigny entend donner au romancier, tout en défendant sa thèse historique (l'intrigant Cinq-Mars devient sous sa plume l'incarnation du jeune aristocrate sacrifié doublement par Richelieu et par la Révolution française). Vigny ne semble pas chercher à échapper aux écueils décrits mais plutôt à les faire sentir au lecteur pour nourrir sa réflexion critique sur l'Histoire, tout comme quand il prête aux personnages du temps de Louis XIII une intuition peu crédible de la Révolution française. Dès lors, il s'avère désormais judicieux de préciser que ce romancier saisit l'occasion de l'écriture de *Cinq-Mars ou Une Conjuration sous Louis XIII* pour développer ses idéaux politiques contre-révolutionnaires (Julliot, 2017)³⁹ :

« [...] je plaçai les nôtres [les hommes dominants de l'Histoire] sur le devant de la scène, je les fis principaux acteurs de cette tragédie dans laquelle j'avais dessein de peindre les trois sortes d'ambition qui nous peuvent remuer, et, à côté d'elles, la beauté du sacrifice de soi-même à une généreuse pensée. Un traité sur la chute de la féodalité, sur la position extérieure et intérieure de la France au dix-septième siècle ; la question des alliances avec les armes étrangères, sur la justice aux mains des parlements ou des commissions secrètes et sur les accusations de sorcellerie, n'eût pas été lu peut-être, le roman le fut » (De Vigny, 1826, Pp. 13-14).

³⁹ Julliot, Caroline, « Cinq-Mars, d'Alfred de Vigny : le premier roman historique français et la (dé)moralisation du lecteur », *Études françaises*, vol.53, n° 3, 2017, pp. 27-42.

Relevons également qu'à travers la description du procès d'Urbain Grandier se cache une forte implication de Vigny qui, renonçant à la vérité des faits historiques, décrit les travers de la religion. Il souhaite ainsi dénoncer une forme d'oppression de la religion chrétienne. Ce procès donne à voir un surnaturel mensonger : l'Abbé Quillet évoque ainsi des « démons de fabrique humaine » et de « prétendus exorcistes » (*Cinq-Mars*, Chap III, p.81) ; mais cette mystification est si grossière qu'elle n'illustre guère que l'infamie des juges. Il est donc normal que cet autre épisode ait attiré l'attention de notre romancier par rapport aux desseins qui justifient son intérêt, sa décision à mettre sur papier des épisodes de l'Histoire. Il propose minutieusement plusieurs chapitres, dès l'entame de son œuvre, à ce procès. Choix qui, loin d'être anodin, cache un véritable malaise de l'auteur envers la religion chrétienne. Le chapitre intitulé "Bon prêtre" précise clairement, par l'adjectif qualificatif antéposé à valeur méliorative « Bon », la position et même le jugement plutôt valorisant qu'il alloue au personnage Urbain Grandier dont la fin tragique expose au grand jour les fourberies en présence dans la religion. C'est ainsi que sans nécessairement avancer avec Alphonse Bouvet que « Vigny sympathise avec le mouvement anticlérical provoqué par la politique religieuse de la Restauration »⁴⁰, force est de constater, dans plusieurs de ses œuvres, de nombreuses attaques contre l'Église ; ses crimes, l'immoralité de quelques-uns de ses membres et la vacuité de certains de ses rites.

Cinq-Mars dénonce longuement les manipulations criminelles d'un tribunal ecclésiastique et plus largement les méfaits commis au nom de l'Église ou autorisés par cette dernière. Le romancier place en effet sur la route du jeune Henri d'Effiat, se rendant au siège de Perpignan pour y être présenté au Roi, le procès en sorcellerie d'Urbain Grandier, victime de la possession simulée des sœurs du couvent, comme l'expose notamment « le bon prêtre » qui donne son titre au chapitre III, l'Abbé Quillet. Parmi les nombreux passages dénonçant de façon frappante l'instrumentalisation scandaleuse de la religion chrétienne, on peut citer celui de la « question »⁴¹ à laquelle est soumis « le martyr » au chapitre V :

« Deus stetit in synagoga deorum : in medio autem Deus dijudicat... » chantèrent des voix fortes et nasillardes [...] elles continuèrent longtemps un plain-chant de psaumes entrecoupé par des coups de marteau, ouvrage infernal qui marquait la mesure des chants célestes⁴².

Il n'est donc pas surprenant que la description que fait l'auteur des personnages religieux frise toujours le dégoût, l'ambition, l'horreur et surtout l'hypocrisie. C'est le cas

⁴⁰ Alphonse Bouvet, notice sur *Cinq-Mars*, *Œuvres complètes*, t. II, p. 1310.

⁴¹ Alfred de Vigny, *Cinq-Mars ou Une conjuration sous Louis XIII*, Chap V, page 102.

⁴² *Ibid.*

avec le Cardinal de Richelieu et avec le Père Joseph. Et ces propos du chapitre XI, après le procès de Loudun, exprime davantage la duplicité des hommes en soutane et, bien-sûr, l'indignation du romancier envers ces derniers et précisément Richelieu : « [...] il verse le sang des hommes avec la croix du Rédempteur. » page 201. Le caractère vicieux du Père Joseph, homme de Dieu pourtant, laisse tout aussi un goût amer au lectorat vu son statut. Ceci rentre dans les intentions du romancier : dévoiler les affres causées malicieusement par la religion chrétienne où se meut trahison et manipulation. C'est ce qui frappe directement aux yeux dès cette description du Père Joseph : « Il avait un teint rembruni, profondément sillonné par la petite vérole ; des yeux assez doux, mais un peu louches et toujours couverts par des sourcils qui se joignaient au milieu du front ; une bouche dont le sourire était rusé, maléfisant et sinistre. » Chapitre VII, p.125. Le même chapitre fait étalage des ambitions malsaines de ce dernier qui, feignant sa loyauté inconditionnelle envers le ministre, n'avait qu'un seul objectif ; celui de devenir cardinal : « il ne pensait qu'à être cardinal et se préparait d'autres intelligences en cas de défection de la part du premier ministre [...] Tandis que le serviteur trahissait ainsi son maître, le maître ne restait pas en arrière et trahissait le serviteur » page 141.

Vigny a souvent à cœur, dans ses romans, de faire valoir leur vérité particulière. *Cinq-Mars* invite aussi à réfléchir à l'art ambivalent du roman dans l'évocation du Château de Chambord qui, au chapitre XIX, mêle description explicative et rêverie poétique. Le narrateur assigne d'abord à ce développement une fonction informative en avançant : « il ne sera peut-être pas inutile de parler de cette étonnante construction » (*Cinq-Mars*, Chapitre XIX, p.313). Pourtant, le réel se transforme rapidement sous sa plume :

À quatre lieues de Blois, à une heure de la Loire, dans une petite vallée fort basse, entre les marais fangeux et un bois de grands chênes, loin de toutes les routes, on rencontre tout à coup un château royal, ou plutôt magique. On dirait que, contraint par quelque lampe merveilleuse, un génie de l'Orient l'a enlevé pendant une des mille nuits et l'a dérobé au pays du Soleil, pour le cacher dans ceux du brouillard avec les amours d'un beau prince. Ce palais est enfoui comme un trésor ; mais à ses dômes bleus, à ses élégants minarets, arrondis sur de larges murs ou élancés dans l'air, à ses longues terrasses qui dominent les bois, à ses flèches légères que le vent balance, à ses croissants entrelacés partout sur les colonnades, on se croirait dans les royaumes de Bagdad ou de Cachemire, si les murs noircis, leur tapis de mousse ou de lierre, et la couleur pâle et mélancolique du ciel, n'attestaient un pays pluvieux. Ce fut bien un génie qui éleva ces bâtiments, mais il vint d'Italie et se nomma le Primatice ; ce fut bien un beau prince dont les amours s'y cachèrent ; mais il était roi et se nommait François Ier.⁴³

L'univers des contes orientaux se superpose à celui de la Touraine mais disparaît au moment où le narrateur réaffirme la réalité historique des lieux. Toutefois, imaginaire et réel finissent par fusionner quand le paragraphe se referme sur l'évocation – mêlant histoire et

⁴³ *Ibid*, pages 313-314.

mythologie – d'⁴⁴« une Diane mystérieuse, cette Diane de Poitiers, deux fois déesse et deux fois adorée dans ces bois voluptueux. ». La conclusion de la description reporte cependant cette confusion sur la réalité elle-même : « cela semble une pensée fugitive, une rêverie brillante qui aurait pris tout à coup un corps durable ; c'est un songe réalisé. »⁴⁵. L'affirmation finale brouille les frontières de la fiction et du réel, justifiant le recours à l'imagination pour rendre compte d'une réalisation qui fut d'abord un rêve. Plus largement, on peut considérer que ce passage suggère comment le roman, mélange de vérité et d'invention, permet de traduire les caractères sensible et idéaliste de l'auteur qui tend toujours à embellir, à illuminer et à colorer les aspects abjects de l'Histoire. Pour lui, le lecteur, s'il a quelque chose à retenir de l'Histoire, doit sortir du texte avec un élan d'espoir pour des lendemains meilleurs. Disons que la fiction acquiert, avec Vigny, une pleine légitimité à instruire. C'est ce qu'il signifie à nouveau quand, au chapitre VII, il qualifie les paroles de Richelieu, pourtant non avérées, de « mémorables ». (Cinq-Mars, chap. VII). Il suggère ainsi que le roman crée des scènes d'un tel intérêt qu'elles méritent de passer à la postérité, au même titre que des événements historiques.

Chez Vigny, selon Jacques-Philippe Saint-Gérard, « l'écriture dramatique est toujours au service d'une idée à plaider, d'une philosophie dont il s'agit de persuader le public. »⁴⁶. Le romancier entraîne parfois davantage la réflexion sur un problème que l'adhésion à une thèse. Il confère aussi un caractère dramatique à ses romans, même lorsqu'ils s'inspirent d'événements historiques. Il ne cherche pas à créer un véritable suspens mais travaille sur le rythme et le découpage des scènes de façon à susciter l'intérêt du lecteur. C'est ainsi que dans *Cinq-Mars*, le héros éponyme n'est pas au centre de tous les chapitres, il cède la place à Richelieu, Marie de Gonzague, Louis XIII, De Thou, ou encore Laubardemont, ce qui évite toute lassitude. En outre, Vigny fait ressortir des scènes fortes, partiellement closes en un chapitre qui peut renfermer à lui seul bien des rebondissements. Celui qui représente "l'entrevue" (titre du chapitre VIII) du roi et de son ministre au moment où le premier risque de disgracier le second est à cet égard exemplaire. L'arrivée du cardinal, annoncée de façon solennelle par « deux huissiers à la fois [qui] crièrent : "Son Éminence !" (Page 156 du chapitre VIII) est de plus mise en valeur par la présence de spectateurs attentifs rappelant fortement le genre théâtral. On sait comment Richelieu retourne ensuite la situation à son

⁴⁴ *Ibid*

⁴⁵ *Ibid*

⁴⁶ Jacques-Philippe Saint-Gérard, *L'Intelligence et l'émotion : fragments d'une esthétique vignyenne (théâtre et roman)*, p.127.

profit avant que sa ruse n'éclate de façon saisissante. Le chapitre s'achève sur ce sommet, que marque le mot final de « vainqueur ». Il met en évidence la terrible force du premier ministre et dénonce sa domination sur le Roi.

La riche écriture de Vigny est le fidèle reflet de son esprit critique. Dans tous les genres qu'il pratique, une grande variété de dispositifs signifie – de façon plus ou moins radicale – les limites d'un point de vue singulier ainsi que la relativité des regards selon les individus, les lieux et les époques. La démarche de l'écrivain est rarement corrective. Le choix de l'omniscience reste exceptionnel et son expression, dans *Cinq-Mars*, discontinue. La confrontation de différentes perceptions du réel ne vise pas toujours à dénoncer une erreur et même dans ce cas – telle est la réversibilité de l'écriture vignyenne – elle fait également sentir la multitude de perspectives éligibles pour représenter la réalité. La contestation des points de vue conduit donc essentiellement à un apprentissage du doute. Elle remet en cause des représentations figées, suggère que la vérité reste toujours – au moins en partie – inaccessible, questionne la notion même de réalité. Vigny témoigne d'une perspective critique face à l'Histoire. Celle-ci est centrale dans son œuvre, aussi bien romanesque que dramatique ou poétique. Elle sert l'entreprise didactique en fournissant des sujets du plus grand intérêt qui enracinent les réflexions philosophiques dans un substrat factuel, en même temps qu'ils interrogent le sens des destinées humaines. L'écriture de l'histoire dénonce aussi les écueils qui la menacent : Vigny rend sensibles les mensonges de la grande histoire et le leurre que représente l'exactitude, mais aussi, plus largement, la difficulté de donner sens et vie aux événements passés, comme il tente pourtant lui-même de le faire. Ne soustrayant pas sa propre œuvre à l'examen critique qu'il inflige aux historiens, il manifeste ainsi une lucidité qu'il encourage son lecteur à partager.

Le romancier n'hésite, en effet pas, à user des procédés de la caricature à l'instar de Richelieu et des cardinalistes, mais rappelons qu'il s'en justifie en faisant parallèlement sentir la nécessité d'un certain dualisme (le bien et le mal) pour rétablir des repères moraux menacés de disparaître. Néanmoins, si le ministre revêt dans *Cinq-Mars* des allures fantastiques, c'est essentiellement parce qu'il tente, dans ses discours, de se confondre avec une autorité divine pour satisfaire sa mégalomanie et dissimuler ses turpitudes. Pour le reste, en de nombreux endroits, l'auteur tend davantage à une mise en scène critique de la mythification – positive ou négative – de Richelieu qu'à une véritable mystification. Ainsi, quand le narrateur conclut la transcription des devoirs destinés au Roi par cette formule : « Tels étaient les commandements du dieu de la France » (*Cinq-Mars*, chap. VII, p.130), c'est clairement pour

faire la diatribe acerbe d'une grandeur usurpée par une audace sans limite. Il est donc clair que l'Histoire ne saurait être objective pour la bonne raison qu'Alfred de Vigny n'est pas un objet et que les hommes dont il raconte l'histoire ne le sont pas plus que lui, mais bien des intentions, des libertés, des consciences, etc. Des êtres qui souffrent et qui combattent. Le livre que Vigny a rédigé, qu'il le veuille ou non, plongé lui-même dans l'Histoire, va être à son tour un moment de cette Histoire. Ceci est évident même s'il a la prétention de ne pas prendre parti, car ne pas prendre parti dans un combat, c'est effectivement prendre le parti des faits accomplis. Le romancier défend des idées et c'est cela qui va également être à l'origine du remodelage qu'il fera de cet épisode de l'Histoire qu'il a voulu raconter. C'est pourquoi pour atteindre son but, certaines manipulations s'avéraient déterminantes. C'est ainsi que de nombreuses erreurs portant sur la chronologie prouveront qu'à un moment donné l'écrivain ne semble pas s'être rendu compte de toutes les retouches qu'il apportait à la chronique des faits. Nous pouvons à cet effet relever certaines de ces incongruités chronologiques :

- La mère de Louis XIII, Marie de Médicis, meurt en exil en 1642, et non pas en 1640, comme le prétend Vigny. Il s'est servi de cette mort comme un ressort ayant pour visée de faire rebondir le mécontentement du Roi envers le cardinal. Ceci comblait à souhait les attentes du romancier dans la mesure où la mort précipitée de cette dernière dans son récit participait davantage à détourner fortement les privilèges qu'avait le ministre vis-à-vis de son Roi. Briser leur relation était une aubaine pour l'accomplissement des projets d'écriture de Vigny.

- Cinq-Mars n'avait que quatorze ans et donc pas encore au service du Roi lorsque s'est déroulée en 1634 l'affaire du « Bon prêtre ». Le romancier, dès les premières pages de son roman nous laisse comprendre que le jeune d'Effiat, se rendant à la cour, assiste au procès d'Urbain Grandier, à sa condamnation et à son supplice concernant l'affaire des possédées de Loudun. Ce qui est impossible au regard de l'âge et de la situation du jeune Effiat en cette période. Toutefois, l'éveil de cette tragédie par l'auteur demeure significatif au regard de l'horreur que Cinq-Mars ressentira d'emblée face à la monstruosité de Richelieu. Le lecteur devra directement saisir l'identité des deux principaux adversaires dont les actions, aussi déterminantes les unes des autres, meubleront son récit.

- Marie de Gonzague naît en 1612 et a trente ans au moment où Cinq-Mars sera exécuté. Elle n'avait rien de l'héroïne idéale et pure qu'en a fait l'écrivain. Pour les mêmes raisons qui poussent Racine à rajeunir Bérénice, Vigny lui donne le même âge que Cinq-Mars simplement parce que l'idylle se serait mal accommodée d'une trop vieille maîtresse.

- Molière avait vingt ans en 1642 et il demeure invraisemblable qu'il revêt déjà des *Précieuses ridicules* : « il n'obtint pour réponse que des regards de dédain, et se consola en méditant *les Précieuses ridicules*. » : 344. Nous savons tous pourtant que cette œuvre a été publiée par Molière quinze ou seize ans plus tard. Son objectif était de mentionner et de parler de ces écrivains qui faisaient partie de sa vie et surtout de son expérience dans l'écriture. C'est pourquoi il en fait de même avec René Descartes, jeune officier du chapitre : « Je suis René Descartes, reprit doucement le militaire. » : 349. Pourtant il avait déjà quarante-six ans et avait bien sûr laissé la casquette d'officier depuis belle lurette. Vigny surprend peut-être encore davantage quand il choisit de résumer une scène, certes sans rapport avec l'intrigue principale, mais dont il vante cependant l'intérêt, soulignant que Corneille, Milton et Molière eurent chez Marion Delorme « de ces conversations qui font regarder comme perdu le temps qui les précéda et le temps qui doit les suivre. » : chap. XX, p.350. Une telle présentation tend assez étonnamment à rejeter le sujet même de l'œuvre – la conjuration menée par le héros éponyme – au rang des vanités que certains auteurs privilégient à regret pour s'adapter à leur public. Le roman avoue ainsi la nécessité et les limites de ses propres choix.

- Concernant le Père Joseph, il a disparu en 1838 bien avant que le complot ait lieu. Vigny, se substituant au Créateur, choisit de ressusciter certains personnages clé, non pas pour leur offrir une seconde chance pour se racheter de leurs mauvais actes mais plutôt pour les mettre en face de leurs propres vices. Le père Joseph jouait le rôle d'un être ambitieux, sournois, calculateur et hypocrite auprès de son maître le cardinal de Richelieu, tout aussi cruel sous la plume de Vigny.

Si Vigny défend la création littéraire et sa capacité à juger l'histoire, il n'affirme cependant pas sa toute-puissance. Les révélations que semblent livrer ses fictions, quand elles ne laissent pas transparaître leurs propres limites, suggèrent une indicible complexité des événements et de leurs acteurs. C'est également ce qui ressort de la difficulté à lire l'histoire pour en tirer des leçons, en dépit des aspirations de l'époque. La critique des documents, insuffisants mais indispensables, suggère quant à elle les apories majeures de l'écriture, impuissante à garder une trace fidèle du passé, n'en fixant souvent qu'une version déformée. L'écrivain ne cache pas davantage comment il stylise artificiellement l'histoire à des fins expressives et didactiques, encore moins l'inadéquation de ses références, de son langage, de son point de vue et de ses récits aux époques qu'il tente d'évoquer. Ceci dit, la mention explicite des documents – que Vigny ne circonscrit pas aux annexes de *Cinq-Mars* - contribue à faire entendre un « coup de pistolet référentiel dans le concert fictionnel », selon

l'expression de Gérard Genette⁴⁷, à dévoiler « la machinerie interne » d'une montre, comme l'écrit Walter Scott en tête de la réédition de ses *Waverley novels*, enrichie de notes présentant ses sources⁴⁸. C'est là une façon audacieuse de suggérer que le roman surpasse l'historiographie en transparence, outre qu'il l'enrichit par ses inventions et ses jugements. Dans le même temps, cette valorisation indirecte de la sincérité de la création littéraire interdit de l'ériger en révélation. Elle rappelle qu'il s'agit d'une fiction : d'une assertion feinte, sans intention de tromper⁴⁹, d'une illusion dont on n'est pas victime⁵⁰. Ainsi, l'écriture vignyenne de l'Histoire ne convainc pas en inspirant la crédulité ou en imposant ses leçons, mais par la richesse des réflexions critiques et des remises en cause qu'elle suscite. Ce qui semble ne pas préoccuper Vigny tant que son message reçoive le retentissement escompté et visé pour la prospérité.

Somme toute, quoique les commentateurs de Vigny s'y attardent généralement peu – comme en témoigne la rareté des références critiques – la confusion des apparences est donc mise en scène de façon insistante dans son œuvre. Elle revêt volontiers un sens politique, participant de la dénonciation d'un pouvoir aveugle, fourbe, inquiet ou mégalomane, suscitant les calculs les plus hypocrites. La généralisation de l'illusion lui confère toutefois une portée existentielle : les apparences semblent impuissantes à faire connaître les hommes et la nature, sans perspective, cependant, d'une quelconque révélation divine dans un autre monde. Seule la conscience de la vanité des faux-semblants, de l'inconstance des êtres et de la fragilité de la vérité permet d'éviter de sombrer complètement dans l'erreur. D'où une certaine radicalité de l'œuvre de Vigny qui décline les expressions du piège des apparences jusqu'au vertige, constructif pour le lecteur prêt à en prendre la mesure et à en tirer les conséquences. Pas du tout heureux de mettre en lumière la variété des leurres qui peuvent nous abuser, l'écrivain travaille à les rendre marquants et troublants, par divers choix d'écriture qui allient, comme à son habitude, leçons et interrogations, réflexion et émotion. Ainsi quand les titres, des épigraphes, des symboles ou des commentaires dénoncent explicitement des risques d'erreurs, ils engagent parallèlement une démarche herméneutique de correction de mensonges ou des

⁴⁷ G. Genette, *Seuils*, Paris, Editions du Seuil, p.337. Gérard Genette adapte la phrase suivante de Stendhal : « La politique au milieu des intérêts d'imagination, c'est un coup de pistolet au milieu d'un concert » (*Le Rouge et le Noir. Chronique du XIXe siècle*, préface, commentaires et notes de Victor del Litto, Paris, Librairie Générale Française, « Le livre de poche – Texte intégral », 1983 [1^{re} éd. : 1830], p.401 ; deuxième partie, chapitre XXII).

⁴⁸ W. Scott, préface générale à l'édition *Magnus opus, Waverleut et autres romans*, éd. Monod et J. – Y. Tadié (dir.) Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2003, p.19.

⁴⁹ Voir John R. Searle, *Sens et expression* [1979], trad. Et éd. Joelle Proust, Paris, Minuit, 1982, p. 111.

⁵⁰ Voir J.-M. Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?* Paris, Seuil, « Poétique », 1999.

fourvoiements des personnages. Si la fiction nous entraîne dans le rire ou l'horreur, la stupeur ou même l'illusion, c'est pour mieux nous faire éprouver la nécessité d'un recul critique.

2.5 CINQ-MARS OU L'INCARNATION DES IDÉAUX D'ALFRED DE VIGNY

Dans *Cinq-Mars*, l'ambiguïté du héros et du système de personnages dans lequel il s'insère affaiblit la thèse politique d'une déplorable mise à mort de l'aristocratie par le pouvoir abusif de Richelieu. L'affrontement du favori du premier ministre de Louis XIII ne peut en effet se résumer à celui de « l'idéalisme du sentiment face au machiavélisme du politique »⁵¹.

Dès le premier chapitre, les modèles de l'ascension d'Henri ne semblent pas univoques. Le jeune homme fait ses « adieux » à Marie de Gonzague en lui déclarant : « L'amour a versé l'ambition dans mon cœur comme un poison brûlant ; oui, je le sens pour la première fois, l'ambition peut être ennoblie par son but. » : 57. En même temps qu'elle expose les intentions du protagoniste, cette phrase suggère que le projet de gravir les échelons de l'échelle sociale pour devenir digne d'épouser la duchesse n'est pas simple : assimilée à un « poison », « l'ambition » apparaît sous un jour négatif, que trahit encore l'idée d'un ennoblissement possible et souhaitable, mais non pas certain. Il n'est donc guère étonnant que Cinq-Mars doive justifier ses intentions à différentes reprises, notamment pour répondre aux interrogations de son ami. Quoiqu'il ne lui révèle pas encore son amour pour Marie, au chapitre XI, il réitère la conviction qu'une raison supérieure peut justifier une dynamique d'élévation *a priori* condamnable : « je méprise autant que vous l'ambition qui paraîtra me posséder [...]. Je jure par le ciel que mes pensées sont pures comme lui. » : 203. Quelques chapitres avant la fin du roman, la Reine met en doute cette pureté d'intentions. Réticente face à une conjuration qui va selon elle trop loin, elle en suggère les failles à Marie : « Voici toutefois que, par amour uniquement (je veux le croire comme vous), un jeune homme de vingt-deux ans est prêt à [...] faire assassiner [Richelieu]... » : 396-397. La parenthèse a beau formuler un désir de confiance, c'est bien un soupçon qu'elle entend insinuer dans l'esprit de la jeune femme. Anne d'Autriche ne tarde pas à s'exprimer de façon plus explicite :

Il s'est élevé pour vous atteindre ; mais l'ambition, qui vous semble ici avoir aidé l'amour, ne pourrait-elle pas s'être aidée de lui ? Ce jeune homme me semble être bien profond, bien calme dans ses ruses politiques, bien indépendant dans ses vastes résolutions, dans ses monstrueuses entreprises, pour que je le croie uniquement occupé de sa tendresse. Si vous n'aviez été qu'un moyen au lieu d'un but, que diriez-vous ?⁵²

⁵¹S. Vanden Abeele-Marchal, édition de *Cinq-Mars*, Paris, Librairie Générale Française, « Le Livre de Poche », 2006, p.20.

⁵²*Cinq-Mars*, Chap. XXIII, p.400

Toutefois, l'intention de la Reine étant à l'évidence de discréditer Cinq-Mars dans l'esprit de sa bien-aimée, cette mise en cause n'est pas des plus convaincantes. De surcroît, la suspicion d'un arrivisme du héros n'est pas seulement démentie par ses déclarations – par nature sujettes à caution – mais aussi par ses sentiments, retranscrits par le narrateur. Par exemple, si l'on revient au chapitre XI (où le héros se prépare à être présenté au Roi) on constate que la pensée de celle qu'il aime le soutient : « Un rayon d'espoir lui fit voir l'image de Marie de Mantoue dans l'éloignement, et il eut un instant de calme dans les pensées. Mais tout son avenir était dans ce seul mot : plaire au Roi ; il se mit à réfléchir à tout ce qu'il a d'amer » : chap. XI, p.199.

C'est surtout la répugnance qu'inspire au jeune homme la nécessité de parvenir qui empêche de le croire mû par le seul désir de s'élever. Faire en sorte d'entrer dans les bonnes grâces du roi représente davantage pour lui un abaissement ; il confie à son ami : « Plaire ! Que ce mot est humiliant ! » : 200. C'est pourquoi il formule le projet de réussir auprès du monarque d'une nouvelle façon, par la franchise : « au milieu de ces sentiers tortueux, j'en veux prendre un nouveau, la ligne droite. Ma pensée entière, la pensée de l'homme juste, se dévoilera aux regards du roi même s'il l'interroge, dût-elle me coûter la tête. Je l'ai vu enfin ce roi, que l'on m'avait peint si faible ; je l'ai vu, et son aspect m'a touché le cœur malgré moi ; certes, il est bien malheureux, mais il ne peut être cruel, il entendait la vérité... » : 201. Propos qui laisse clairement apparaître une nouvelle raison de devenir proche du souverain : l'arracher à l'emprise néfaste de son ministre en le conseillant avec honnêteté. Au chapitre XIII, De Thou se montre définitivement séduit par cette perspective, politique et vertueuse. Sentiments qui se lisent dans ces quelques lignes du chapitre XIII aux pages 228-229 : « J'ai réfléchi bien profondément aux causes secrètes de votre ambition, et je crois avoir deviné votre cœur. Oui, ce sentiment d'amour pour la France, qui le faisait battre dans votre première jeunesse, a dû y prendre des forces plus grandes ; vous voulez approcher le roi pour servir votre pays, pour mettre en action ces songes dorés de nos premiers ans. Certes, la pensée est vaste et digne de vous ! Je vous admire ; je m'incline ! Abordez le monarque avec le dévouement chevaleresque de nos pères, avec un cœur plein de candeur et prêt à tous les sacrifices. [...] Oui, s'écria De Thou en s'animant, ce but est noble et beau ; marchez dans votre route d'un pas inébranlable, chassez même cette honte secrète, cette pudeur qu'une âme noble éprouve avant de se décider à flatter, à faire ce que le monde appelle sa *cour* ». Paradoxalement, c'est l'ambiguïté de Cinq-Mars que mettent en évidence ces propos enthousiastes : la méconnaissance des motivations amoureuses du jeune homme conduit son

ami à lui en prêter de plus hautes, qui ne sont pas forcément à exclure, mais qui font ressortir, par contraste, l'étroitesse et l'obscurité du projet du héros ; de la même façon, en distinguant l'entreprise d'Henri d'Effiat d'une vulgaire tentative de séduction, le locuteur signale que son camarade pourrait tomber dans cet écueil. Cinq-Mars ne détrompe pas De Thou ; il défend la possibilité que « quelque seconde et secrète » sous-tende une action noble, après avoir exprimé « la ferme croyance que la vertu peut être aussi habile que le crime » (*Ibid*, 230-231), sans que l'on puisse vraiment juger de la validité de ces déclarations.

Ces propos de De Thou concernant Cinq-Mars s'assimilent à n'en point douter aux aspirations de Vigny qui appartenait à une famille de soldats, il avait été bercé, dès ses premières années, de récits de campagnes et de gloire militaire. Autour de lui, tout lui parlait de guerre, tout le conviait à l'action et à l'héroïsme. Il lui prit alors plus que jamais un amour vraiment désordonné de la gloire des armes mais ce profond désir enfantin qu'il n'a cessé de nourrir n'a pas pu se réaliser véritablement et c'est donc en Cinq-Mars que Vigny a pu concrétiser ce rêve et cet héroïsme tant souhaité et désiré de sa vie de militaire : défendre son pays et braver l'adversité pour son pays et pour son Roi dont la sécurité lui importait au-delà de tout. Le romancier a ciblé le bon personnage pour réussir à matérialiser ses projets et desseins tant politique, sentimental que militaire. Réussir à travers Cinq-Mars à côtoyer le Roi, à être l'un de ses favoris, à réussir à mettre sur pied, avec l'aide de grandes figures historiques, un complot visant à libérer la France du véritable ennemi en soutane. Voilà comment Vigny se plie aux volontés de ses ambitions, de ses sentiments et désirs refoulés pour transformer à sa guise un épisode majeur de l'Histoire. Le roman est ainsi de la part de Vigny, une confession, le testament d'une jeunesse, cette histoire d'une âme qu'il rêvait toujours d'écrire en 1847. Il est lui-même ce jeune cheveu-léger, d'environ dix-huit ans, avec le teint blanc et rose d'une jeune fille et l'air doux de son âge ; c'est à lui De Thou crie : « Je ne vous reconnais plus ! Que vous étiez différent autrefois ! Je ne vous le cache pas, vous me semblez bien déchu : dans ces promenades de notre enfance, où la vie et surtout la mort de Socrate faisaient couler de nos yeux des larmes d'admiration et d'envie ; lorsque, nous élevant jusqu'à l'idéal de la plus haute vertu, nous désirions pour nous dans l'avenir ces malheurs illustres, ces infortunes sublimes qui font les grands hommes ; quand nous composions pour nous des occasions imaginaires de sacrifices et de dévouement ; si la voix d'un homme eût prononcé entre nous deux, tout à coup, le mot seul l'ambition, nous aurions cru toucher un serpent... » : 202.

Son âme se révèle à nous, authentique, avec ses enthousiasmes et ses dégoûts : « Cinq-Mars, toujours adossé, au pilier derrière lequel il s'était placé d'abord, toujours enveloppé dans son manteau noir, dévorait des yeux tout ce qui se passait, ne perdait pas un mot de ce qu'on disait et remplissait son cœur de fiel et d'amertume ; de violents désirs de meurtre et de vengeance, envie indéterminée de frapper, le saisissaient malgré lui : c'est la première impression que produise le mal sur l'âme d'un jeune homme, plus tard la tristesse remplace la colère ; plus tard c'est l'indifférence et le mépris ; plus tard, encore, une admiration calculée pour les grands scélérats qui ont réussi ; mais c'est lorsque, des deux éléments de l'homme, la boue l'emporte sur l'âme » :100. Dans cette interminable phrase de 1826, il y a comme le pressentiment de toute une existence, de toute une destinée, et déjà, comme le refus hautain qui sera sinon le dernier mot, du moins l'une des notes dominantes des œuvres de la maturité. Il dit de ce jeune homme, qui fut exécuté à l'âge de vingt-deux ans : Heureux celui qui ne survit pas à sa jeunesse, à ses illusions, et qui emporte dans sa tombe tout son trésor.

L'ambiguïté de cette œuvre de Vigny apparaît comme le reflet cohérent de sa pensée hésitante, oscillant sans cesse entre convictions de tous ordres et doute, refus de systématisme et du dogmatisme. On ne s'étonne donc guère qu'en même temps qu'il exprime certaines valeurs, vraisemblablement convaincu de leur nécessité, l'écrivain en laisse aussi sentir la fragilité, trahissant la réticence que lui inspirent les engagements politiques, la vanité de toute idéologie, la crainte d'un monde dépourvu de sens. C'est ainsi que *Cinq-Mars* fait cet effet d'expérimentation à travers lesquelles Vigny cède l'idéalisme et s'essaie à la prédication sans en cacher les excès. Foisonnement sentimental et état d'esprit qu'il transmet à son personnage éponyme et que nous lisons à travers certaines décisions qu'il entreprend : déjà épurer la société en la débarrassant d'un être maléfique, conspirer et vaincre cet ennemi en vue de mériter l'amour de sa dulcinée, tout organiser pour passer à l'acte et contre toute attente, baisser les bras, renoncer à ses ambitions et quête du pouvoir pour avoir perdu l'amour de sa vie, s'offrir volontairement à la rage de son bourreau et rejeter l'opportunité d'échapper à cette mort violente. Cette fin est plutôt paradoxale mais digne de la grande sentimentalité romantique de Vigny qui, par cette issue tragique, prône un idéalisme virulent dans le don de soi, l'amour et le sacrifice comme le Christ, pour le peuple. C'est pourquoi le lectorat sortira de ce texte, non pas avec l'idée d'un jeune ambitieux sournois ou d'un vil conspirateur qui a mérité pleinement son sort, mais plutôt avec l'idée de la fin injuste, troublante et amère d'un « martyr », d'un sauveur ayant lutté pour de justes causes. Vigny fait ainsi rayonner ses

idéaux en idéalisant le combat d'Henri d'Effiat et en faisant de lui un héros romantique et dévoué envers sa terre en transformant ses intentions égoïstes et fourbes en un noble combat : « Après quoi il l'embrassa et monta l'échafaud avec une adresse et une légèreté merveilleuse. Il fit un tour sur l'échafaud et considéra haut et bas toute cette grande assemblée, d'un visage assuré et qui ne témoignait aucune peur, et d'un maintien grave et gracieux ; puis il fit un autre tour, saluant le peuple de tous côtés, sans paraître reconnaître aucun de nous, mais avec une face majestueuse et charmante ; puis il se mit à genoux, levant les yeux au ciel, adorant Dieu et lui recommandant sa fin » : 483.

Cette description de la mort de Cinq-Mars par Vigny nous rappelle sans hésitation ou alors s'assimile aux derniers instants salvateurs du Christ, une mort noble et digne d'un grand humanisme. Le romancier hausse son personnage éponyme à la hauteur d'une divinité, du Christ qui meurt pour sauver la France, qui donne sa vie, fait couler son 'précieux' sang pour laver le peuple qui le vénère de leurs tourments et souffrances, qui fait le sacrifice de soi afin de redonner vie à la France. Ceci met en relief ce désir refoulé de Vigny qui depuis son enfance et même sa vie militaire, n'a souhaité qu'apporter victoire, satisfaction et honneur à son pays. C'est donc à travers Cinq-Mars qu'il parvient à réaliser ce rêve, à rester dans les mémoires de la France en tant que martyr, à réussir où il avait échoué. Cette idéalisation du combat et même de la mort de Vigny représente un signe révélateur de reconstitution fort méliorative et même positiviste de l'Histoire. Sortir du souvenir de la révolution française et de son cortège de rancœurs, de traumatismes et d'attentes déçues pour offrir à la nation un Sauveur, une mort emplie d'espoir et de lumière. Il est entendu que Vigny ne connaît qu'épreuves et désillusions. Angoissé par le mystère de la destinée humaine, déçu par son époque : d'où un moyen pour lui, à travers la fin divinisée et idéalisée d'Henri d'Effiat, d'espérer de meilleurs jours, des lendemains meilleurs pour les Hommes. Il sort, dès lors, de sa solitude existentielle et essaie tant bien que mal de redonner du sourire au lectorat en l'éloignant de la profonde tristesse qui émane de l'Histoire. S'il est établi que Cinq-Mars est sans doute le premier des romans dits historiques de la littérature française, il fait partie bien également au genre du roman à thèse. Il s'agit en fait pour le Vigny légitimiste de 1827 de mettre en exergue par le moyen de cette conjuration qui a échoué en 1642 des indices de la grandeur passée de l'aristocratie qui constitue pour lui la clef de voûte de l'édifice social et prouver que sa destruction entreprise par la politique d'un Richelieu mena la France à la Révolution et à la perte de son identité. Ce qui, bien évidemment passe par quelques déformations visant à ne pas servir un roman réaliste au lectorat mais plutôt un roman

idéaliste dans le sens du perfectionnement. L'Histoire ne doit pas heurter le lecteur comme c'est le cas avec l'Histoire réelle mais plutôt le faire rêver. Lorsque le lecteur parcourt les lignes de l'œuvre de Vigny, il doit pouvoir se déconnecter de la réalité ambiante et virulente de l'Histoire réelle. L'idéal que prône Vigny aide non seulement Henry d'Effiat mais aussi tout lecteur potentiel à se transcender. Plus discret et insidieux est le traitement que Vigny fait subir aux représentations imaginaires attachées à cet événement historique ; nous voudrions décrire ici la manière dont le corps d'Henri d'Effiat permet à Vigny de développer un discours sur l'Histoire. Nous sommes en présence de la muse romantique toujours en constante recherche d'une beauté idéale. Il n'hésite pas à présenter ouvertement son héros comme le prototype de la perfection ; la dimension emblématique de ce dernier demeurant d'une grande portée idéaliste.

En outre, quand Alfred de Vigny, dans *Cinq-Mars* ou *Une Conjuraison sous Louis XIII*, n'affecte pas de rapporter des faits bruts sans les commenter, le narrateur dissimule souvent le caractère orienté de son récit, en faisant mine d'expliquer alors qu'il juge. Par exemple, lorsque son héros s'indigne des machinations du procès de Loudun, il prend parti pour lui sous couvert d'analyser l'esprit humain de façon globale : « [...] c'est la première impression que produise le mal sur l'âme d'un jeune homme ; plus tard la tristesse remplace la colère ; plus tard c'est l'indifférence et le mépris, plus tard encore, une admiration calculée pour les grands scélérats qui ont réussi ; mais c'est lorsque, des deux éléments de l'homme, la boue l'emporte sur l'âme » : 100. Ce passage retrace l'évolution de l'Homme et surtout le changement qu'opèrent ses sentiments en fonction des situations de la vie, ceux-ci pouvant aisément passer de la vertu au vice. C'est ainsi que Vigny justifie la naissance de sombres ressentiments chez Henri d'Effiat au vu des injustices et affres sévissant sans état d'âme durant le règne de l'impitoyable Ministre. Ses valeurs vertueuses n'ont pas pu résister à tant de violence. Ce faisant, assister au complot contre Urbain Grandier jusqu'à son procès et sa mise à mort gratuite – c'est-à-dire, pour de raisons visiblement fallacieuses – n'a éveillé en lui qu'amertume, vengeance et révolte envers cette société arbitraire et victime de la cruauté d'un homme en soutane qu'il se devait donc d'éliminer à temps. *Cinq-Mars* obtenait de ce fait un statut de héros au combat salvateur et fort positif pour la nation toute entière.

C'est pourquoi, en conclusion, pour expliquer la faillite de la conjuration, il fait essentiellement dépendre son succès des émotions, des sentiments et des scrupules de *Cinq-Mars*. Le Grand Ecuyer, malgré les hautes qualités d'organisation et de commandement qui lui sont attribuées, se conduit en héros romantique plutôt qu'en chef de conspirateurs. Malgré

la trahison du Roi, Cinq-Mars pourrait triompher de son adversaire s'il savait cueillir les occasions qui se présentent, mais ses sentiments de faux honneur il préfère signer le traité avec l'Espagne et appeler des troupes étrangères sur le sol de la France, un crime de haute trahison contre son pays, plutôt que de permettre l'assassinat de Joseph et de Richelieu proposé par Jacques Laubardemont, à une époque où l'assassinat politique était de bonne guerre ! Frappé au cœur lorsque la lettre d'Anne d'Autriche détruit ses illusions sentimentales, il abandonne la partie et se rend à Richelieu sans tenir compte des espoirs qu'il a suscités chez ses compagnons. Il refuse ensuite les avances de Joseph qui lui offre la mort de son adversaire, la liberté et le pouvoir contre un chapeau de Cardinal. Le cynisme de Joseph le répugne, mais la raison profonde de son refus est le dégoût que la vie lui inspire, maintenant qu'il ne peut plus espérer en l'amour de Marie de Mantoue. En effet, il refusera l'évasion même de la main de ses compagnons réunis dans une dernière tentative pour l'arracher à la mort. L'échafaud est la seule solution à son amour malheureux. Vigny insiste, cependant, sur ces détails pour préciser la peinture d'un caractère qu'il veut noble et généreux, incapable de machiavélisme et tout épris d'une grande passion qui le conduit à la mort. Par un procédé typique du mélodrame, le héros doit apparaître comme une victime innocente et son persécuteur comme une âme noire et diabolique. Revenant, dès lors, sur les dernières paroles de Cinq-Mars à Marie avant de partir pour son aventure : « Adieu, je vais accomplir ma destinée. » : 57, reflètent la conviction de Vigny par laquelle l'homme doit s'engager à lutter contre son destin jusqu'au bout même si cette épreuve doit se terminer par un échec. Et l'idéal de l'amitié tant recherchée par Vigny transparait au niveau du sacrifice volontaire de De Thou.

2.6 DES MYTHES ET DES LÉGENDES DANS LE PROCESSUS DE DÉSACRALISATION DE L'HISTOIRE PAR DUMAS

Le trésor introduit dans le roman un ingrédient propre au conte oriental, et les références en ce sens (Mille et Une nuits, Aladin, Simbad le marin) soulignent cette parenté. Très vite cependant, l'exigence pseudo-réaliste reprend le dessus. Si Monte-Cristo fait couramment étinceler quelques diamants devant ceux qu'il veut tenter ou acheter, les lingots d'or et les pierreries à la société occidentale moderne : possessions immobilières, nombreuse domesticité, moyens de transports de pointe... Mais le comte, loin de se borner à ces biens traditionnels, a également enregistré les mutations du monde de la finance et détient auprès des principales banques européennes un crédit illimité. Privilégiant l'immatériel au matériel, Monte-Cristo ne procède pas par accumulation mais par allègement, ou plutôt par délégation.

Il n'a pas à veiller jalousement sur sa fortune ; c'est le travail des maisons Thompson et French, Artsein et Eskeles, Richard et Blount. Il n'a pas besoin de s'encombrer de billets ou d'or : Lafitte, Rothschild et Dangler sont chargés de l'approvisionner selon ses besoins. Où qu'il aille, son trésor le suit, invisible et impalpable, et son abstraction, qui lui confère un aspect surnaturel, vient en fait de sa modernité.⁴

La même remarque peut se faire au sujet de ses pouvoirs, qui traduisent le caractère quasi-miraculeux que le XIX^e siècle attribue au progrès. L'ubiquité et l'omniscience de Monte-Cristo n'ont pas besoin de baguette magique et s'expliquent par une formidable utilisation des moyens de communication. Ses déplacements dans l'espace, que ce soit sur terre ou sur l'eau, donnent lieu à de bruyantes et naïves célébrations de la vitesse. Mais, sur le plan de l'information, il obtient des résultats encore plus extraordinaires en restant immobile : sans quitter Paris, il publie des révélations sur les agissements passés de son rival Fernand en Albanie, alors que le journaliste Beauchamp, resté aux méthodes artisanales, doit se rendre sur place pour recueillir des témoignages. Manipulateur caché, Monte-Cristo, qui a délégué aux journaux le soin d'ébruiter l'affaire, apparaît comme un magicien alors qu'il utilise simplement des réseaux modernes et efficaces. Par ailleurs, tout autant que les points forts de son époque, il exploite aussi ses faiblesses : interceptant une communication du télégraphe, il fabrique de l'information, ou plutôt de la fausse information, qui provoque beaucoup d'agitation à la Bourse et ruine son ennemi, le banquier Dangler. Il profite ainsi de la fragilité des sociétés ouvertes qui, reposant sur le crédit et la finance, confient leur survie à des facteurs impondérables. C'est la même analyse que nous faisons de ses multiples identités, favorisées par les bouleversements historiques et sociaux et par les « trous » de l'État-civil, qui rendent possibles toutes les impostures. La conclusion s'impose : les « super-pouvoirs » du comte, aussi extravagants soient-ils, n'offensent pas la rationalité et se comprennent dans le système de représentation de leur époque. La toute-puissance du héros n'est pas un héritage des contes de fées ou des *Mille et Une nuits*, mais provient de la révolution industrielle et technologique.

On a souvent souligné que *Monte-Cristo* (dont l'action débute juste avant les Cent-Jours), peut se lire comme une adaptation du mythe napoléonien au mode romanesque du divertissement, comme en témoigne le titre, tiré d'une petite île toute proche de l'île d'Elbe. Le comte s'apparente ainsi à un Napoléon masqué qui revient se venger de la société de Juillet dont le pouvoir a remplacé le sien⁵³. S'attaquant à ses ennemis qui incarnent la finance,

⁵³ La Restauration est également évoquée, mais la vengeance a lieu en 1838, donc sous la Monarchie de Juillet.

la justice, l'armée, il met en accusation les piliers du régime. Là encore, il se caractérise par son art de la manipulation et de la délégation. S'il procède à un règlement de compte personnel en privé, fondé sur la reconnaissance, le châtement public de ces trois personnages est à mettre au compte de la société. Comme par un heureux hasard, ceux qui l'ont offensé ont commis d'autres forfaits. Et c'est pour ces forfaits qu'ils sont officiellement sanctionnés : Monte-Cristo délègue à la Chambre des Pairs la punition du comte de Morcerf, à la Justice, celle de Villefort, et à la Bourse (ainsi qu'aux bandits romains, mués en Robins des Bois d'opérette), celle de Danglars. Le surhomme révèle ainsi la corruption profonde des élites : fausses identités, anoblissements douteux, trahison et prévarication. On remarquera par ailleurs que les personnages positifs du roman (les Morrel et le vieux Noirtier) se rangent ou se sont rangés dans le camp bonapartiste. Monte-Cristo est donc un vengeur et un justicier historiquement très situé⁵⁴.

Dans ce roman à effet de réel l'argent règne, mais à l'argent des financiers se mêle l'inépuisable richesse des contes : Monte-Cristo, l'île au trésor peuplée de contrebandiers a tout de la caverne d'Ali Baba et des 40 voleurs. La richesse des *Mille et Une nuits* est l'agent de la vengeance que le lecteur attend d'un vengeur sans reproche dans ce monde de canailles. Afin d'exécuter sa vengeance, le vengeur avançait masqué. La révélation – propre au genre – est ici le dévoilement du nom. Celui de Benedetto, l'ancien bagnard, celui de Fernand sous le masque de Morcerf. Lorsque le nom de Dantès toujours caché résonne, il foudroie tous ses ennemis et les emporte directement dans l'abîme. Seule sa personne constituait déjà tout un mystère et même un mythe. C'est ce que nous dévoile cet échange fort polémique entre les personnages Debray, Morcerf, Maximilien, Château-Renaud, au chapitre XXXIX, (pages 458-459) :

« - Ah ça ! mais c'est donc un Hercule tuant Cacus, que ce monsieur, un Persée délivrant Andromède ? [...]

- Non, c'était tout simplement le comte de Monte-Crsito.

- Il est donc riche, votre comte ?

- Avez-vous lu les *Mille et Une nuits* ?

- Eh bien, savez-vous donc si les gens qu'on y voit sont riches ou pauvres ? Si leurs grains de blé ne sont pas des rubis ou des diamants ? Ils ont l'air de misérables pêcheurs, n'est-ce pas ? vous les traitez comme tels, et tout à coup, ils vous ouvrent quelque caverne mystérieuse, où vous trouvez un trésor à acheter l'Inde. »

⁵⁴ Nous nous sommes servis de certaines informations notifiées par Anne-Marie Callet-Bianco, *Monte-Cristo ou la naissance du surhomme paradoxal*, p. 275-287.

Autant de qualifications mystiques, mythologiques, fantastiques et magiques pour qualifier le comte, en faisait un véritable mythe. La liste des citations illustrant l'ambiguïté de son identité est longue. Les personnages ne se lassent pas de lui trouver des noms et identifications toujours plus folles. C'est justement parce que le comte leur échappe et se détache de leurs normes sociales – tout en sachant parfaitement en jouer – qu'il suscite une si vive passion. Il est imprévisible, inconnu : son origine demeure secrète, ou, du moins très mystérieuse. Il semblerait que cela provienne de sa double identité qui provoque une double altérité : Dantès e(s)t Monte-Cristo. Bien que secrète, cette double origine fait du comte un personnage insondable. Son secret est si grand et si bien gardé, qu'il en devient impossible de savoir qui il est vraiment ainsi que ce qu'il souhaite. On remarque l'énorme changement instauré dans le passage de Dantès à Monte-Cristo : du héros exemplaire et typique, on passe au vengeur complexe, froid et imprévisible. Le mythe de Monte-Cristo s'est constitué autour de cette double et complexe identité. Nous allons donc, pour commencer, étudier la façon dont se construit le mythe du vengeur, par cette relation d'opposition / assimilation entre Edmond et son double : Monte-Cristo. Le Comte de Monte-Cristo s'apparente ainsi à un roman du peuple pour le peuple.

Dantès, héros martyr, victime de la société et de l'injustice du système provoque la sympathie et la compassion du lecteur. Monte-Cristo, lui, apparaît comme le justicier, l'ange généreux et inconnu. Héros exemplaire, qui devient mythe, aussi bien dans le récit, que dans le monde du lecteur. En effet, dans le livre il deviendra un mythe inquiétant très tôt dans l'esprit de ses ennemis : de l'homme oublié, il deviendra l'homme imaginé et craint, comme nous le montre l'anticipation des bourreaux lorsqu'ils imaginent son possible retour et sa vengeance. Héros fantomatique et inquiétant, il est également mythe en tant que source d'inspiration romanesque pour son entourage (voir les imaginaires que provoque le comte chaque fois qu'il apparaît quelque part) : “tant était grande, puissante et réelle l'influence de cet homme sur tout ce qui l'entourait” (CMC, chap. LXII, p.667). Ainsi, lors du premier déjeuner à Paris avec Morcerf et ses amis, chacun divague comme bon lui semble à propos de l'identité de ce fameux comte, dont le mythe est créé avant même son arrivée. Le héros devient mythe également lorsque son histoire devient un conte moral qu'il raconte lui-même à Maximilien afin qu'il continue d'attendre et espérer, alors qu'il croit Valentine morte. Enfin, lorsque le gardien du château d'If lui raconte l'histoire de ces deux prisonniers qui avaient trouvé le moyen de communiquer, puis comment le numéro 34 s'était enfui en prenant la place du mort, le numéro 27 : il se fait raconter sa propre histoire, devenue mythe, jusque dans

le récit. C'est donc en étant héros exemplaire, qu'il devient mythe, et en étant mythe, qu'il devient un homme extraordinaire. Ce faisant, le mythe Monte-Cristo commence dans le cachot où, seul et dans le silence, il acquiert le savoir une fois rencontré cette altérité qu'est Faria. La transformation effective n'a lieu qu'après son évvasion du château d'If. Il prendra la place du mort, descendra aux enfers où il se battra de toutes ses forces pour s'en sortir et, comme le Christ, il sortira vainqueur des profondeurs en ressuscitant et en revenant donc à la vie. Ainsi, Edmond Dantès devient Monte-Cristo, paradoxe du héros noirci par la violence de la réalité et du mal humain. Le mythe de la résurrection du Christ, loin d'être une entreprise gratuite, permet à Alexandre Dumas, au travers d'Edmond Dantès, d'en finir avec les injustices, les abus et la corruption en présence dans l'Histoire et causes du mal être profond du romancier. Se lit donc la forte critique qu'il fait de la société française sur les plans de la justice (M. de Villefort), des Finances (M. Danglars) et de l'armée (Morcerf). Ces domaines ont créé de nombreux troubles et dégâts dans la société de par l'individualisme, le profond capitalisme et même la partialité dont faisaient preuve les tenants de la société. Le romancier, n'étant pas resté insensible à ces travers, s'est servi de cet épisode historique de François Picaud, pour présenter sa lassitude, son malaise, sa révolte envers la noirceur abjecte des actions néfastes des agents de l'État.

Bien qu'il utilise un style qui est sien et qui éparpille la compréhension du lecteur sur de nombreux horizons entre Histoire, mythes, légendes et contes, il n'en demeure pas moins vrai que transparaissent dans chacun d'eux sa liberté d'expression quant à la déshumanisation prononcée chez les humains. Il y pousse un grand cri pour exhorter les uns et les autres à un retour à l'humanité, au rejet du pessimisme car le lecteur doit en parcourant ses lignes, faire une ascèse pour rejoindre ces univers fantastiques dont il rêve sans cesse et qui l'éloigne de l'amertume du quotidien et de la réalité ambiante. C'est en revisitant des passages sur ces petits récits qui ont marqué notre enfance que Dumas révèle ses espoirs et sa détermination à radier le mal de la surface de la terre. En renaissant dans la peau de Monte-Cristo, l'homme aux multiples facettes, craint de tous, détenteur d'une richesse qu'on ne rencontre que dans les contes et fables, Dumas compte tenir le flambeau du justicier que nul ne saurait égaler et encore moins arrêter. Ce justicier est celui qui vient rétablir de l'ordre dans tous les domaines clé de la société française (l'armée, la justice et les finances) tout en donnant une leçon de vie à tous les bourreaux du bien et de la morale. Il fallait cet homme extraordinaire, qui a pu renaître de ses cendres, vaincre les enfers pour punir, sans aucune autre forme de procès, les mauvaises graines qui sévissent et polluent la terre. Il était donc temps de revenir à de

meilleurs sentiments, à l'humanité et à la vertu. Dumas n'hésite pas, par ses écrits, à se hisser au-dessus de tous les hommes dont les mentalités l'exaspèrent - entre tricherie, fourberie, jalousie, mensonge, avidité, manipulation – afin d'arborer la caste d'un surhomme que rien ni personne ne peut ébranler et encore moins défier. Il devient cette entité divinisée qui décide de la vie ou de la mort de certains sujets en fonction de leurs péchés et qui les juge selon ses lois personnelles. Il est, non seulement le bourreau de ceux qui prétendent à la toute-puissance sur les faibles et qui selon leurs humeurs causent de la joie ou de la peine dans leur entourage, mais aussi le sauveur et fidèle protecteur des faibles. Nous pensons là à la famille Morrel et à Valentine. C'est ainsi que Dumas parvient à véhiculer une idéologie bien détournée, implicite au point qu'elle apparaît parfois dans la bouche des personnages. Au peuple qui l'écoute, il offre un concentré d'idées sur la politique, la religion mais surtout sur la société et ses membres. Son but n'est point de livrer une moralité rigide et immuable mais de proposer une simple réflexion qui enlèverait les œillères que l'on a posées depuis si longtemps et que d'aucuns sont heureux de conserver. Il ne cherche pas nécessairement à provoquer une nouvelle révolution, mais à pointer du doigt, par la vengeance drastique du mythe du surhomme, certains dysfonctionnements dans lesquels vacille sa société.

Il va plus loin pour gagner l'adhésion de son lectorat. La fantasmagorie qu'il propose n'a pour seul destinataire la seule âme d'enfant lorsqu'une oscillation entre fantastique et merveilleux accompagne l'écriture. À plusieurs reprises, ces deux aspects sont mélangés comme le suggèrent les termes unis que nous soulignons : “ces sociétés orientales [...] sont donc *fantastiques* comme les *contes* qui nous viennent de leur beau pays” (CMC, p.668), “s'ouvrant comme la fameuse porte de la caverne des Mille et Une nuits, comme la Sésame *enchantée* d'Ali-Baba, au moyen de quelques mots *cabalistiques*”(CMC, p. 422), “cette roche, entrouverte comme une paupière, livra passage au jeune homme, qui y disparut comme, disparaissent dans leurs trappes les *diabes* de nos *féeries*”(CMC, chap. CXIV, p.1180). Ce n'est pas le simple amusement que recherche Dumas dans la mesure où l'allusion aux contes qu'ils mêlent dans ses récits fait état de son mal être profond envers la réalité ambiante des mentalités humaines et faits de l'Histoire. Ces petits récits fantastiques se substituent à des missiles enragés qui transpercent la société de ses vices tout en suscitant le rêve et l'émerveillement chez le lectorat. Double facette qu'utilise à bon escient le romancier en y dévoilant son idéologie sur plusieurs ordres : la critique des mœurs humaines, la transmission des valeurs, la moralisation et la recherche de la justice. Seul le comique n'est pas à l'ordre du jour pour Dumas mais plutôt tout un programme de reconstruction des mœurs

et de l'Homme dans son intégration. Les fables orientales et les contes arabes - ou, pour être plus précis, perses –sont mis à l'honneur : “Avez-vous les Mille et une nuits” (CMC, p. 458). À ce sujet, on retrouve des allusions à certains de ces récits : “ Ce mot magique et mystérieux qui ouvrait pour le pêcheur arabe les cavernes splendides d'Ali-Baba” : 214, “Sésame ouvre-toi” : 214, “Simbad le marin” : 309, “Mais le roc était à la fois trop lourd et calé trop solidement par le rocher inférieur, pour qu'une force humaine, fût-ce celle d'Hercule lui-même, pût l'ébranler” : 213, “Depuis la veille il était véritablement le héros d'un conte des *Mille et Une Nuits*” : 339. La lecture du début de l'œuvre nous interpelle également à travers le nom du bateau d'Edmond “Le Pharaon” : 3. En bon orientaliste, Dumas livre toute la magie de ces lieux teintés d'un merveilleux exotique. Le lecteur voyage assis et rêve éveillé. En se rangeant, dès lors, sous les auspices du conte oriental, Dumas gagne une certaine légitimité au niveau de son écriture. Tout ceci permet au lectorat de saisir la portée des efforts de Monte-Cristo pour obtenir son objectif : extirper, jusqu'à la racine, les herbes les plus rebelles et improductives en vue de laisser derrière lui une terre fertile pour de meilleures productions. C'est ce que Monte-Cristo fait à la fin en s'envolant en justes noces avec Haydée après avoir nettoyé l'environnement des espèces nuisibles à l'épanouissement de la société. C'est pour cette raison que l'écrivain a dû, à travers Edmond Dantès, subir toutes les transformations nécessaires, se mouvoir dans différents corps afin d'acquérir les positions et même les statuts (prêtre, comte, lord, marin...) habiletés à la punition des pêcheurs et à la descente foudroyante de sa colère sur les méchants. Par cette entreprise, Dumas entend offrir à l'humanité la possibilité d'espérer un monde nouveau où règneraient désormais la justice, l'égalité, l'humanisme, l'amour et la fraternité.

**CHAPITRE III : IDÉOLOGIES ET CONCEPTIONS
LITTÉRAIRES DES AUTEURS**

Les notions de conception et d'idéologie devraient, à l'introduction de cette partie, trouver au préalable l'opportunité d'une définition.

Ainsi, d'une part, pour ce qui est du mot conception, le dictionnaire Littré le définit comme : *Un état de l'intelligence qui fait apercevoir certains rapports entre les idées et les objets auxquelles elles se rapportent*⁵⁵.

Ce faisant, deux éléments entrent en compte dès l'intention de définir ce mot : l'idée (ou la pensée) et l'objet à concevoir (ou la finalité de la conception). Si l'importance se situe très souvent sur le résultat de la pensée qui conçoit, il est également primordial d'interroger cette pensée, de tenter même de la structurer pour comprendre mieux le résultat, en l'occurrence ici, l'œuvre littéraire. En effet, parler de la conception littéraire c'est illustrer la représentation globale que l'auteur se fait du monde et qui motive l'écriture, la production de son œuvre. Du point de vue de l'étymologie (*conceptio* : action de contenir, de renfermer) le mot est lié à l'idée, à la pensée. À cet effet, la question centrale est celle de savoir quelle est la pensée, qu'est-ce qui dans l'esprit de nos auteurs se met en place pour aboutir aux chefs-d'œuvre qui font l'objet de notre étude ? Est-il possible de structurer cette pensée pour déceler les motivations internes, l'idée qui gouverne l'auteur dans sa production et qui, d'une façon ou d'une autre, nous est offerte dès que l'auteur s'offre à nous.

D'autre part, Karl Jasper, définit le mot idéologie comme :

Un complexe d'idées ou de représentations qui passe aux yeux du sujet pour une interprétation du monde ou de sa propre situation, qui lui représente la vérité absolue, mais sous la forme d'une illusion par quoi se justifie, se dissimule, se dérobe d'une façon ou d'une autre, mais pour son avantage immédiat.⁵⁶

C'est pour l'auteur, un ensemble de pensées religieuses, philosophiques, sociales, morales, politiques et même littéraires propre à un groupe, une classe sociale ou un auteur selon une époque. À terme, la finalité est d'influencer le comportement du lecteur en particulier et de la société en général, avec ce système d'idées, de pensées, d'opinions ou de croyances, qui s'apparente à une doctrine, où l'auteur propose un système personnel, intime peut-être, mais cohérent de représentation et d'explication du monde. Ce n'est pas une intention neutre que nos auteurs, Vigny et Dumas, à travers les œuvres étudiées, vont saisir à l'occasion de leurs ouvrages, de leur art, pour véhiculer leur perception de la réalité. Ainsi, *Sans entrer dans le problème des rapports d'une science à son passé, (idéologique), disons que l'idéologie comme système de représentation se distingue de la science en ce que la*

⁵⁵ www.littré.org

⁵⁶ Karl Jasper, *Origine et sens de l'histoire*, 1954.

fonction pratico-sociale l'emporte en elle sur la fonction théorique (ou fonction de connaissance)⁵⁷.

On dépasse largement l'entrave de la théorie qui voudrait très souvent limiter la compréhension du mot idéologie pour voir en cette notion une portée pratique, une sorte d'influence exercée sur le lecteur.

Nos auteurs s'appuient sur des conceptions littéraires que nous allons définir, avec une portée pratique qui s'applique dans une idéologie tout aussi précise.

3.1 ASPECTS IDÉOLOGIQUES DANS L'ŒUVRE DE DUMAS

Une idéologie est un système prédéfini et subjectifs d'idées, à partir desquelles la réalité est analysée par une personne, par opposition à une connaissance intuitive de la réalité sensible perçue par un groupe de personnes. Une idéologie dominante est diffuse et omniprésente du fait même que cette idéologie fonde la façon de voir le monde de l'auteur. Et, au contact de l'œuvre de Dumas, il est possible de dresser une certaine vision du monde de l'auteur, comme un point de vue personnel, partiel peut-être du fait de la quantité des œuvres ici évoquées, mais une vision du monde tout de même qu'il laisse à la postérité.

3.1.1 Une nouvelle figure du Héros

Rien apparemment chez Dumas, rien dans sa vie, dans les idées qu'il professe, dans les actions qu'il entreprend, qui puisse justifier une telle descendance, si ce n'est peut-être cette nostalgie étrange de valeurs courtoises plus mythiques que réelles, et cette fascination qu'il éprouve pour les personnages énergiques, supérieurs, hors du commun. Cette dernière particularité est d'ailleurs loin d'être son apanage exclusif à l'époque ; c'est une sorte de condition sine qua non pour être romantique ou pour faire de la littérature moderne. Le libéralisme de Dumas, détourné par les obsessions de son héros, dévoyé par ses pulsions et combiné à sa nostalgie mélancolique d'une éthique aristocratique dépassée, contribuerait ainsi à poser les bases du totalitarisme. De ce fait, Monte-Cristo est le héros débarrassé du fardeau de l'Histoire, libre d'aller où bon lui semble quand cela lui convient. Il peut sans peur et sans regrets disparaître dans le néant de la mer, au milieu d'une brume que le regard du lecteur ne saura pas plus percer, comme le voile incertain de l'avenir. C'est cette forme de liberté qui fait du comte de Monte-Cristo l'incarnation la plus réussie et la plus complète de ce "type" si essentiellement dumasien du héros individualiste.

⁵⁷ Louis Althusser, *Pour Marx*, Paris, Maspero, 1956.

Ce faisant, fidèle à la conception positive de l'évolution historique qui est la sienne et celle de son temps, tendant inéluctablement vers une plus grande liberté et une plus grande égalité, Alexandre Dumas illustre souvent, avec méthode et cohérence, le cheminement qui doit porter l'homme de l'ignorance au savoir, le parcours qui doit le mener de la dépendance à la liberté – liberté intérieure de l'esprit et liberté physique, de l'action. Cette illustration, cette démonstration pratique à laquelle se prêtent volontiers ses romans, oscille entre deux pôles : celui de l'individu, *du héros*, du personnage *extraordinaire* qui est à la fois le sujet et le prétexte de l'aventure, et celui du *peuple*, de la *nation*, la masse qui constitue le décor, la toile de fond mouvante et agitée de ses drames historiques. Dumas veut parler au peuple, du peuple⁵⁸.

Monte-Cristo, présent partout, sujet de toutes les discussions et de tous les ragots de Paris, demeure parfaitement méconnaissable pour ses ennemis. Deux forces invisibles le cachent ; sa richesse nouvellement acquise, qu'il porte comme un masque, éblouit et empêche de voir, attirant l'attention de tous sur son apparence, sur l'enveloppe rutilante qui fait oublier qu'il puisse même y avoir quelque chose derrière elle. Le déguisement le plus sûr est simplement un acte de sa volonté : ayant décidé d'être autre, il apparaît également autre aux yeux du restant de l'humanité. Une des particularités presque universelles du héros dumasien est l'habileté dans le déguisement. Une grande partie des plans de Monte-Cristo doivent leur réalisation à ses transformations réussies en Abbé Busoni ou en Lord Wilmore. Le vrai pouvoir du héros ne se limite pas à ces simples astuces ou techniques, à des changements d'habitation, de perruque ou à des affaires de grimage. Le héros se transforme avec succès car il puise dans la vérité profonde des autres et, finalement, il s'identifie à eux. Nous avons vu comment le héros adopte aux fins de son auto-affirmation une éthique aristocratique qu'il retaille à sa convenance, apparaissant au milieu de la société décadente de la Restauration⁵⁹, imprégnée d'une suffisance et d'une arrogance sans bornes, comme le seul véritable représentant d'une morale personnelle imbue de fierté et d'indépendance. C'est une sorte de passé mythique, d'âge d'or idéalisé de la noblesse qui retrouve en lui l'aspect de la vie ; une vie galvanique fascinante mais aussi parfois repoussante par son côté impitoyable qui brille de sa lumière propre au milieu des prétentions mesquines des arrivistes, des assassins ennoblis,

⁵⁸«Il rêve à cette suite majestueuse de romans qui appartiendraient l'histoire au peuple, qui montreraient l'inéluctable sens de l'histoire vers la liberté et la fraternité. [...] l'heure est à l'éducation du peuple.» (Schopp, 240)

⁵⁹ Le jugement final sur l'époque, avec un retournement savant, vient de la bouche même du roi : «Mais ce que disaient de nous nos ennemis est donc vrai : Rien appris, rien oublié !» (*Le Comte de Monte-Cristo*, chap.XI, p.91).

des tourne-casaque professionnels qui hantent les couloirs du pouvoir, prêts à tout faire pour s'enrichir autant que possible à l'abri d'idéaux précaires qu'ils ne sauraient authentiquement comprendre ni partager.

Le processus de décomposition de l'ordre traditionnel commencé avec la Révolution, provoquant le déracinement du sacré et l'abolition des limites infranchissables qui tenaient les classes et les hommes rigidement en place du temps de la Royauté, se poursuit à un rythme fiévreux. La durée éphémère des régimes qui se succèdent donne un caractère d'irréalité à la vie sociale. Dans ce tourbillon, Monte-Cristo réussit à se détacher de tout et à trouver, dans le mouvement et l'instabilité les conditions de sa propre affirmation autonome. Dans une société égoïste et sans pitié, il parviendra à être plus égoïste et plus impitoyable que tous. Loin de vouloir "réformer les méchants", Monte-Cristo fait siennes leurs méthodes et les bat à leur propre jeu. Au-delà de toute action moralisatrice, il érige l'amoralité en science, se donnant ainsi les moyens d'avoir constamment le dessus sur ses adversaires. Son égoïsme conscient, et dès lors tout-puissant, ne peut qu'écraser les égoïsmes hypocrites et mal assumés de ses ennemis, trop occupés à jouer les rôles qu'ils croient devoir être les leurs dans la tragi-comédie de la vie pour comprendre à temps que Monte-Cristo – malgré ses airs de jeune premier – est le seul entre eux à ne pas porter de déguisement. Ennemi mortel de cette hypocrisie, isolé du peuple et de l'humanité dans lesquels il ne saurait se reconnaître, solidement installé au centre d'une toile de rapports qu'il a lui-même tissés en dehors des lois, il monte donc à Paris, nouvelle Babylone, pour punir ses anciens persécuteurs. Les associations et les serviteurs dont il s'est assuré le concours lui permettent une vaste liberté d'action. Adversaire irréductible de toute manifestation de pouvoir qui échappe à son contrôle, il établit tous ses rapports avec son prochain sur des bases strictement utilitaires, ne dédaignant pas s'unir en cas de besoin à des associations – quelles qu'elles soient, et les associations criminelles de préférence – sans jamais confondre ces accords avec des causes.

Monte-Cristo est donc un fils de son temps et de son monde, "ce monde, où les grandes fortunes élèvent les moyens de faire le mal et le bien à la hauteur du merveilleux et à la puissance de l'inouï" (*Le Comte de Monte-Cristo*, p.1124), en ce qu'il existe, qu'il se manifeste essentiellement à travers ses richesses. Il est "la puissance de l'or personnifiée" (*Le Comte de Monte-Cristo*, p.516). Toutefois à l'opposé de ses adversaires, il refuse de se laisser dominer par cette puissance, et n'hésite pas à prendre ses distances d'avec elle et à s'en moquer au besoin. L'exception remarquable, ici, parmi les héros dumasien réside dans le fait Monte-Cristo ne meurt pas à la fin de son parcours. La lutte qui oppose ses passions à l'ordre

social ne cause pas sa perte, il ne renverse pas le mur des préjugés, qu'il sait inébranlable, mais l'ignore majestueusement. Il disparaît, avec au moins l'espoir d'un bonheur possible.

3.1.2 Le rejet du pessimisme et le retour à l'Humanité

Le mouvement humaniste met l'homme au cœur de ses préoccupations et s'attache à développer toutes ses capacités. Les humanistes repensent la place de l'homme dans le monde et veulent en faire un être autonome, capable de réflexions, et ce grâce à une éducation repensée. Si cette éducation peut passer au travers de la littérature, la vision de Dumas auteur ne se dérobe pas de ce courant de pensée. En effet, grâce au comte, elle oscille – pour ce qui est du pouvoir tout comme en ce qui concerne la propriété – entre une condamnation implicite de l'hypocrisie sociale, du ballet bien réglé de la noblesse fatiguée et orgueilleuse, des politiciens véreux, des militaires vantards et lâches, et l'approbation de la ré-utilisation des méthodes mêmes de ces classes méprisées pour son avantage personnel.

Ainsi, puisque l'humanisme recherche cette attitude philosophique, ce mouvement de pensée qui prend l'homme pour fin et valeur suprême, qui vise à l'épanouissement de la personne humaine et au respect de sa dignité, la condamnation morale, quoiqu'elle puisse par moments sembler en emprunte les aspects. Elle est la dénonciation de l'insuffisance, de leur égoïsme mal assumé, renié, dissimulé. C'est en multipliant les vices de son temps, en les portant à leur expression la plus extrême, que Monte-Cristo se construit une vertu, une attitude humaniste, qu'il s'édifie une éthique, ou alors une ligne de conduite. Des rêves, espoirs et désirs profonds qu'on aimerait prendre pour la réalité, et aussi tout simplement un besoin physique d'action, d'engagement ; Dumas est un républicanisme de cœur, quasiment utopique. Il rêve d'une république idéale, mondiale, unissant tous les peuples de la terre, ce qui le met en 1848 en opposition avec la gauche extrême, trop radicale, nationale et sanglante à son goût.

Alexandre Dumas a une vieille fascination pour la noblesse (il comptait un marquis parmi ses ancêtres) qui le pousse à rechercher dans le passé, un idéal d'honnêteté et de comportement si rare à retrouver dans le monde contemporain. Idéalisme et nostalgie se mélangent ; le présent n'est qu'une étape nécessaire entre un passé glorieux certes, mais irrémédiablement dépassé et impossible à faire revivre dans la situation radicalement nouvelle de la société, et un avenir de paix qui appartient au peuple et à l'humanité. L'écrivain pioche dans les époques écoulées pour sauver du naufrage du temps des valeurs qu'il croit y déceler, qu'il estime admirables et qu'il espère voir renaître, se diffuser et se perpétuer au-delà de la

bassesse et de la mesquinerie de son temps à lui. Il rêve de chevaliers, de noblesse d'esprit et de dévouement authentique dans un pays et à une époque où il sent, où il sait, que ces notions ont perdu toute réalité, et que seule la vulgarité la plus crasse règne en maître. Mais s'il rêve, ce n'est pas de rêves réactionnaires. Son regard rétrospectif est tout autant critique qu'admiratif. Dumas voit la grande, l'inévitable avancée du peuple et son accession à la liberté et au pouvoir. Tout au long de l'Histoire, qu'il apprend voracement et qu'il enseigne à son tour dans ses œuvres au fur et à mesure qu'il l'apprend, il reconnaît cette progression qu'il en vient à croire providentielle. Dans toutes les époques il voit des enseignements, des paraboles pour son temps. Dans tous les siècles, il reconnaît la lutte des hommes contre l'opresseur, le lent soulèvement qui oppose la force d'une multitude qui ignore son pouvoir à la puissance écrasante du petit nombre fier de ses privilèges.

C'est une lutte contre le pessimisme qui s'engage résolument avec l'auteur. Si le peuple est englué, tenu fermement par les tenailles de l'autoritarisme, Dumas ouvre la porte de l'espoir qui fait fondre le pessimisme. Du mot latin *pessimus*, superlatif de *malus* signifiant « mauvais ») le pessimisme est un état d'esprit dans lequel un individu perçoit négativement la vie. Il s'agit d'une attitude mentale qui consiste à anticiper un résultat indésirable et négatif pour toute situation donnée. Selon le dictionnaire *Larousse*⁶⁰, le terme pessimisme est défini comme une doctrine « *qui soutient soit que tout est mal, soit que la somme des maux l'emporte sur celle des biens* ». Cette attitude ou état d'esprit peut être bien identifiable autour de Dumas et au sein de sa société. Paul Bourget⁶¹ a ainsi analysé dans ses *Essais de psychologie contemporaine* (1883) le pessimisme latent dans la génération de romanciers et de poètes européens de cette fin de XIX^e siècle. À travers des études littéraires sur le style et la conception du monde de grands auteurs comme Flaubert ou Guy de Maupassant, il pense que la décadence du style en France et l'idée de perte de repères en Occident sont motivées par cette attitude mentale ambiante. Dumas va devoir réagir et agir à sa façon contre ce mal, comme un effet secondaire aux vices et méfaits déjà décrits.

3.2 ASPECTS IDÉOLOGIQUES DANS L'ŒUVRE DE VIGNY

3.2.1 L'idéologie de la monarchie éclairée

Il s'agit concrètement d'un régime éclairé dans lequel la monarchie de droit divin dispose, pourtant, d'un pouvoir absolu mais éclairé par la raison, la raison étant cette valeur qui limite tout caprice et abus d'autorité de la part des régents. On dirait un élément qui

⁶⁰[Site Larousse.fr, page sur la définition du mot pessimisme](http://Site.Larousse.fr/page_sur_la_d%C3%A9finition_du_mot_pessimisme)

⁶¹*Essais de psychologie contemporaine* (1883).

module et recadre les tentatives d'égarement ou les ambitions sournoises et injustes de ces derniers. Selon Henri Pirenne, « Le despotisme éclairé est la rationalisation de l'État »⁶². Les principaux despotes éclairés ont ainsi entretenu une correspondance suivie avec les philosophes des Lumières ayant pour objectif d'éclairer les décisions du monarque par les bienfaits du raisonnement. Précisons tout de même qu'Alfred de Vigny appartient à cette génération de romantiques qui, à leurs débuts, ont célébré la Restauration puis ont été, à la fin des années 1820, les porte-parole du courant libéral. L'action des despotes éclairés est qualifiée de « moderne » par l'auteur pour leur inspiration philosophique et les réformes qu'ils mettent en place. Toutefois, la structure même du pouvoir politique et de la société n'est pas modifiée par ces régimes qui se rapprochent ainsi des autres absolutismes de l'époque. Ainsi, ils mettent au service de l'ordre établi les idées philosophiques qui leur sont contemporaines. D'où cette remarque de Mme de Staël contemporaine de Vigny :

Il n'y a que deux genres d'auxiliaires pour l'autorité absolue, ce sont les prêtres ou les soldats. Mais n'y a-t-il pas, dit-on, des despotismes éclairés, des despotismes modérés ? Toutes ces épithètes, avec lesquelles on se flatte de faire illusion sur le mot auquel on les adjoint, ne peuvent donner le change aux hommes de bon sens »⁶³

Pourtant Vigny y croit et par cette position, il manifeste son appartenance à l'idéologie des Lumières où doit primer d'abord la raison. Celle-ci doit être réinvestie dans la politique et la gestion de la cité. Ceci nous laisse entrevoir que c'est cette entité a manqué au règne du Cardinal. Le romancier, en bon sentimentaliste, n'a cessé de clamer le malaise du peuple sous le joug de Richelieu en vue de présenter les merveilles de la monarchie éclairée. Un système de gouvernement qui, pour lui, donne la possibilité au peuple de s'exprimer librement, de vivre dans une certaine quiétude, de voir se réaliser leurs souhaits et de mériter l'égalité et la justice. Cette régence idéalisée, que soutient Vigny, met le peuple au centre des décisions, leur offre un certain bien-être et une certaine écoute et leur permet de profiter, également, d'une certaine tolérance de la part des régents.

Nous voyons Vigny engagé dans la politique et partisan d'une forme de romantisme engagé. Pour légitimer son engagement politique, il tire atout de certains traits de sa personnalité. Il se présente d'abord comme un homme nouveau et indépendant et se vante de n'avoir jamais été inféodé à la monarchie. Dans son œuvre *Cinq Mars*, c'est le personnage de Thou, qui s'oppose à Richelieu, dont il désapprouvait l'action politique, et le Cardinal, l'avait menacé de la prison. Cependant, ces griefs n'étaient pas suffisants sans doute pour s'engager

⁶²H. Pirenne, « Le Despotisme éclairé et la Révolution française », *Bull. Soc. Hist. Moderne*, avril 1929, p. 8-9

⁶³Mme de Staël, *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, t. III (posthume, 1817), Treuttel et Würtz, 1826, p. 330.

dans une rébellion. Là est le rapprochement qu'on peut établir dans cet engagement politique de l'auteur et le contexte sociopolitique dans lequel il vit. Si cette tentative politique de Vigny se solde par un échec c'est surtout parce que le romancier fonde son engagement sur une vision politique à la fois idéaliste et très élitiste, peu en phase en définitive avec les réalités électorales de l'époque. Ceci se justifiait par le fait que les souverains éclairés représentent les premiers serviteurs de l'État. Ils ne sont que des intermédiaires chargés de mettre en pratique les réformes que la pensée rationnelle exige et se bat à faire respecter scrupuleusement par ces derniers dont le statut tend à vouloir déchaîner en eux la foudre de la prépotence, comme ce fut le cas avec le Ministre Richelieu. Leurs décisions ne sont pas le fruit d'une volonté despotique mais celles de l'incarnation de la raison. Cela implique des réformes modernisatrices de la part de ces souverains qui s'appuient davantage sur un système juridique modernisé, la création des codes de droit qui uniformisent la justice et l'égalité. Ce dernier pan est mis en place en Prusse, en 1774, il s'agit du Droit général pour les États prussiens (ALR) qui garantit l'égalité des sujets devant la loi.

Voilà le type de gouvernance souhaité et défendu par Vigny pour une vie qui, loin d'être subie par les sujets, leur offre plutôt des moments agréables, d'échanges collaboratifs et équitables avec le souverain. Il ne s'agit plus d'une histoire d'oppression et de terreur comme avec la régence de Louis XIII sous l'ombre de son Ministre. Ce faisant, le développement et l'introduction de la rationalité dans ce mode de gouvernement sert à combler un retard préjudiciable à la force de l'État, il permet d'augmenter sa richesse et sa puissance militaire. Le monarque reste absolu même s'il se dit au service d'un idéal plus grand que lui, il reste l'incarnation totale et incontestable de l'État, les codes et l'administration ne limitent pas ses pouvoirs. Les réformes servent en premier lieu ses propres intérêts car les monarques sont les premiers propriétaires de leur empire. Toutefois, en accord avec la raison sous la collaboration des philosophes des Lumières, les souverains éclairés⁶⁴ parviennent à régner avec tolérance et compréhension. C'est une régence à l'écoute des cris et des pleurs de ses sujets et faisant régner un climat de convivialité, d'échanges et d'une grande solidarité entre les sujets. Notons également que Vigny, par la duplicité du personnage éponyme, fait passer son idéologie. Au regard de son caractère incohérent, ondoyant ou plutôt difficile à cerner concernant les véritables raisons ou motivations de ses ambitions, le romancier aimerait retracer, telle une déception, une révolte, le portrait d'une noblesse lunatique, indécis et inefficace et, partant, incapable de déjouer les projets ambitieux et centralisateurs de Richelieu.

⁶⁴ Toutes ces informations sur la monarchie éclairée nous ont été révélées par le site <https://www.larousse.fr>> despotisme éclairé.

L'inconstance de Cinq-Mars aurait donc pour objectif de condenser non seulement les défauts du récit mais aussi ceux de la Noblesse qui a énormément déçu Vigny de par sa défaite sous l'autorité de Richelieu. Ce faisant, indigné et courroucé en face de cette situation, Vigny qu'on accusa de vouloir critiquer la monarchie absolue et le centralisme en vue de réhabiliter l'ancienne Noblesse dans son œuvre, voudrait revenir, et ce, de manière consciente ou non, sur le portrait d'une noblesse condamnée historiquement. Issu d'une lignée de petite noblesse de robe, le romancier critique clairement et sans détour le rabaissement, l'inclination de la noblesse par le Cardinal. Il voit l'origine lointaine de la Révolution dans l'isolement de plus en plus grand du monarque absolu face à son pays ; la noblesse, réduite à une courtoisie et dispendieuse, ne put défendre contre le peuple un roi trop grand, trop haut, trop seul. C'est dire que, Vigny rejette tout le tort de la dissolution de la monarchie éclairée sur Richelieu. Il est donc temps pour lui, à travers la fin tragique de son héros, de valoriser à nouveau les bienfaits de la monarchie éclairée en faisant tomber l'absolutisme avec Richelieu. Il réussit à prouver l'amour que porte le Roi pour son peuple et l'influence néfaste qu'a son ministre à ses côtés. C'est pour cela qu'il fait renaître l'espoir et la victoire du changement, de la raison, de la monarchie éclairée, à la dernière page de son texte, par les propos de Corneille : "Ne la plaignez pas ! s'écria vivement Corneille ; un homme passe, mais un peuple se renouvelle. Celui-ci, monsieur, est doué d'une immortelle énergie que rien ne peut éteindre : souvent son imagination l'égarera ; mais une raison supérieure finira toujours par dominer ses désordres.", p.486. Une fin qui, pour Vigny représente l'espoir de l'accomplissement de ses idéaux les plus chers : le retour de la monarchie éclairée et le retour aux valeurs humaines.

De ce qui précède, relevons que Vigny n'est pas contre l'autorité du Roi mais révolté par la faiblesse de ce dernier qui, comme un jouet se laisse manœuvrer, influencer par un tyran à l'exemple de Richelieu. Il est d'ailleurs celui qui, selon le romancier, a porté préjudice aux privilèges auxquels s'attachaient jalousement la Noblesse déclarant ainsi une guerre et un conflit sans fin avec la classe nobiliaire. C'est fort de ce constat que Vigny ne cesse d'insister et de célébrer la monarchie éclairée, car elle veille à entourer le roi de personnes dont la raison conduirait à lui faire adopter des décisions avisées. Il s'agit de personnes aptes à orienter, dans le bon sens, de manière rationnelle les décisions du monarque. Il est clair, suite aux remords du prince après l'étalage par Cinq-Mars des horreurs perpétrées par le ministre mentionnées plus haut, que le Roi a un fort besoin de conseils avisés, d'imposer de l'autorité et un bon esprit de discernement pour gouverner ses sujets avec grandeur et efficacité. Pour

l'écrivain, un monarque digne de ce nom doit militer pour le bien commun et davantage se préoccuper des attentes de son peuple. Ce n'est possible qu'au cas où le prince fait preuve d'écoute et d'attention envers celui-ci. Nous saisissons désormais la raison pour laquelle le Roi Louis XIII est autant critiqué par Vigny. Le peuple déplorait, non seulement sa négligence mais aussi et surtout sa faiblesse envers ce ministre qu'il considérait comme l'unique auteur de leurs souffrances au point de souhaiter sa mort. Tels sont les effets néfastes que génèrent, dans la société, la lâcheté et le manque de discernement, l'absence d'autorité d'un régent. C'est pour ces raisons que Vigny ne cesse de clamer le retour de la monarchie éclairée car elle serait susceptible d'apporter davantage d'intérêts et d'épanouissement à l'existence humaine.

3.2.2 L'idéologie de l'idéalisme de l'art

Vigny est toujours resté fidèle à une doctrine idéaliste selon laquelle, comme il le stipule dans « Une Bouteille à la mer » : « Le Vrai Dieu, le Dieu fort est le Dieu des idées »⁶⁵. En d'autres termes, le romancier prouve par ce propos qu'il possède une souveraine confiance dans le pouvoir des idées à "surmonter" l'insuffisance de l'expérience personnelle. La mention de l'expression "surmonter", loin d'être gratuite, représente le siège de la métaphore de Vigny faisant allusion à l'idée d'ascension. Par « la Vérité de l'Art », un homme et un temps peuvent être « élevés à une puissance supérieure et idéale », page 8. Ainsi, cette métaphore de l'ascension intellectuelle marque toute sa pensée. Pour l'auteur de Cinq-Mars, l'idée se veut la base de toute écriture en ce sens qu'elle constitue tout cet ensemble d'objectifs et d'idéaux qui incitent le génie créateur de l'écrivain en le poussant à user de sa plume. L'idéalisme de Cinq-Mars fonctionne ainsi comme une mise en abyme du besoin de rêve et d'héroïsme que Vigny revendique dans sa préface : Cinq-Mars attire l'admiration et la compassion, et non le rire ; il veut à tout prix rêver que le monde peut être à l'image du merveilleux médiéval et du roman de chevalerie , qu'il peut endosser le rôle du chevalier courtois, et épouser, après avoir accompli son exploit, la dame de ses pensées , que la noblesse peut encore servir d'appui à la royauté , que le roi peut être à la hauteur de saint Louis et d'Henri IV . Malheureusement le monde est bien trop médiocre et calculateur pour lui faire une place. L'idéalisme esthétique de Vigny selon lequel l'art doit exprimer et même aider à créer un idéal qui est l'accomplissement parfait d'un type, qu'il appelle dans « Réflexions sur la vérité dans l'Art », "la perfection de l'histoire", page 8, constitue sa particularité et sa manière de voir le monde. Il nous transmet une vision parfaite et « idéelle »

⁶⁵ Alfred de Vigny, *La Bouteille à la mer*, dans *Œuvres complètes*, éd. Paul Viallaneix, Paris, Seuil, 1965, p.107.

des faits de la vie. C'est une vision qui relève des idées profondes de l'écrivain. Idées qui lui permettront de se dévoiler et de donner une coloration, toute particulière et plus belle, aux événements historiques. L'idée offrant l'opportunité au romancier d'exprimer librement son for intérieur sans tenir compte de la vérité de l'art.

En outre, la philosophie idéaliste de Vigny se fonde sur la distinction traditionnelle qui oppose le domaine des sens à celui de l'esprit et de l'intellect. Les sens étant par leur nature, inférieurs à l'esprit dans la mesure où les connaissances qu'ils rendent possibles sont fragmentaires et sujettes à l'erreur. Selon l'auteur, le roman historique n'est vraiment pas différent du roman ordinaire, et la fiction n'est pas si différente de ce qui se passe quand on établit les faits de l'histoire. Rappelons déjà que l'idéalisme est cette position selon laquelle toute réalité se ramène à des déterminations de l'esprit, qu'il s'agisse d'idées, de représentations mentales ou de déterminations plus subjectives comme le cas des expériences sensibles. Vigny ayant mal vécu son enfance et l'échec de la Noblesse use de ces idées pour donner vie et une raison particulière au combat d'Effiat. Ainsi, grâce aux idées, il lui est possible de créer tout un empire, de changer positivement le monde et de corriger les imperfections de l'Histoire. Par cette idéalisation des faits historiques, Vigny entend user de sa matière primordiale 'l'idée' dans ses rapports intimes avec 'l'esprit' pour donner une image perfectionnée de l'Histoire, loin des réalités troublantes et traumatisantes de ce passé accablant. C'est ainsi que Louis XIII sous sa plume cesse d'être un homosexuel afin d'éviter de blesser la sensibilité des lecteurs et d'encourager la dépravation des mœurs. Vigny opte pour une certaine pudeur dans son récit et décide d'idéaliser, de perfectionner et même de rendre digeste et agréable, les sentiments du prince pour son favori Cinq-Mars. Ne pas laisser voir que ses idées constituent la réelle préoccupation du romancier, c'est ainsi qu'il compte attirer l'attention de ses contemporains et de la postérité. Les uns et les autres devraient savoir ce qu'il pense de l'Histoire et de « l'amour du Vrai ⁶⁶ ». Amour du Vrai entendu comme le fait de reproduire objectivement les faits de l'Histoire tout en tuant ses idées, ses pensées et ses opinions dans le but de respecter les lois et les exigences de l'art. Pour l'auteur, cependant, il faut rêver, s'évader, communiquer des pensées positives et une vision idéale des faits réels en vue de faire avancer le monde, lui donnant de l'espoir pour des lendemains propices et agréables. Là réside le pouvoir des « idées » que Vigny défend avec hardiesse.

⁶⁶ Nous sommes servis de notre lecture de la pensée de Vigny inscrite dans « Réflexions sur la vérité dans l'Art » pour enrichir cette partie.

Force est de constater, après l'étude de ces deux romans, que Vigny et Alexandre Dumas, loin d'avoir fait couler l'encre de leur plume pour retracer l'Histoire, se sont donnés une mission sociétale. Leur objectif était de dénoncer, de corriger et d'apporter des solutions aux gangrènes qui n'ont cessé de nuire à la société française. Ainsi, à travers la critique du règne de Louis XIII pour Vigny et de celui de Louis XVIII pour Dumas, ces deux auteurs révèlent les manquements de ces régences tout en proposant des alternatives susceptibles d'apporter de meilleurs fruits et résultats. À cet effet, nous avons pu constater le dégoût qu'ont ressenti ces deux auteurs de vivre dans une société où l'Homme a totalement perdu son humanité et ses valeurs morales. C'est ainsi qu'ils ne manqueront pas de décrier ces mentalités qui, clairement, ont participé à la décadence de la société. Richelieu et les compagnons de Dantès sont les prototypes parfaits de cette détérioration des mœurs humaines ayant conduit à de nombreux soubresauts dans la société.

Écrire l'histoire humaine n'apparaît guère comme une tâche plus aisée chez ces auteurs. S'ils aspirent à ce que la littérature éclaire le présent à la lumière d'un passé retrouvé, ils n'affirment cependant pas leur toute-puissance dans le domaine. Lire l'histoire pour en tirer des leçons apparaît une entreprise bien difficile, ne serait-ce que parce que les documents censés témoigner du passé dont ils sont les seuls vestiges n'en fixent souvent qu'une version déformée. C'est généralement dans ce sens que sont évoquées les archives ayant informées l'écriture de Cinq-Mars, tandis que le narrateur ne cache pas comment il stylise artificiellement l'histoire à des fins expressives ou didactiques, ni même l'inadéquation de ses références, de son langage, de son point de vue et de ses récits aux époques qu'il tente d'évoquer. Pionnier français de la littérature historique romantique, Vigny annonce ainsi, parallèlement, l'infléchissement critique de la vogue qu'il contribue à initier, jusqu'aux remises en cause modernes, radicales, de l'écriture de l'histoire. Dès les premières pages de la préface de son œuvre, à la page 9, son attachement au romantisme comme avec Dumas se fait ressentir dans cette phrase : « En un mot, le drame ou le roman historique est le premier véhicule du romantisme. ».

Par ailleurs, précisons également que Vigny et Dumas représentent deux sensibilités, à première vue, totalement opposées. Chez le premier domine un pessimisme foncier, un sentiment de désillusion et de décadence. Le décalage avec la société du moment et ses valeurs fait naître chez lui un complexe de persécution, dans lequel le noble devient la figure emblématique de la victime ; le noble, mais aussi l'artiste. Dumas, au contraire, illustre une attitude volontariste et conquérante, prenant acte des possibilités offertes par un monde en

mutation. Ce n'est pas le moindre des paradoxes que de voir, au-delà de ces différentes manières d'appréhender le monde, les œuvres se féconder et se répandre. Dès les premiers mots de sa fameuse préface *Réflexions sur la vérité dans l'art*, Vigny dévoile explicitement son ambition : il s'agit de procéder à « l'étude du destin général des sociétés⁶⁷ » et, en s'attachant au passé, de se rendre compte des erreurs commises. L'erreur fondamentale, dans l'esprit de Vigny, c'est la Révolution ; chez Dumas, c'est une énigme dont les causes doivent être éclairées. Au-delà des divergences de jugement, la même volonté de remontée aux sources se fait sentir. Cette exploration passe par une réflexion sociale sur l'essence de la noblesse, une explication historique de son déclin et enfin une peinture en empathie profonde.

Loin de se figer dans une logique de caste, le roman historique chez Vigny et Dumas est mis au service d'un idéal de réconciliation générale. Combattant les théories centrifuges (les deux races, les deux France, la lutte des classes), ils réintègrent la noblesse dans le roman national, en démontrant qu'elle a largement payé le prix du sang, sur les champs de bataille comme sur l'échafaud. La portée de leurs œuvres dépasse alors le simple plaidoyer et sonne plutôt comme un ralliement démocratique pour toute la nation. Le but de ces romanciers aura été d'écrire pour rétablir et consolider l'unité du pays, qui, à leurs yeux, ne représente pas une cause perdue. Ainsi, ramer à contre-courant condamne peut-être ces auteurs à l'isolement et au déphasage, mais cela leur permet d'entretenir une attitude critique envers leur temps. La réserve hautaine des déçus du nouveau siècle n'est pas stérile et contribue à alimenter la réflexion politique. Contre la logique calculatrice et capitaliste qui se met en place, elle préfère promouvoir une éthique de la gratuité, du prestige, du panache. Rejetant l'idée de la lutte des classes et du primat de l'économie, elle exprime son attachement à d'autres valeurs, et, en définitive, à un autre modèle de société.

3.3 PRINCIPES DE LA CONCEPTION LITTÉRAIRE DE DUMAS

3.3.1 L'idée de la subversion

Dumas se présente à ce niveau comme un auteur particulier. À une époque singulière, l'appel des origines nobles se manifeste dans ses écrits. En effet, fasciné par la noblesse, il rêve d'un avenir nouveau, d'une situation nouvelle au sein de la société. La volonté est de sauver des valeurs, des principes qui lui sont chers et qu'il diffuse implacablement dans ses œuvres pour un avenir de paix qu'il souhaite pour le peuple et pour l'humanité. C'est dans l'histoire qu'il va piocher, dans des faits vrais qu'il modifie selon sa pensée, selon son

⁶⁷ *Réflexions sur la vérité dans l'art*, page 21.

orientation. L'histoire lui propose la subversion, le défi du pouvoir en place pour faire corps avec son esprit chevaleresque et s'insurger contre les tares en pleine croissance à ses côtés.

La subversion ici entendue comme *une action visant à renverser ou à contester l'ordre établi, ses lois et ses principes*⁶⁸ est vue comme une projection pour bouleverser, détruire les institutions, les principes et renverser l'ordre établi. En tant que fils d'un général de la Révolution que Napoléon Bonaparte finira par destituer, petit-fils d'esclave et de marquis, et contemporain de la triste fin des Trois Glorieuses et de la II^e République, il enseigne dans ces œuvres cette logique du défi du pouvoir en place. C'est progressivement qu'il mène le lecteur vers la reconnaissance de la nécessité de s'associer à la lutte des hommes contre l'oppression, de motiver le lent soulèvement qui va opposer la force du peuple, de la foule qui ignore tant son pouvoir à la puissance du despote et de la minorité qui l'accompagne nourrie par les avantages et les privilèges.

C'est ce héros de Dumas qui est au centre de cette conception littéraire. Il est la providence qui donne vie à une intention noble et fait du progrès, de la subversion, un don du ciel, une opportunité inespérée pour bouleverser les lois naturelles, sociales et historiques d'une classe prédestinée à être perpétuellement exploitée. Le héros apparaît dans une action identifiable dans l'œuvre comme celui qui porte le nom de tous ceux qui veulent le changement des choses et de l'ordre établi. Il sera l'auteur des multiples disputes dans le foyer de M. Danglars et de M. de Villefort. Il a constaté, non seulement l'infidélité de Mme Danglars, mais a également subi la cupidité de M. Danglars. De telles attitudes malsaines malgré leurs terribles conséquences, se déploient avec assez d'aisance chez ces personnages convaincus d'être au-dessus des lois grâce à leur statut. Le héros, en vue de leur faire assumer leurs égarements, met sur pied un traquenard au sujet de l'enfant adultérin issu de sa relation secrète avec l'épouse de Danglars qu'avait voulu faire périr M. de Villefort après sa naissance et: « Tenez, dit Monte-Cristo, ici, à cette place même (et il frappait la terre du pied), ici, pour rajeunir ces arbres déjà vieux, j'ai fait creuser et mettre du terreau, eh bien, mes travailleurs, en creusant, ont déterré un coffre ou plutôt des ferrures de coffre, au milieu desquelles était le squelette d'un enfant nouveau-né », page 682 de l'œuvre. La réponse aux intentions de Monté-Cristo ont eu le résultat escompté: « Monté-Cristo sentit se raidir le bras de Mme Danglars et frissonner le poignet de Villefort » page 682. Il était révolté et décidé à nuire à tous ces bourreaux: Villefort, pour sa partialité, sa trahison et sa sournoisie pour l'avoir jeté cruellement en prison pour couvrir son père; Danglars pour son éternelle jalousie envers lui

⁶⁸<https://www.Larousse.fr>> français

et sa profonde cupidité, Fernand alias M. de Morcerf pour l'avoir trahi injustement et par jalousie, fait jeter en prison en vue de récupérer la femme de sa vie et Caderousse pour son hypocrisie. Il sera l'auteur de toutes les disputes incessantes dans le foyer de Danglars et fera remonter à la surface tous les scandales liés à Mme Danglars. Il le fera avec pour objectif de verser l'opprobre sur son ennemi en faisant de lui 'le cocufié de la ville '. C'est cette perte des valeurs humaines que Dumas décrie et sanctionne avec grande énergie à travers son héros, le seul qui, par sa renaissance en homme tout-puissant, sera leur conscience et pire encore, leur juge infaillible.

L'individualisme de Dumas s'exprime justement dans le héros parce que l'écrivain n'est pas héros. Ce dernier arrive comme un recours face à cette insuffisance. Du fait, le personnage est pour lui un prétexte pour agir et témoigner de sa responsabilité envers le peuple. *Dumas croit au progrès, non à la fatalité, à une lente amélioration de la condition humaine, non au déterminisme marxiste*⁶⁹.

Cette attitude va, au final, dépasser largement le cadre de l'œuvre littéraire pour faire du personnage de Dumas un homme du peuple. Son implication par exemple dans le monde de la presse illustre bien sa volonté subversive. S'il n'y a pas d'hésitation chez lui sur la justesse de la République, il se pose la question de la Révolution : entre ce qu'elle implique, mélange de rejets, d'isolement et d'atrocités, et ce qu'elle engendre, la liberté ou mieux, la libération du joug de l'oppression vers l'espoir du déterminisme personnel. Il est le porte-parole d'un peuple qui lutte contre l'asservissement, contre son enlèvement et sa résignation désespérée. Et pour sortir, *Le Comte de Monte-Cristo*, est aujourd'hui un appel à braver nos limites et à faire quelque chose de nouveau de notre quotidien, quelque chose de rêvé et de créatif. C'est ainsi un appel à sortir de l'obscurité. Le roman de Dumas est un récit créateur de liberté, un récit libérateur parce qu'il appelle à s'élever au-delà de soi-même dans un monde sans cesse oppresseur.

3.3.2 La magie de l'exotisme

L'exotisme (du grec exô- « au-dehors », exôtikos « étranger, extérieur ») est un phénomène culturel de goût pour l'étranger. Le phénomène est observé à plusieurs reprises dans l'histoire des civilisations en expansion. Tout est au départ une question de curiosité, d'envie de découvrir ce qui vient d'ailleurs. Cette première définition du mot est intéressante à bien d'égards. D'une part, l'adjectif qualifie des réalités, des biens matériels qui

⁶⁹ Henri Clouard, *Alexandre Dumas*, Éditions Albin Michel, 1955, p. 306.

n'appartiennent pas à la civilisation du locuteur et évoque la pratique du voyage, soit la distance et le mouvement : l'exotique est ce qui provient d'une terre lointaine, un objet de négoce, d'un goût nouveau.

Dans le domaine des lettres, *L'exotisme peut se définir comme l'intégration (...) de l'insolite géographique, ethnologique et culturel ; il traduit le goût de l'écrivain pour des contrées qui lui apparaissent comme étranges et étonnantes, féeriques ou légendaires, qui contrastent avec la sienne propre par le climat, la faune, la flore, les habitants (leur apparence physique, leurs costumes et traditions)*⁷⁰.

Plusieurs auteurs depuis des siècles offrent des références dans leurs œuvres à ces mondes de l'ailleurs et proposent une certaine ouverture assez subjective du monde à leurs lecteurs. Des exemples sont légion dans la littérature du XIXe siècle. On peut citer à titre d'exemples des références comme *L'itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811) de Chateaubriand, quelques textes de Victor Hugo, surtout ses *Orientales* (1829), le *Voyage en Orient* (1835) de Lamartine, le *Voyage en Orient* (1844) de Gérard de Nerval qui fut publié en même temps que *Le Comte de Monte-Cristo*.

Et parlant de notre roman, Dumas insère des illustrations et références à l'exotisme dans une observation qui ne peut manquer d'intriguer le lecteur par le fait que plusieurs personnages et situations des *Mille et une nuits* tels les personnages de Simbad, Ali-Baba, Aladin, les pirates et bandits, trésors, scènes et couleurs du Levant, intègrent le monde magique de la légende. Ces références littéraires sont retrouvées dans ce roman avec des récits de voyages plus fantastiques encore que les contes arabes. C'est une forte tendance exotique centrée vers l'Orient, vers l'Est. On parlera d'orientalisme du roman de Dumas. Plusieurs passages dans le texte, laissent entrevoir ce goût prononcé du romancier par l'exotisme, la fantaisie, l'étrangéité. Il va, dans le chapitre XXXI intitulé Italie- Simbad justifier davantage ce penchant pour le merveilleux : « Cela veut dire que, comme Monte-Cristo est inhabitée, et sert parfois de relâche à des contrebandiers et des pirates qui viennent de Corse, de Sardaigne ou d'Afrique [...] Je savais bien l'existence des contrebandiers, mais je pensais que, depuis la prise d'Alger et la destruction de la Régence, les pirates n'existaient plus que dans les romans de Cooper et du capitaine Marryat », pages 287-288. Propos qui prouve à suffisance que l'idée de l'existence des contrebandiers et des pirates demeure utopique et propre au génie

⁷⁰Dictionnaire International des termes littéraires, article exotisme.

créateur des romanciers. Pour entraîner le lectorat à goûter aux délices de la magie de l'exotisme, Dumas va laisser court aux récits fantastiques et féériques : « Oh ! Ce n'est pas un rêve, continua le patron, c'est une réalité ! Cama, le pilote du *Saint-Ferdinand*, y est entré un jour, et il en est sorti tout émerveillé, en disant qu'il n'y a de pareils trésors que dans les contes de fées. [...] Ah ça ! Mais, savez-vous, dit Franz, qu'avec de pareilles paroles vous me feriez descendre dans la caverne d'Ali-Baba ? [...] Cependant nous l'avons dit, Franz était prudent ; aussi voulut-il avoir le plus de détails possibles sur son hôte étrange et mystérieux. » Page 295. Il n'est pas anodin que dans ces paroles, le romancier use de ces deux adjectifs qualificatifs post-posés "étrange" et "mystérieux", traduisant à souhait la portée abracadabrante, voir extraordinaire que représente ce récit. Cela s'accroît en parcourant ces énoncés : « Lorsqu'on le lui demande, il répond qu'il se nomme Simbad le marin. Mais je doute que ce soit son véritable nom. Allons, décidément, murmura Franz, me voilà embarqué dans un conte des Mille et Une Nuits. » Page 296. « Et moi, reprit Franz, je vous dirai que, comme il ne me manque, pour être dans la situation d'Aladin, que la fameuse lampe merveilleuse, je ne vois aucune difficulté à ce que, pour le moment, vous m'appeliez Aladin. Cela ne nous sortira pas de l'Orient, où je suis tenté de croire que j'ai été transporté par la puissance de quelque bon génie. » Page 299. Toutes ces descriptions aussi prodigieuses et merveilleuses qu'elles soient, n'éloignent pas le romancier de son objectif. Si le héros a ressuscité dans ce corps royal et ce statut digne d'un Seigneur, c'est pour accomplir sa mission divine : Détruire le mal dans le monde jusqu'à sa racine. Rappelons qu'il ne manque pas de préciser à travers les dires de Franz : « Parce que, reprit Franz, vous m'avez tout l'air d'un homme qui, persécuté par la société, a un compte terrible à régler avec elle ». Page 301.

Précisons tout de même que l'orientalisme est un concept littéraire et artistique né en Europe occidentale au XVIIIe siècle. Par son ampleur et sa vogue, tout au long du XIXe siècle, il marque l'intérêt et la curiosité des artistes et des écrivains pour les pays du couchant (le Maghreb) ou encore du Levant (le Moyen-Orient). L'orientalisme naît dans la fascination du prospère Empire Ottoman et la progression des colonisations européennes dans ces contrées. En effet :

« Cette tendance exotique s'associe avec tous les courants artistiques du XIXe siècle, académique, romantique, réaliste ou même impressionniste. Elle est présente en architecture, en musique, en peinture, en littérature, en poésie... Esthétique pittoresque, confondant les styles, les civilisations et les époques, l'orientalisme a créé de nombreux clichés et poncifs que l'on retrouve aujourd'hui encore en littérature ou au cinéma.⁷¹ »

⁷¹Florian Delorme, *La fabrique de l'exotisme, L'Orient, fantasme de l'altérité radicale*, [France Culture](#), 27 juin 2016

Et si certains pensent comme l'intellectuel palestino-américain Edward Saïd⁷² en analysant ce concept semble voir dans l'orientalisme :

Une tradition artistique et scientifique d'étude de l'Orient par l'Occident, mais aussi une attitude générale de condescendance envers les sociétés du Moyen-Orient, d'Asie et d'Afrique du Nord qui sont pensées comme statiques, sous-développées et fondamentalement différentes de l'Occident ; et un outil au service de l'impérialisme.

Ce n'est donc pas au même niveau que les occidentaux se situent par rapport à l'ailleurs vers lequel ils rêvent et se tournent. Il y a dans cette tentation de l'étranger l'idée d'assujettir, de dominer et de se présenter à l'autre sous couvert d'un impérialisme qui regarde de haut ces sociétés de l'Orient. Pour Dumas, cet orientalisme est l'illustration d'un individualisme. En effet,

Segalen⁷³ affirme justement que *l'exotisme ne peut être que singulier, individualiste et qu'il n'admet pas la pluralité*. Cependant, tout en définissant la notion comme *le choc d'une individualité forte contre une objectivité dont elle perçoit et déguste la distance* le lien avec notre roman présente cet exotisme lié à l'Orient comme un concept qui procède non d'une altérité radicale, mais d'un va-et-vient entre l'étranger et le familier. L'orientalisme est dans notre œuvre, l'attitude d'un individu, d'un personnage, qui porte la vision, l'opinion subjective d'un auteur. Ainsi, en situant l'action en Europe, par exemple, en faisant parler l'Européen, le personnage, en imitant un discours creux qui juge l'Orient d'après des critères fantastiques, d'après des préjugés, Dumas ne met pas en cause l'Orient, ne décrit pas l'Orient véritable, mais décrit ceux qui l'ont inventé en se limitant aux préjugés qui entourent cet ailleurs méconnu. En effet, pour construire un tel objet, les sujets parlants, les personnages dans l'œuvre, n'ont d'autre système de références que leurs habitudes de pensée, leurs intérêts, leur réalité. Dumas les fait parler d'eux-mêmes : les caractéristiques qu'ils prêtent à l'Orient, parfois à tort, sont au fond des jugements qu'ils portent sur leur propre société. Par exemple, quand l'Européen réduit l'Orient à sa dimension matérielle, c'est parce que, livré à des intérêts mercantiles de sa société, il ignore les valeurs philosophiques, spirituelles et morales qui définissent aussi le caractère des peuples de cette région méconnue.

Pour entrer dans le détail et l'illustration de notre corpus, on voit bien comment le personnage de Dantès, toujours travesti, exploite ce discours pour tromper ses ennemis. En effet, l'orientalisme de Dantès sera un jeu jusqu'au moment où il ôtera son masque et révélera ses motifs. Ainsi, dans un premier temps, quand Dantès arrive à bord de la *Jeune Amélie* et se dit oriental, il n'a d'autre intention que de gagner l'estime des marins orientaux. Par la suite, il

⁷²Edward Saïd, *L'Orient créé par l'Occident* (1978)

⁷³V. Segalen, *Essai sur l'exotisme*, op. cit., p. 64.

fait volte-face et se transforme en orientaliste. Cette tactique est ingénieuse pour ce personnage qui, s'il tient à tromper la vigilance de ses ennemis, ferait mieux de garder son masque. Du même coup, s'il veut gagner la confiance d'une aristocratie où le nom vaut mieux que l'argent, s'il veut convaincre les faux nobles de la Restauration qu'il est au moins leur égal, enfin s'il veut se tailler une place parmi les nouveaux-riches qui pullulent dans la société parisienne, il doit d'abord produire une fortune, une histoire et un nom. Le plus facile, dans les circonstances, est d'avoir recours à l'Orient, d'user de cet exotisme sujet à la mode qui confond fiction et réalité, système préétabli de signes que Dantès partage avec ses interlocuteurs. Ainsi, un voyageur venu d'Orient à qui la fortune a souri impose, de ce fait, le respect, car l'expérience orientale, depuis la campagne d'Égypte, est une nouvelle façon de mériter des honneurs.

Voilà comment Dumas utilise l'exotisme où l'orientalisme domine. C'est parce que tout le monde méconnaît, imagine seulement l'Orient que le héros masqué peut s'en servir pour duper ses adversaires. C'est à ce jeu que se livre Dumas pour en fait montrer, par cet exotisme de l'Orient, la méconnaissance de l'ailleurs de ses concitoyens. Voilà pourquoi ses adversaires participent à leur propre défaite en croyant si aveuglément aux attitudes, aux idées, au discours que le héros leur emprunte pour se rendre acceptable à leurs yeux. Ils ne peuvent pas soupçonner l'inexactitude des propos, des descriptions, des attitudes de Dantès.

Au final, Dumas, avec ce fort orientalisme de l'œuvre, a montré, avec la ruse du personnage de Dantès, la folie d'une société occidentale qui se croit moralement supérieure aux autres quand, en réalité, elle n'est même pas égale à ceux qu'elle méprise.

3.3.3 La désacralisation de l'Histoire

Désacraliser est l'action d'ôter à quelque chose ou à quelqu'un son caractère sacré. C'est une sorte de démythification d'une notion considérée comme constante, intouchable, sacrée dans la dévotion absolue qui lui était due. Il y a avec ce concept comme une idée de transgression, une infraction que commet l'auteur pour des réalités qui étaient jusqu'ici immuables.

Ces éléments désacralisés se regroupent tous dans l'idée de la réalité que Dumas, dans sa conception littéraire, transgresse allégrement. En effet, la réalité est entendue ici comme ce qui s'oppose au fictif, comme ce qui est réel et qui existe effectivement. On parle de réalités palpables, qu'on peut éprouver parce que vérifiables. Dans le roman plusieurs éléments se juxtaposent justement pour construire le système du réel sur lequel s'appuie l'imaginaire.

Alexandre Dumas, romancier, n'échappe pas à cette norme. En effet, c'est avec plusieurs références que la sacralité du réel va se manifester dans son œuvre. Par des grandes descriptions des horizons, des lieux, des mondes uniques, très souvent orientaux. La description de la mer par exemple tient une place importante dans l'œuvre et invite tout le long, le lecteur au voyage. Des références des lieux sont énumérées et on voyage avec Dumas de Marseille à Paris, de Rome à l'île de Monte-Cristo. Avant tout, il faut entendre le livre comme un espace, un lieu, où le lecteur se meut et découvre une réalité, accompagnée de personnages. Pour ce faire, il nous faudra, en premier lieu, étudier et décrire le monde que nous donne à penser l'auteur dans son livre, pour ensuite nous interroger sur les problèmes que pose la retranscription du monde vécu dans la perception et la représentation proposées par le romancier au travers de ses personnages.

Les voyages, par les descriptions de l'auteur et les regards des personnages, les paysages, les lieux, et les tares sociales sont entre autres des copies du caractère sacré du roman. Ainsi, le roman devient un outil qui utilise le réel pour mieux le briser. En fait, avec Dumas, la réalité se déploie dans la fiction, et la fiction dans la réalité. C'est à ce niveau que le romancier commence à déconstruire la réalité qui l'entoure. Le Comte de Monte-Cristo semble répondre à ces défauts, en s'inspirant d'un fait réel, le roman n'en demeure pas moins une œuvre fictive qui retranscrit la fiction et l'esprit créatif de l'auteur aussi bien dans le monde que dans les personnages qu'il met en scène. En utilisant des cadres spatiaux-temporels réels (Marseille, château d'If, l'île de Monte-Cristo, Rome, Paris...), Dumas les subvertit par la fiction, brouillant les frontières entre illusion et réalité. L'Histoire devient, entre ses mains, une source d'inspiration sur laquelle va s'étaler toute sa subjectivité. Il n'est pas question pour lui de se confondre à un historien ou à usurper ce titre ; mais plutôt de récupérer un événement de l'Histoire qui l'a choqué en vue de donner son opinion et même d'interpréter les faits et actions de l'Histoire. Ceci dit, l'Histoire demeure un fait sacré pour les historiens et aucunement chez l'écrivain, qui plus est romantique, qui a le droit de laisser court à ses opinions, à son imagination, à ses rêves, à ses fantasmes ; le droit également d'accomplir ses fantasmes et désirs refoulés à travers son héros et de déformer l'Histoire (la triste réalité) afin de lui octroyer une coloration heureuse, merveilleuse, agréable, apaisante et surtout réparatrice. Ainsi, grâce au roman et à sa plume, l'auteur a réussi à faire entendre sa voix, à corriger les travers de l'Histoire, à vaincre le mal et le vice en présence dans l'Histoire et à venger son père de l'humiliation qu'il a subie de la part de la déshumanisation et de la cruauté

de l'Homme, plus précisément de L'État français. Dumas a pu vaincre le mal, Danglars se repent à la fin.

Ainsi : "*Dans Le Comte de Monte-Cristo, la réalité est donc mise sur le même plan que la fiction, le conte ou le passé*" et Dumas, dans *Le Comte de Monte-Cristo*,⁷⁴ s'attelle à une description critique et puissante de la société de la Restauration. Entre divertissement et réalité, l'histoire présentée par Dumas lie fiction et réalité. Ce dernier utilise pour décors des cadres historiques réels, nous parlant de Napoléon et de la Restauration. Ainsi, compris et bien utilisés, ces mondes fictifs peuvent devenir des lieux de découverte de la réalité, mais aussi des espaces de nouveaux possibles à la portée du lecteur.

3.4 PRINCIPES DE LA CONCEPTION LITTÉRAIRE DE VIGNY

L'étude de l'œuvre *Cinq-Mars* nous a permis de relever quelques principes qui gouvernent la conception et l'écriture de Vigny. S'il est vrai qu'une seule œuvre ne pourrait être suffisante pour dresser justement les principes de conception littéraire d'un auteur de cette envergure, nous espérons ici jeter du moins quelques bases de l'écriture d'Alfred de Vigny.

3.4.1 La primauté de l'imagination

Il est indéniable que *Cinq-Mars* est un roman historique. Il s'appuie, sur des faits vérifiables. En fait, l'auteur en tant que romancier tente d'exprimer une vérité, comme le ferait un historien qui sonde et évoque le passé. Il ne vise pas pour autant comme l'historien à établir une certaine authenticité ou une véracité des faits, pour faire de son œuvre un livre d'histoire. Il s'intéresse plutôt, dans cet emprunt qu'il fait au passé, à la signification de ces faits ; tout en veillant à ce que le fait historique explique ou explicite son souci, sa pensée et, d'une certaine façon, illustre clairement sa position et sa vision du monde.

L'histoire est un prétexte, un alibi solide pour Vigny. Nous avons vu comment le système politique, les personnages historiques et des faits vérifiables se repèrent facilement dans l'œuvre. C'est un genre relativement contesté. Entre fiction et réalité, le romancier historique est face à de nombreux malentendus, on prétend parfois qu'il ment sur des personnages illustres, historiques et des faits pourtant vérifiables. On a par exemple reproché à Vigny sa description sinistre de Richelieu. C'est pourtant le mouvement, le fait passé qui intéresse le romancier pour qu'il passe résolument du passé vers l'avenir en interprétant et en

⁷⁴Mariana, Net. *Le Comte de Monte-Cristo : le cauchemar d'un fou, la fiction d'un mort*. In "Alexandre Dumas : le pays où il fait mort, un exercice de lecture". Wien ; OSG / ISS5, 1997, page 260.

impliquant son présent. C'est là l'importance de la convocation de l'imagination dans la manipulation de ces faits historiques. C'est en effet l'imagination qui prime et qui fait de l'histoire le prétexte. Vigny choisit justement le genre romanesque parce que l'attrait de la fiction est assez fort et attire un peu plus le lecteur. L'idéalisation y est plus possible parce que l'œuvre d'art, le roman *Cinq Mars* ne restitue plus seulement les faits mais les analyse, fait une synthèse, et donne une signification moralisatrice des choses. Notons qu'il ne s'agit plus pour l'écrivain de rappeler à son lectorat les moments sinistres, affreux et décevants de l'Histoire, mais de leur accorder la possibilité de rêver, d'avoir un regard plutôt positif du passé et d'oublier les affres de l'Histoire. Donner du pouvoir à l'imagination est d'une importance capitale chez Vigny qui, dans sa vision « idéaliste » des faits, prône l'optimisme, la vérité idéalisée et l'espoir de lendemains meilleurs. C'est d'ailleurs ce que nous lisons à travers le sacrifice ultime de Cinq-Mars qui, entre ses mains de n'est plus un vil ambitieux ; mais la réincarnation du Christ mourant sur la Croix pour laver son peuple du mal, pour les sauver de leurs démons et surtout leur offrir une nouvelle vie dépourvue du vice, des injustices, de la fourberie et du mal.

C'est par la primauté de l'imagination que le romancier est supérieur à l'historien grâce à la dimension parfois philosophique de l'œuvre. Il y a dans ce principe de conception de l'œuvre une part de l'auteur qui est transmise, une certaine sagesse personnelle qui échappe. En effet, *Plus indifférente qu'on ne pense à la réalité des faits, elle cherche à perfectionner l'évènement pour lui donner une grande signification morale*⁷⁵.

C'est une image supérieure du romancier que Vigny nous donne par sa capacité à sublimer le réel avec son imagination tout en défendant le choix du roman historique. Concrètement, l'intrigant Cinq-Mars devient sous sa plume l'incarnation du jeune aristocrate sacrifié par Richelieu et par la révolution. Et à Victor Hugo de déclarer que : *J'aime mieux croire au roman qu'à l'histoire parce que je préfère la vérité morale à la vérité historique*.⁷⁶ pour montrer qu'il y a une grande différence entre la réalité et la fiction, le héros du livre. Si l'art est avec Stendhal *un beau mensonge*, Vigny montre bien qu'il faut dépasser la nature, dépasser l'histoire. L'imagination est une arme, une force créatrice avec laquelle il va recréer le monde et répandre sa philosophie, son idéologie. Nous avons tous vu la manière dont le romancier, dans l'optique d'apporter une grande signification de l'amitié et des valeurs humaines, montre comment le personnage De Thou, par amour incommensurable pour son

⁷⁵ MONA AZOUF, *Les Aveux du roman du XIXe siècle entre Ancien régime et Révolution*, Fayard, « L'esprit de la cité », 2001, p.22.

⁷⁶ « Walter Scott et la Princesse de Clèves » mélanges de littérature, Le Divan, 1933, p 305

ami, décide délibérément de renoncer à ses propres principes et vertus pour suivre aveuglément celui-ci dans ses ambitions fort démesurées. Cinq-Mars reconnaissant sa piété, à la page 308, ne va pas comprendre et accepter si facilement : « Eh ! Pourquoi m'aimer autant, aussi ? Qu'avez-vous fait, ami ? Pourquoi m'aimer ? Vous qui êtes sage, pur et vertueux ; vous que n'égareront pas une passion insensée et le désir de la vengeance ; dont l'âme est nourrie seulement de religion et de science, pourquoi m'aimer ? ». Henry d'Effiat ne comprend pas ce paradoxe lié à la décision de De Thou qui n'hésite pas à renier si aisément ses valeurs si précieuses pour suivre volontairement la perte par amitié : « De Thou tenait à la main un crucifix d'ivoire et portait ses regards tantôt sur la croix, tantôt au ciel. Ce dernier ayant toujours vécu sous la Crainte de Dieu et le respect scrupuleux des valeurs chrétiennes reconnaît tout de même l'impact de sa décision vis-à-vis de la divinité qu'il a, toute sa vie, servi. Mais sa Foi envers son dieu sur terre qui n'est nul autre qu'Henri d'Effiat a visiblement eu raison de lui. Ces propos prouvent à suffisance qu'il s'est résigné et reste conscient de sa haute trahison envers ses vertus “Voici l'heure, disait-il, d'accomplir le sacrifice ; je ne me repens pas, mais que la coupe du péché a d'amertume pour mes lèvres ! J'avais voué mes jours à l'innocence et aux travaux de l'esprit, et me voici prêt à commettre le crime et à saisir l'épée. ” Mais, prenant avec force la main de Cinq-Mars : “C'est pour vous, c'est pour vous, ajouta-t-il avec l'élan d'un cœur aveuglément dévoué ; je m'applaudis de mes erreurs si elles tournent à votre gloire, je ne vois que votre bonheur dans ma faute.” », Pages 406-407. Cinq-Mars demeurera celui en qui il a le plus cru sur la terre et envers qui il a fait don de soi. Et c'est ainsi que sous la plume de Vigny tout se transforme en or et en perfection.

3.4.2 La critique du pouvoir absolu

L'absolutisme peut se définir comme la gestion de pouvoir sans partage, une gestion du pouvoir par un seul homme. Il s'agit d'une monarchie héréditaire qu'on ne saurait confondre avec la dictature ou le totalitarisme. La monarchie absolue occupe ainsi une place centrale dans l'Histoire politique de la France du XIXe siècle. L'auteur de *Cinq-Mars* est au cœur de ce système politique. Dans ce contexte, on voit comment, contrairement à la tyrannie, le pouvoir absolu est soucieux de se donner une légitimité. Il est éloigné de la violence pure et repose sur des fondements stables, pérennes, connus de tout un peuple et transmis par la tradition.

Vigny subit le pouvoir absolu. Louis XIII et son ministre Richelieu forment à cette époque un couple politique complémentaire, une formule originale de monarchie bicéphale.

En échange d'une soumission totale au service et à la puissance de la monarchie, le roi a soutenu la politique du cardinal, véritable fer de lance de l'absolutisme. Il ne faut pourtant pas sous-estimer la part personnelle de Louis XIII dans les choix les plus dramatiques. Ce dernier exerce la souveraineté royale en personne, menant les armées à plusieurs reprises, roi de guerre sur le terrain. Par la prise de La Rochelle le 29 octobre 1628, il devient « Louis le Juste », ordonnateur de la punition et du pardon, acclamé par la population lors de son retour à Paris.

Ce rappel historique est nécessaire pour poser le contexte historique et politique que décrit l'auteur dans l'œuvre qui va lui servir de prétexte pour prendre position. En effet, inspiré du complot que le jeune marquis d'Effiat tenta pour destituer Richelieu, le roman *Cinq-Mars* est un manifeste de protestation contre l'ordre établi du Roi Charles X contemporain de Vigny qui va régner de 1757 à 1836. Il s'agit avant tout d'un monarque absolu qui tient presque toujours son pouvoir de Dieu, il est de droit divin qui ne souffre d'aucune contestation. C'est juste à ce niveau que commence la protestation de Vigny : la dénonciation de la collusion entre l'Église et l'État. Le personnage de Richelieu et sa politique vont être la cible de ses critiques. Vigny souhaite en fait une monarchie dite éclairée. Dans *Cinq-Mars*, le problème majeur que soulève l'évocation de la cour est plutôt celui de sa domestication par un pouvoir central bientôt absolu. À la suite de Montesquieu, Vigny considère en effet la Noblesse comme un corps indispensable à la préservation d'une monarchie équilibrée⁷⁷, de sorte qu'il critique fermement l'action de sape du ministre de Louis XIII, qu'il considère même à l'origine de la Révolution. Le héros éponyme formule cette analyse devant les conjurés pour justifier leur opposition au Cardinal :

Si Richelieu triomphe, les antiques monuments de la monarchie crouleront avec nous ;
la Cour règnera seule à la place des Parlements, antiques barrières et en même temps
puissants appuis de l'autorité royale ; mais soyons vainqueurs, et la France nous devra
la conservation de ses anciennes mœurs et de ses sûretés⁷⁸.

Le personnage accuse clairement la constitution trompeuse d'une Cour fastueuse qui cause la ruine de la Noblesse. Il n'empêche que l'aristocratie peut critiquer l'absolutisme dans son principe : c'est une des raisons de la condamnation de Richelieu dans *Cinq-Mars*. C'est toutefois parce qu'elle affaiblit le pouvoir du roi, à force de l'agrandir, que l'action du ministre est reprobée. Ce dernier s'avère, selon le texte de Vigny, représenter le véritable monarque. Ses ordres et désirs étaient respectés par tous et même par le Roi. C'est lui qui

⁷⁷ Voir la notice d'A. Bouvet, *Œuvres complètes*, t. II, p.1309, ainsi que M. Citoleux, « Vigny historien de la Conjuration de Cinq-Mars » *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1923, p.51.

⁷⁸*Cinq-Mars*, chap. XX, pages 362-363.

décide de tout et gouverne selon son autorité démesurée et ses caprices fort destructeurs. Vigny s'insurge envers cette gouvernance centraliste et individualiste. Visiblement, le Cardinal n'a passé son temps qu'à concentrer tous les pouvoirs entre ses mains et à gouverner sans contrôle et sans objectivité. Le roi est devenu une sorte pantin qu'il prend plaisir à manipuler et à dominer sur tous les plans. C'est ainsi qu'il parvint, aisément, à obtenir l'accord du Roi pour la condamnation de Cinq-Mars, son favori, et dont il connaissait les actions et intentions : "La Reine, MONSIEUR, la Noblesse et les Parlements sont de notre parti ; et c'est une affaire faite dès que Votre Majesté ne s'oppose plus. On a proposé de faire disparaître Richelieu comme le maréchal d'Ancre, qui le méritait moins que lui.", page 325. Henry d'Effiat sachant pourtant le Roi de son côté après avoir échangé avec lui et obtenu son accord pour débarrasser la France de cet égocentrique de Richelieu. Le chapitre XIX nous fait état du rejet et du reniement de cet absolutiste par le Prince, reconnaissant finalement les affres du système de gouvernance de son ministre après les démonstrations de son favori : "Quelles horreurs ! [...] Tu es mon véritable ami, Cinq-Mars. Quelles horreurs ! Mon règne en sera taché. Il a empêché toutes les lettres de la Noblesse et de tous les notables du pays d'arriver à moi. Brûler, brûler vivant ! Sans preuves ! Par vengeance ! Un homme, un peuple ont invoqué mon nom inutilement ; une famille me maudit à présent ! Ah ! Que les rois sont malheureux !", page 322.

Vigny ne va pas s'arrêter là, il va pousser plus loin le sadisme de ce système dont il clame son dégoût sans détour, en décrivant de façon dramatique la signature de la mise à mort d'Effiat par la personne qui lui avait donné sa confiance et son accord dans cette entreprise. En fait, le Roi parvint, comme à l'accoutumée, à se faire cruellement martyriser et manipuler par celui, qu'autrefois, il avait renié et désiré de tout cœur voir disparaître : son ministre. Ce dernier va réussir à obtenir la signature du Roi sur la note de mise à mort de ses bourreaux sous une pression et une intimidation impressionnantes : " L'impassible ministre avait fait poser sa chaise longue contre le fauteuil du Roi, comme le siège d'un médecin près du lit de son malade, et fixait ses yeux étincelants et scrutateurs sur le visage pâle de Louis. [...] Mais... me livrez-vous Cinq-Mars et de Thou ? poursuivit l'implacable ministre en s'approchant pour lire ses yeux éteints du prince, comme un avide héritier poursuit jusque dans la tombe les dernières lueurs de la volonté d'un mourant.", page 430. Et bien-sûr, le prince finit par trahir, à contre cœur, son favori en le livrant entre les mains de son ennemi : "Louis, toujours la tête renversée sur le dossier du fauteuil, laissa tomber la main sur le papier fatal et signa. Laissez-moi, par pitié ! je meurs ! dit-il.", page 431. Tout ceci présente

fortement la diatribe acerbe que fait le romancier d'un système qui, non seulement asservit le peuple selon les désirs et volonté d'un seul homme détenteur de tout pouvoir ; mais qui a aussi réussi à infantiliser le Roi.

En outre, indépendamment des régimes en place, l'exercice même du pouvoir semble en effet pernicieux pour l'auteur. Sans expliciter les critiques radicales, Cinq-Mars montre déjà comment l'orgueil et l'envie conduisent, à la fois, à rechercher et à asseoir un pouvoir absolu. C'est en particulier ce qui apparaît dans le dernier chapitre, où le premier ministre triomphe :

Les chefs de toutes les grandes familles, les princes de l'Église, les présidents de tous les Parlements, les gouverneurs des provinces, les maréchaux et les généraux en chef des armées, le nonce, les ambassadeurs de tous les royaumes, les députés et les sénateurs des républiques, étaient immobiles, soumis et rangés autour de lui ; comme attendant ses ordres. [...] De loin en loin, il élevait une voix impérieuse et jetait une parole satisfaite au milieu de ce cercle pompeux, comme un denier dans la foule des pauvres. On pouvait alors reconnaître, l'orgueil qui s'allumait dans ses regards et à la joie de sa contenance, celui des princes sur qui venait de tomber une belle faveur ; celui-là se trouvait même transformé tout à coup en un autre homme, et semblait avoir fait un pas dans la hiérarchie des pouvoirs, tant on entourait d'adorations inespérées et de soudaines caresses ce fortuné courtisan dont le Cardinal n'apercevait pas même le bonheur obscur⁷⁹.

Fort de ce propos, nous constatons que la longue énumération des personnages aux ordres de Richelieu dénonce une influence démesurée. Toutefois, la suite du passage met davantage en cause les sujets que le maître. Ils espèrent, par leur soumission, recueillir une part de l'immense pouvoir qu'ils contribuent à affermir. Cette dynamique semble sans fin puisqu'une petite cour se forme autour de tout courtisan distingué par le ministre. Ainsi, il faut tout faire pour plaire au Cardinal en vue d'espérer une certaine position dans la société et éviter par ricochet de se retrouver de l'autre côté de la barrière comme ennemi et terminer dans d'horribles conditions comme Urbain Grandier et tous ses autres bourreaux. Vigny se refuse complètement à tolérer un système de gouvernance où le peuple est forcé de subir l'omnipotence et l'oppression d'un monarque au risque de perdre leur vie.

3.4.3 La célébration de la noblesse

Vigny est un fils de noble. En effet, issu d'une famille de la noblesse, il a, dès l'enfance (sous l'Empire) le sentiment d'appartenir à une classe de privilégiés mais également porte le douloureux sentiment de faire partie des perdants de l'histoire. En effet, la noblesse française regroupe les familles françaises qui ont bénéficié depuis les premiers temps de la monarchie d'un statut particulier auquel étaient attachés *des privilèges, faits de devoirs et de*

⁷⁹ *Ibid*, chap. XXVI, pages 472-473.

*droits, se transmettant par le seul fait de la naissance*⁸⁰. Mais il se trouve qu'en août 1789 (abolition des privilèges) et d'une distinction honorifique héréditaire (le fait d'être noble, membre de la noblesse, abolie le 23 juin 1790). Elle est rétablie en 1814 sous la Restauration mais n'est accordée qu'en tant que distinction honorifique. Il y a une certaine dégradation du prestige et des avantages et privilèges de la noblesse qui vont douloureusement marquer Vigny. Ainsi, la noblesse n'a plus d'existence légale et juridique en France et n'est pas reconnue par la République française⁸¹, mais les titres réguliers peuvent toujours être transmis.

Ce rappel historique est nécessaire pour étudier la récurrence de la figure de la noblesse dans l'œuvre. Dans le roman *Cinq Mars*, c'est le vieux maréchal de Bassompierre qui, dès le premier chapitre, prête sa voix à ce discours quelque peu nostalgique de la noblesse. Insistant sur la loyauté de sa caste vis-à-vis de la Couronne, il déplore la fin d'une monarchie encore féodale. Il y a indéniablement une grande part de pure nostalgie dans cette position ; le vieux maréchal constate qu'il a « vécu trop longtemps » et qu'il entend mal « la langue que parle la Cour nouvelle ». L'ennemi clairement désigné dans l'œuvre, c'est Richelieu, qui sépare Louis XIII de son peuple et du soutien de ses gentils hommes. Dans la même logique que Bassompierre, Vigny lui attribue une volonté politique noble au service du pays : combattre le cardinal pour « rétablir ce commerce d'amour du père aux enfants qui fut interrompu pendant dix-huit ans » c'est-à-dire cette monarchie paternelle et féodale aux « antiques mœurs » regrettée par les partisans de l'ordre ancien.

Si l'idéal monarchique était arraché du cœur de Vigny, il gardait au contraire une ferme conviction dans les qualités de l'aristocratie. Fier de ses origines et de ses traditions familiales, Vigny est convaincu que l'éducation et le milieu aristocratiques développaient dans l'individu certaines qualités telles que la dignité, le mépris du confort matériel et le dédain des souffrances physiques. Cette aristocratie qui pendant des siècles avait été le guide du peuple et la défense de la nation, était maintenant destituée de ses fonctions, méprisée et humiliée. Alfred de Vigny exagère sans doute l'attitude de la société de son époque envers les nobles, car il voit la situation à travers le miroir déformant de sa sensibilité extrême. À la constatation objective de la nouvelle situation de sa classe, se mêlait un sentiment d'humiliation personnelle, ce qui, par un procédé de compensation l'entraînait à exalter et à idéaliser le rôle et les exploits de l'aristocratie dans le passé. Ce faisant, *Cinq-Mars*, l'œuvre

⁸⁰↑Philippe du Puy de Clinchamp, *La noblesse*, PUF, 1962, introduction.

⁸¹Monique de Saint Martin, *L'Espace de la noblesse*, Éditions Métailié, 1993, page 33.

dont il avait rêvé pendant son adolescence devait être la consécration des qualités de sa caste, en même temps qu'une justification de sa chute. À ce propos, il expose un point de vue dont le bien-fondé semble à première vue évident. Selon cet avis, l'origine de la dissolution de l'aristocratie remonterait au XVII^e siècle, quand Richelieu, jaloux de leur indépendance, avait ébranlé leur position d'une façon irrémédiable. Loin de soutenir la cause de l'Ancien Régime, Vigny l'indique au contraire comme la cause première de l'effondrement de tout un système social. Ce faisant, pour le romancier, l'existence légale de la Noblesse et des Parlements constitue une garantie de liberté pour le peuple et un appui solide pour la royauté.

En éliminant ces deux forces, la monarchie absolue avait polarisé le pouvoir aux deux extrêmes et, après avoir imposé à la nation une volonté despotique, elle avait été détruite par un renversement de situation. Réduisant la fonction politique des aristocrates au rôle de courtisans, les éloignant de leurs terres et du contact direct avec le peuple, la monarchie avait détruit ses alliés naturels, la seule force qui eut pu contrôler les agitations populaires. En 1789, elle s'était retrouvée sans appui pour affronter la tempête qui l'avait engloutie dans ses vagues de colère. Cette opinion introduite par l'idée maîtresse de *Cinq-Mars*, est présentée dans le roman à plusieurs reprises. C'est le cas tout au début de l'Histoire lorsque Bassompierre, le représentant de la vieille aristocratie féodale, l'énonce en accusant les partisans de Richelieu :

Vous avez cassé les bras du trône et ne mettez rien à leur place. Oui, je n'en doute plus à présent, le Cardinal-duc accomplira son dessein en entier, la grande Noblesse quittera et perdra ses terres et, cessant d'être la grande propriété, cessera d'être une puissance ; la Cour n'est déjà plus qu'un palais où l'on sollicite : elle deviendra plus tard une antichambre, quand elle ne se composera plus que des gens de la suite du Roi ; les grands noms commenceront par ennoblir des charges viles ; mais, par une terrible réaction, ces charges finiront par avilir les grands noms. Étrangère à ces foyers, la Noblesse ne sera rien que par les emplois qu'elle aura reçus et, si les peuples, sur lesquels elle n'aura plus d'influence, veulent se révolter...⁸²

L'apostrophe de Bassompierre se clôture par une prophétie menaçante, qui met en relief le danger d'éloigner les grands propriétaires de leurs terres et de diminuer leur autorité matérielle et morale. Tout ceci pour relever à quel point Vigny vise un système de gouvernance qui prône la liberté et davantage l'épanouissement du peuple. Au regard du discrédit qu'il a jeté sur le règne de Richelieu, il appelle à l'humanisme, à la tolérance et à la responsabilité des dirigeants envers leurs sujets⁸³.

⁸² *Cinq-Mars*, chap. I, page 44.

⁸³ Nous avons enrichi cette partie après avoir exploité les notes et documents historiques d'Alfred de Vigny.

CONCLUSION GÉNÉRALE

À l'orée de cette étude qui portait sur la manipulation de l'Histoire par Alexandre Dumas et Alfred de Vigny dans *Le Comte de Monte-Cristo* et *Cinq-Mars ou Une Conjuraton sous Louis XIII*, force est de constater que les auteurs sus-cités se servent de l'Histoire comme matériau en vue de révéler leurs idéaux, sources des insuffisances, de réclamations et de manquements qu'ils ont non seulement relevés mais qui les ont également révoltés. Le roman historique devient pour eux un moyen de corriger les moments sombres de l'Histoire en la déformant tout en la perfectionnant afin de lui donner une grande signification morale. Ils y exposent une vision plutôt améliorée, idéale et corrigée des événements historiques, avec pour objectif d'épurer la société. Pour le démontrer, nous avons opté pour la sociocritique en convoquant des théoriciens tels que Georges Lukacs, Lucien Goldmann, Claude Duchet et Pierre Zima, ainsi que la narratologie proposée par Gérard Genette. La démarche en rapport avec la sociocritique nous a permis de mettre en évidence la vision personnelle, de chacun de ces auteurs, inscrite dans leurs œuvres. En effet, Alexandre Dumas s'insurge contre la perte des valeurs humaines, le pessimisme en utilisant des personnages auxquels il assigne des rôles révélant ses idéaux. C'est également ce que fait Vigny lorsqu'il fait la satire acerbe du système politique en place sous le noircissement de l'image de Richelieu. La narratologie, quant à elle, a prouvé son utilité en nous offrant la possibilité de montrer l'implication, la forte présence émotive de ces deux auteurs dans leurs œuvres. Cela nous a permis de déceler la subjectivité de chacun de ces romanciers face à l'Histoire. La narration de chacun d'eux a révélé de nombreuses incongruités et décalages envers la réalité historique. Vigny comme Dumas se sert de l'Histoire pour partager avec l'humanité leurs sentiments et idéaux. Ces différentes articulations nous ont permis de développer notre travail en trois chapitres.

Le premier chapitre intitulé l'Histoire dans *Le Comte de Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas et *Cinq-Mars* d'Alfred de Vigny a donné lieu de présenter les homologues entre les faits et actions racontés dans ces œuvres et l'Histoire. Force a été de constater l'élan d'objectivité dont ont fait preuve les auteurs dans la transmission des faits historiques. Cela a été observé par la mise en relief de la régence de grands monarques de la France, de fortes périodes de l'Histoire de la France et des événements déterminants de ladite histoire. Nous y avons côtoyé la période des Cent-Jours, Waterloo, la régence de Grands Rois dont Louis XIII, Louis XVIII, Napoléon Bonaparte et le ministre Richelieu. Il semble clair que ces romanciers ont fait montre de fidélité vis-à-vis de nombreux faits de l'Histoire. En effet ils n'ont pas fait abstraction de la véracité des faits tout en nous permettant de comprendre davantage le rôle que chacun d'eux a joué dans la conjuration sous Louis XIII et sous l'enfermement de

François Picaud et les Cents-Jours. Ceci prouvant à suffisance que Vigny et Dumas ne se sont pas totalement soustraits aux exigences d'écriture du roman historique vu toutes les informations vérifiables et réelles qu'ils ont explicitées au sujet de l'Histoire de France tout en édifiant davantage le lectorat sur la régence et la politique des monarques français durant leurs époques.

Du premier chapitre, nous retenons que Vigny et Dumas se sont montrés fiables avec certains aspects de l'Histoire. Ils ont opté, consciencieusement, de décrire ces aspects avec minutie, précision et exactitude pour inviter les lecteurs à revivre progressivement certains moments clés de l'Histoire. Ceci dit, ces deux écrivains n'ont, visiblement, pas négligé totalement les principes rédactionnels du roman historique, dans la mesure où nous avons pu allier, concilier quelques faits, visages, dates et événements, qu'ils ont abordés dans leurs œuvres avec la réalité historique.

Au sujet du deuxième chapitre que nous avons intitulé la textualisation de l'Histoire dans *Le Comte de Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas et *Cinq-Mars* d'Alfred de Vigny, nous a permis de lever un pan de voile sur le travail artistique opéré par ces romanciers qui ont usé de l'Histoire comme matériau. Nous nous sommes attelés à présenter les incongruences manifestes, les écarts et les insuffisances relevés dans les œuvres de ces auteurs, entre l'Histoire et leurs écrits. Nous avons montré comment ces écrivains se sont réapproprié de l'Histoire pour défendre leurs idéaux et sensibilités face aux affres de l'Histoire qu'ils entendaient corriger, améliorer et perfectionner. Pour y arriver, ils n'ont pas hésité à faire parler leurs émotions, à manifester leurs subjectivités et à déformer les faits de l'Histoire dans l'objectif de lui conférer une meilleure réalité. Cela a permis de sortir les lecteurs des traumatismes ambiants liés à leur quotidien pour les projeter dans un nouveau monde où se meuvent et se réalisent leurs rêves, envies et fantasmes, d'où la mise en évidence de l'idéalisation des faits chez Alfred de Vigny, de la priorité qu'il accorde à l'illusion et au rejet de la vérité historique dans son œuvre et de l'image perfectible qu'il concède à Cinq-Mars dans le but de véhiculer son idéologie. La désacralisation de l'Histoire opérée par Alexandre Dumas en y mêlant les contes et les fables dans ce processus en vue d'émerveiller et surtout d'enchanter le lectorat a été mise en exergue.

Dans ce chapitre, il est question pour ces artistes de guérir la société des maux causés par les mœurs humaines. C'est pourquoi la correction, voir la réécriture de l'Histoire n'est pas perçue comme une entreprise fallacieuse ou vaine. Ils l'ont utilisée, déconstruite en vue de présenter la noirceur et les tourments causés par la réalité historique afin d'exposer, ainsi à

travers leurs idéaux, un visage amélioré, enchanteur et idéalisé de ladite Histoire. Celle-ci leur a servi de prétexte pour combattre les injustices liées aux mauvaises régences, à la perte des valeurs humaines et aux conflits d'intérêt. Leur penchant romantique a pris le dessus dans leurs écrits qui, dès lors, nous projette une vie où l'amour est symbole de sacrifice de soi, l'amitié est source de totale abnégation et où la vie se veut parfaite et même féérique. Ce chapitre nous aura permis de cerner les désirs refoulés et les projets échoués des auteurs qui, à travers leurs œuvres, parviennent à les concrétiser, à voir la vie avec d'autres yeux : ceux de la perfection, de l'idéal et du retour à l'humanisme et à la moralité.

Le troisième et dernier chapitre que nous avons intitulé Idéologies et Conceptions littéraires de Dumas et de Vigny nous a permis de comprendre davantage les objectifs d'écriture de ces auteurs qui, visiblement, ont marqué et présenté leur révolte et leur rejet des contraintes et exigences liées à l'écriture du roman historique. C'est avec une détermination manifeste qu'ils ont prouvé que l'Histoire, entre les mains de fins artistes romantiques, ne saurait se limiter à un récit fidèle et exact des faits de l'histoire comme nous le voyons dans les livres d'histoire, mais peut plutôt se présenter comme le lieu de décrier les griefs liés aux maltraitances et traumatismes des gouvernances des monarques Louis XIII, Louis XVIII et Napoléon. Pour y arriver, nous sommes partis du contexte de création des œuvres aux principes de conception et d'idéologie des auteurs. Le principe de conception a fait ressortir l'idée de subversion, la magie de l'exotisme et la désacralisation de l'Histoire chez Dumas, la primauté de l'imagination, la critique du pouvoir absolu et la célébration de la Noblesse chez Vigny. Le concept de l'idéologie par contre, nous a permis de présenter tour à tour, la nouvelle figure du Héros, le rejet du pessimisme et le retour à l'Humanité comme modèles fondamentaux de Dumas. En ce qui concerne Alfred de Vigny, c'est l'idéologie de la monarchie éclairée et l'idéalisme dans l'Art qui sont de mises.

Ces auteurs nous dévoilent ainsi l'importance qu'ils concèdent à la liberté que l'écriture doit accorder à l'imagination et aux idées. Ayant tous deux vécu les grands bouleversements connus par la France, ils n'ont pas hésité à dévoiler, à condamner sans complaisance les pratiques des régents de cette société devenue inhumaine et insaisissable.

Au terme de notre réflexion, nous nous proposons de dégager les principaux résultats auxquels nous sommes parvenus après l'étude de ces deux romans. Ainsi, ramer à contre-courant condamne, peut-être, ces deux auteurs à l'isolement et au déphasage, mais cela permet tout de même d'entretenir une attitude critique envers son temps. La réserve humaine des déçus du nouveau siècle n'est pas stérile et contribue à alimenter la réflexion politique.

Ceci dit, contre la logique calculatrice et capitaliste qui se met en place, elle préfère promouvoir une éthique de la gratuité, du prestige et du panache. Rejetant, avec énergie, l'idée de la lutte des classes et du primat de l'économie, elle exprime son attachement à d'autres valeurs, et, en définitive, à un autre modèle de société. Ainsi, le roman historique chez Dumas et Vigny est mis au service d'un idéal de réconciliation générale. Combattant les théories centrifuges (les deux races, les deux France, la lutte des classes...), ils réintègrent la Noblesse dans le roman, en démontrant qu'elle a largement payé le prix du sang, sur les champs de bataille comme sur l'échafaud.

La portée de leurs œuvres dépasse le simple plaidoyer et sonne comme un ralliement démocratique pour la nation. Le but de cette génération aura été d'écrire pour rétablir et consolider l'unité du pays, ce qui, n'est pas une lutte vaine. Avec Dumas, l'Histoire a pris des allures mythiques, légendaires et épiques. Ceci est abordé dans l'objectif de prôner l'anticonformisme entendu à ce niveau comme la primauté qu'il confère à l'idée, à la liberté de son imagination et au perfectionnement de l'Histoire plutôt amère et traumatisante dans la réalité. C'est ainsi qu'il fera voyager, tout en contribuant à l'épanouissement du lecteur par les contes qui ont nourri et égayé son enfance, les épopées d'un surhomme ayant un pouvoir décisionnel et tout puissant sur toute chose et sur le sort des êtres humains. Par-là, il offre la possibilité au lectorat de côtoyer un monde parfait, idéal, où règnent la justice et un Dieu intransigeant et destructeur du mal. Vigny par contre soutient que le roman historique ne se doit pas de décrire fidèlement l'Histoire. Il constitue plutôt le lieu pour laisser place aux idées, au bon sens, à la raison et à l'imagination en vue d'un certain embellissement des horreurs liées à l'Histoire. Ce faisant, il s'octroie pour but majeur de perfectionner l'Histoire, de l'idéaliser pour lui attribuer une grande signification morale. N'oublions pas que Vigny soutient que l'Art ne doit jamais être considéré dans ses rapports avec la beauté idéale. Pour lui, ce qu'il y a de vrai n'est que secondaire car ce n'est qu'une illusion de plus dont il s'embellit, un de nos penchants qu'il caresse. Pour Alfred de Vigny, le roman historique se nourrit davantage du bon sens que de la véracité des faits de l'Histoire.

Toutefois, sans prétention à la vérité historique, le roman connaît néanmoins un immense succès qui n'est sans doute pas dû à la thèse qu'il défend ; si la Noblesse ultra s'y reconnaît aisément, le courant libéral juge le propos franchement réactionnaire, tandis que la cour et son entourage apprécient peu la peinture de Louis XIII. La faveur dont jouit le roman ne se démentira pas, ce qu'attestent de nombreuses rééditions, mais la critique du comte Molé lors de la réception de Vigny à l'Académie Française, en 1846, témoigne de l'anachronisme

idéologique qu'il représente sous Louis Philippe. Dumas sera critiqué pour ses digressions, ses multiples intertextes et mélanges de genres, davantage mineurs, dans un récit qui se veut sérieux et fidèle à l'Histoire sacrée de la France.

Fort de ces constats, transparaissent plusieurs intérêts de cette étude. Un intérêt, principalement, historique dans la mesure où ces romans nous ont fait revivre des moments forts de l'Histoire de France tout en nous faisant côtoyer, sans protocole ni ménagement, les grandes figures de ladite Histoire. Ceci rend effectivement compte de l'intérêt qu'ont porté ces auteurs sur le roman historique, leurs intrigues tirées, prioritairement, de l'Histoire. Nous avons pu réaliser, d'une part, la faiblesse du pouvoir et de l'autorité de Louis XIII, la forte présence et la main de fer de son ministre Richelieu, le combat mené par nombreux grands hommes, à l'instar de Henry d'Effiat, pour le détrôner et débarrasser le peuple français de son joug. D'autre part, les transitions incessantes et houleuses des régents Louis XVIII et Napoléon sur le trône de la France, le peuple divisé, décousu et dispersé entre Royalistes et Bonapartistes. La vision claire d'un pays déchiré et détruit par les guerres de leadership et les abus de pouvoir, comme ce fut le cas avec la condamnation fallacieuse de Edmond Dantès et donc de François Loupiau a interpellé nos analyses. C'est ainsi que nous vivons également certaines grandes périodes de l'Histoire de France, comme Waterloo, les Cent-Jours, l'affaire des Concini, le procès d'Urbain Grandier...

Notons également un intérêt didactique dans la mesure où, ces œuvres, d'une très grande richesse thématique, renseignent, enseignent et informent sur la culture littéraire du XIX^{ème} siècle. Ainsi, à travers des exposés et lectures méthodiques participant davantage à l'étude de ces romans, nombreux seront très édifiés, non seulement, sur le style d'écriture de chacun de ces auteurs, les exigences scripturales et visées du roman historique, les mouvements littéraires de ces auteurs, mais aussi sur les combats menés par chacun d'eux sous le prétexte de la réécriture de l'Histoire. Une autre édification transparaît au niveau des systèmes politiques en France durant ces époques. Elle nous permet d'évaluer l'évolution de ces systèmes de régence en France et surtout celle des mentalités des régents, de ces époques à nos jours. Il serait également important d'évoquer la sensibilisation, fort accrue, que font ces romanciers au sujet de l'agonie des valeurs humaines. Cela est appréhendé dans l'objectif de corriger les mœurs, non seulement de leur époque, mais aussi et surtout de celles de toutes les époques, de tous les régents et de toute l'humanité. Il reste à nous demander si, de nos jours, ce cri et cet appel ont pu obtenir un écho favorable. Observer nos sociétés nous en donne une réponse claire.

Nous entrevoyons enfin un intérêt politique au terme de l'étude de ces textes. Il est justifié par la distance et le reniement dont font preuve ces auteurs envers le système de gouvernance en présence en France. Politique qui est restée sournoise, égoïste et machiavélique malgré les années qui séparent les deux œuvres et les deux événements historiques. Cela suscite l'indignation, le ras le bol et l'exposition de ces vices que revêt la politique française qui, loin d'unir le peuple et le servir, s'est toujours plu à faire des ravages sur son passage par la domination, la tyrannie, l'exploitation et l'individualisme notoires.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1. CORPUS

Alfred de Vigny, *Cinq-Mars*, Gallimard, 1980.

Alfred de Vigny, *Cinq-Mars*, 4^{ème} édition de 1829.

Alexandre Dumas, *Le Comte de Monte-Cristo*, Journal des débats, août 1844 à janvier 1846.

2. AUTRES ŒUVRES DES AUTEURS

Alfred de Vigny, *Stello*, Paris, Conard, 1832

Poèmes Antiques et Modernes, Paris, Hachette, 1826.

La Bouteille à la mer, dans Œuvres complètes, éd. Paul Viallaneix, Paris, Seuil, 1965.

Alexandre Dumas, *Les Trois Mousquetaires*, Le Siècle, 1844

La Reine Margot, La Presse, 1845

La Dame de Monsoreau, 1846

3. OUVRAGES MÉTHODOLOGIQUES

Claude Duchet (dir.) *Sociocritique*, Paris, Nathan, 1979.

Gérard Genette, *Nouveau discours du récit*, Paris, Seuil, 1983.

Georges Lukacs, *Le roman historique*, 1956, trad.fr.payot, 1965.

John Rogers Searle, *Sens et expression* [1979], trad. Et éd. Joelle Proust, Paris, Minuit, 1982.

Lucien Goldmann, *Recherche dialectique*, Paris, Gallimard, 1959.

Missbouquinaix, *Littérature française, Roman historique, XIX^{ème} siècle*, 5 juillet 2012.

Pierre Zima, *Manuel de sociocritique*, Picard, 1985.

Walter Scott, Préface générale de l'édition *Magnum Opus, Waverley et autres romans*, éd. Monod et J. – Y. Tadié (dir.) Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2003.

4. OUVRAGES SPÉCIFIQUES

4.1 Sur Alfred de Vigny

Alfred de Vigny, « *Réflexions sur la vérité dans l'art* », Gallimard, 1980.

Alphonse Bouvet, notice sur *Cinq-Mars*, Œuvres complètes, T.II, Gallimard, 1993.

Jacques-Philippe Saint-Gérard, *L'Intelligence et l'émotion : fragments d'une éthique vignyenne*

Marc Citoleux, « Vigny historien de la conjuration de *Cinq-Mars* » *RHLF*, 1923.

Mark.K. Jensen, « Vigny, l'histoire et le roman », *CAIEF* n° 47, Mai 1995.

Pierre Flottes, *la pensée politique et sociale d'Alfred de Vigny*, les belles lettres, 1927.

Sophie Vanden Abeele-Marchal, édition de *Cinq-Mars*, Paris, Librairie Générale, Française, « Le Livre de Poche », 2006.

Sainte-Beuve, *Compte rendu de Cinq-Mars*, 1846.

4.2 Sur Alexandre Dumas

Alexandre Dumas, Louis VIII et Richelieu, 1855/cité par Sarah Mombert, « “ Apprendre l’histoire du peuple ” : Alexandre Dumas vulgarisateur », dans *Dumas : une lecture de l’histoire*, Michel Arrous (dir.) Maisonneuse & Larose, 2003.

Anne -Marie Callet-Bianco, *Monte-Cristo ou la naissance du surhomme paradoxal*, 2003.

Daniel, Compère. *Le Comte de Monte-Cristo d’Alexandre Dumas*. Encreage, Paris, 1998.

Philippe Dulac, « Le Comte de Monte-Cristo ; Alexandre Dumas – Fiche de lecture », *Encyclopaedia Universalis*, pp.1-4, 2003.

Cathérine Eugène, *La préface du Comte de Monte-Cristo*, Paris, Pocket, 1995.

Henri Clouard, *Alexandre Dumas*, Editions Albin Michel, 1955.

Mariana Net, *Le Comte de Monte-Cristo ; le Cauchemar d’un fou, la fiction d’un mort*. In “Alexandre Dumas : le pays où il fait mort, un exercice de lecture ”. Wien, OSG / ISS5, 1997.

Sur, J., *Monte-Cristo de la Canebière*, en Europe, N° 490-91, Février – Mars, pp. 80-85.

4.3 Sur d’autres romanciers historiques

Honoré De Balzac, *Les Chouans*, Urbain Canel, 1829

Théophile Gautier, *Le roman de la momie*, Libraire de L. Hachette et C^{le}, 1858

Gustave Flaubert, *Salammbô*, Michel Lévy, 1862

Henri Pirenne, « *Le Despotisme éclairé et la Révolution française* », Bull. Soc. Hist. Moderne, avril 1929.

M^{me} de Staël, *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, Tome II (posthume, 1817), Treuttel et Wurtz, 1826.

Myriam Dufour – Maître et Florence Naugrette (dir.), *Le Corneille des romantiques*, Rouen, Presses Universitaires de Rouen et du Havre, 2006.

Victor Hugo, *Notre Dame de Paris*, Charles Gosselin, 1831.

5. OUVRAGES GÉNÉRAUX

5.1 Sur le roman historique

Claude-Edmonde Magny, préface à Georges Lukacs, *Le Roman historique*, Payot & Rivages, 2000.

Claudie Bernard, *Le passé recomposé. Le Roman historique Français du dix-neuvième siècle*, Hachette supérieur, coll. « Recherches littéraires », 1996.

Daniel Couegnas et Peyrache-Leborgne, Dominique (dir.) *le roman historique : récit et histoire*, Nantes, Pleins feux, 2000

Marie-Fédérique Desbien, “ *le roman historique : (r) Évolution d’un genre* ”, dans *Québec Français*, n° 140, 2006.

Isabelle Durand-Le-Guern, cité par Couegnas, Daniel et Peyroche-Leborgne, Dominique (dir.), *le roman historique : récit et histoire*, op.cit.

Isabelle Durand-Le-Guern, *le roman historique*, Paris, Armand Collin, 2008.

Jacques Folch-Ribas, “ *Si on se fabriquait un roman historique* ”, dans *liberté*, vol.25, n° 3, (147), 1983.

Gérard Gengembre, “ *Le roman historique, mensonge historique ou vérité ?* ”, in *Études* n° 41314, Octobre 2010.

- Georges Lukacs, *le roman historique*, 1956, trad.fr, Payot, 1965.
- Gérard Gengembre, *Le Roman historique*, Klincksieck, « 50 questions », 2006.
- Jean-Marie Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, Paris, Seuil, « Poétique », 1999.
- Karl Jasper, *Origine et sens de l'histoire*, 1954.
- Brigitte Krulic, *Fascination de roman historique, intrigue, héros et femmes fatales*, Paris, Autrement, 2007.
- Louis Maigron, *Le roman historique à l'époque romantique : essai sur l'influence de Walter Scott*, hachette, 1898.
- Daniel Madelénat, art. "Roman historique" du *dictionnaire des littéraires de la Française*, Bordes, 1994, cité dans Gengembre, Gérard, Nicole, *Les grands romans historiques*, Paris, Bordas, 1991.
- Gilles Nélod, *Panorama du roman historique*, Paris, Sodi, 1986.
- Suzanne Pouliot, "Le roman historique : lieu et développement d'habiletés langagières spécifiques", dans *Québec Français*, n° 98.
- Jean-Pierre Rioux, "Littérarité et historicité", *Le Français aujourd'hui*, vol.73, 1986.
- Saint Jacques, Denis, "Le roman historique", dans *nuits blanches*, le magazine de livre, n°22, 1986.
- Marie José Thériault, "J'aime lire le roman historique, Marguerite Yourcenar", *video-Press*, vol. XVII, n°4, décembre 1987.
- Victor Donatien de Musset-Pathy, *Contes historiques*, 1826/cité par Claude Duchet, « L'illusion historique, l'enseignement des préfaces, (1815-1832) », *le Roman historique, RHLF*, mai-juin 1975.
- Gérard Vindt; Nicole Giraud, *Les grands romans historiques*, Paris, Bordas, 1991.

5.2 Sur la littérature et le roman

- Charles Barbier, Urbain Grandier, *Les possédés du Loudun*, Paris, Librairie d'Art de Ludovic Baschet, 1880.
- Edward Said, *l'Orient créé par l'Occident*, 1978.
- Florian Delorme, *La Fabrique de l'exotisme, l'Orient, fantasme de l'altérité radicale*, France culture, 2016.
- Mona Azouf, *Les Aveux du roman du XIXème siècle entre Ancien régime et Révolution*, Fayard, « L'esprit de la cité », 2001.
- Monique de Saint Martin, *L'Espace de la noblesse*, Éditions Métailié, 1993.
- Philippe du Puy de Clinchamp, *La noblesse*, PUF, 1962.
- Jacques Robichon, *Histoire d'un Roman*, Paris, Au Club du livre du mois, 1957.

6. MANUELS D'HISTOIRE

- Christophe Babel, Agnès Berenger-Babel, Bruno Cabanes, Sandrine Kott, Bruno Laurioux, *Grandes Figures de l'histoire de France*, Larousse, 2003.
- Edimages, *Atlas Historique de la France*, librairie Plon, 1985.
- Georges Duby, *Histoire de la France de 1348 à 1852*, Larousse, 1995.
- Georges Duby, *Histoire de la France de 1852 à nos jours*, Larousse, 1995.

- Georges Duby, *Histoire de la France Des origines à nos jours*, Larousse, 1999.
- Jacques Marseille et Nadeije Laneyrie-Dagen, *Les grands événements de l'Histoire de France*, Larousse, 1991.
- Jean Carpentier et François Lebrun, *Histoire De France*, Éditions du Seuil, octobre 1987.
- Jean-Michel Billioud, *Rois et Reines de France*, Éditions Gallimard Jeunesse, Paris, 2006.
- Jules Michelet, *Histoire de France*, Tome II [1858], Paris, Edition des Équateurs, 2008.
- Max Gallo, *L'âme de la France, Une histoire de la Nation des origines à nos jours*, Éditions Fayard, février 2007.
- Nathalie Bailleux et Brigitte Coppin, *Atlas des Rois de France*, Castermann, 1998.
- Pierre Bezbakh, *L'Histoire de France des origines à 1914*, Bordas, 1989.
- Renaud Thomazo, Carl Aderhold, Kamel Yassili, Pierre Bezbakh, Jean-Michel Lecat, *Français ! notre histoire, nos passions*, Larousse, octobre 2003.

7. THÈSES ET PROJETS DE THÈSE

- Akiki, K. *La Recette du Roman Populaire Façon Alexandre Dumas*, Université Sorbonne Nouvelle, Paris 3 École Doctorale, Littérature française et comparée, U.F.R. Littérature, linguistique et didactique, 2013.
- Berube Claudia, *La poétique de roman historique* de Éveline _ Hasler [thèse] université de Montréal, décembre 2009, [<https://papyrus.bib.umontreal.ca/jspui/bitstream/1866/4067/2/>] [Berube Claudia 2010 thèse.pdf], consulté samedi le 12 septembre 2015.
- Chantal Bonono, *Le roman historique au XX^{ème} siècle en France : Une lecture du cycle des Rois maudits* de Maurice Druon.
- Chantal Bonono, *Roman et Histoire dans les Rois maudits de Maurice Druon*, 1999-2000.
- Daniel Compère, *Roman populaire façon Alexandre Dumas*, 02 avril 2013.
- Luisette Chanel, *Le Problème des Aristocrates dans l'œuvre en prose d'Alfred de Vigny dont Cinq-Mars*, Stello, Daphné, mai 1971.

8. MÉMOIRES

- Karl Akiki, *Dumas aux frontières du fantastique*, Beyrouth : Université Saint-Joseph, 2006.
- Ambassa Fils Bernard, *Histoire et Roman : Lecture comparée de la Condition Humaine d'André Malraux et la Chanson de Salomon de Toni Morrison*, 2003-2004.
- Irène Nougang Poughéla, *Le Roman Historique selon Alfred de Vigny : Le cas de Cinq-Mars*, 2016.
- Laurent Lefebvre, *Le Château de Monte-Cristo : au carrefour de la macro et de la micro-histoire*, 2007.
- Sylvie Marie Berthe Ondo Ndo, *Roman et Histoire dans Éducation Européenne de Romain Gary*, 2002-2003.

9. CONFÉRENCE, ARTICLES, ET REVUES

- Louis Althusser, *Pour Marx*. Paris, Maspero, 1956.
- André Maurois, *La genèse du Comte de Monte-Cristo*, 24 octobre 1955. [Chaîne nationale].

Christophe Lastecouères, *L'île-prison : insalubrité, enfermement et pouvoir dans Le Comte de Monte-Cristo, d'Alexandre Dumas*, 2014.

François Dubasque, *L'engagement politique d'Alfred de Vigny sous la II^{ème} République*, 2008.

Jean Christophe Abramovici, « *On a sans doute reconnu Cinq-Mars* » : *Vigny, le corps et l'histoire*, 2013.

Caroline Julliot, « *Cinq-Mars, d'Alfred de Vigny : le premier roman historique français et la (dé) moralisation du lecteur* », *Études françaises*, vol.53, n°3, 2017.

Philippe Dulac, *Le Comte de Monte-Cristo, Alexandre Dumas, Du réalisme au fantastique*, Encyclopaedia Universalis, 2024.

10. BIBLIOTHÈQUE NUMÉRIQUE ET WEBOGRAPHIE

Alexandre Dumas, *Le Comte de Monte-Cristo*, Tome I, [Bibliothèque électronique du Québec], Préface de Didier Decoin, L'Archipel, 1998.

Alexandre Dumas, *Le Comte de Monte-Cristo*, Tome II, [Bibliothèque électronique du Québec], Préface de Didier Decoin, L'Archipel, 1998.

Alexandre Dumas, *Le Comte de Monte-Cristo*, Tome III, [Bibliothèque électronique du Québec], Préface de Didier Decoin, L'Archipel, 1998.

Alexandre Dumas, *Le Comte de Monte-Cristo*, Tome IV, [Bibliothèque électronique du Québec], Préface de Didier Decoin, L'Archipel, 1998.

Alexandre Dumas, *Le Comte de Monte-Cristo*, Tome V, [Bibliothèque électronique du Québec], Préface de Didier Decoin, L'Archipel, 1998.

CND, "le roman historique", dans *Textes et Documents pour la Classe*, n° 52, 24 mai 1989.

Larousse.fr

<https://www.retronews.fr>faits> – divers

<https://bibale.irht.cnrs.fr>

<https://fr-academic.com>

<https://www.europe.fr>

<https://www.geo.fr>

<https://www.herodote.net>16.19> oct.1813.

TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE	i
REMERCIEMENTS	ii
RÉSUMÉ	iii
ABSTRACT	iv
INTRODUCTION GÉNÉRALE	1
CHAPITRE I : L'HISTOIRE DANS <i>LE COMTE DE MONTE-CRISTO</i> D'ALEXANDRE DUMAS ET <i>CINQ-MARS</i> D'ALFRED DE VIGNY	9
1.1 LES PERSONNAGES HISTORIQUES	10
1.1.1 Identification, actions et relations sociales des personnages historiques.....	11
1.1.2 Cinq-Mars ou Henry d'Effiat.....	11
1.1.3 Edmond Dantès (François Picaud)	15
1.1.4 Caderousse (Allut)	18
1.1.5 Danglars et Fernand (Mathieu Loupiau).....	19
1.1.6 L'abbé Faria (Joseph Costodi de Faria Goa)	23
1.1.7 Auguste De Thou	24
1.1.8 Louise Marie de Gonzague-Nevers	28
1.1.9 Urbain Grandier	30
1.1.10 Louis XVIII	32
1.1.11 Louis XIII	35
1.1.12 Napoléon 1 ^{er} / Napoléon Bonaparte.....	39
1.1.13 Richelieu	42
1.1.14 Le Duc Blacas ou Pierre Louis Jean Casimir de Blacas d'Aulps	46
1.1.15 Anne d'Autriche	48
1.1.16 Le Baron Dandré.....	51
1.1.17 Marie de Médicis	52
1.2 LES ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES	53
1.2.1 La période des Cent-Jours	54
1.2.2 La mort de Cinq-Mars	55
1.2.3 La défaite de Waterloo.....	58
1.2.4 L'affaire des Concini	59
1.2.5 Le règne de Louis XVIII.....	60
1.2.6 Le règne de Louis XIII	61
1.3 LES LIEUX ET LES DATES	63
1.3.1 L'île d'Elbe	63
1.3.2 Narbonne.....	65
1.3.3 Le Château d'If.....	66
1.3.4 Lyon.....	67

CHAPITRE II : LA TEXTUALISATION DE L’HISTOIRE.	71
2.1 IMPLICATION SUBJECTIVE DES AUTEURS DANS LE TRAITEMENT DES THÈMES	72
2.1.1 La vengeance	72
2.1.2 La justice individuelle	76
2.1.3 L'amour	79
2.1.4. La jalousie et le complot	83
2.1.5 Le pouvoir	86
2.1.6 La politique	88
2.1.7 L’amitié	91
2.1.8 La révolte	93
2.1.9 La mort	94
2.2 IDÉALISATION DES FAITS HISTORIQUES CHEZ ALFRED DE VIGNY	96
2.3 LA DÉSACRALISATION DE L’HISTOIRE PAR ALEXANDRE DUMAS	105
2.4 ILLUSION ET REJET DE LA VÉRITÉ DES FAITS HISTORIQUES DANS <i>CINQ-MARS</i>	113
2.5 CINQ-MARS OU L’INCARNATION DES IDÉAUX D’ALFRED DE VIGNY	124
2.6 DES MYTHES ET DES LÉGENDES DANS LE PROCESSUS DE DÉSACRALISATION DE L’HISTOIRE PAR DUMAS	130
CHAPITRE III : IDÉOLOGIES ET CONCEPTIONS LITTÉRAIRES DES AUTEURS.	138
3.1 ASPECTS IDÉOLOGIQUES DANS L’ŒUVRE DE DUMAS	139
3.1.1 Une nouvelle figure du Héros	139
3.1.2 Le rejet du pessimisme et le retour à l’Humanité	142
3.2 ASPECTS IDÉOLOGIQUES DANS L’ŒUVRE DE VIGNY	143
3.2.1 L’idéologie de la monarchie éclairée	143
3.2.2 L’idéologie de l’idéalisme de l’art	147
3.3 PRINCIPES DE LA CONCEPTION LITTÉRAIRE DE DUMAS	150
3.3.1 L’idée de la subversion	150
3.3.2 La magie de l’exotisme	152
3.3.3 La désacralisation de l’Histoire	156
3.4 PRINCIPES DE LA CONCEPTION LITTÉRAIRE DE VIGNY	158
3.4.1 La primauté de l’imagination	158
3.4.2 La critique du pouvoir absolu	160
3.4.3 La célébration de la noblesse	163
CONCLUSION GÉNÉRALE	166
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES	167
TABLE DES MATIÈRES	179